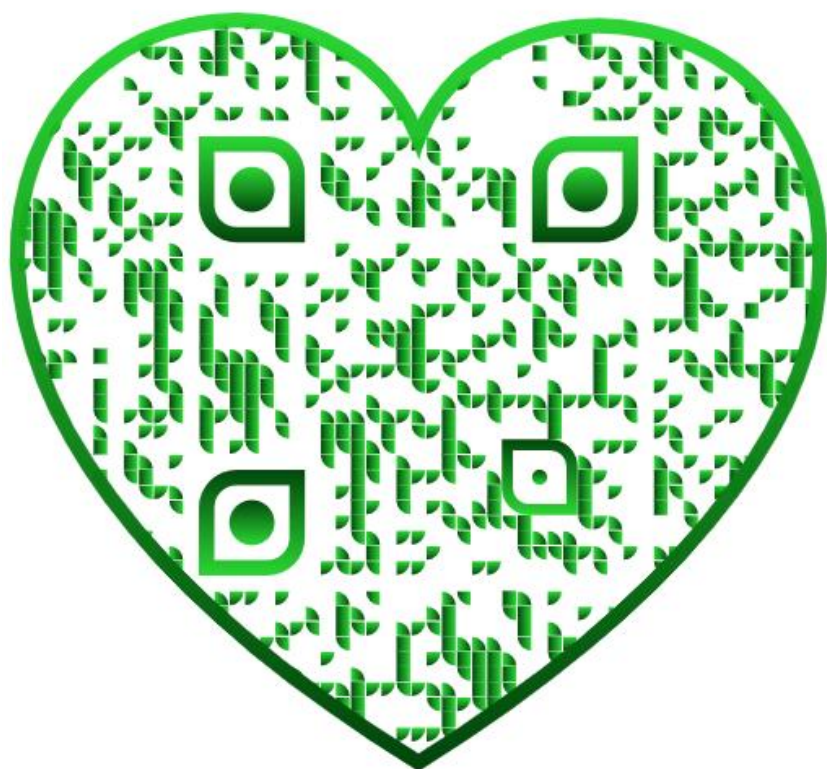


L'affaire Marie Morgane

Les enquêtes d'Edgar Spencer



M.A. Graff



L'affaire Marie Morgane

Les enquêtes d'Edgar Spencer



M.A. Graff

DU MÊME AUTEUR :

~~Romans~~
~~De Vespasien~~
~~Mythologie~~
~~Slurp Be Mort~~
~~Palatée Face~~
~~Ho Sentent~~
~~Brutales~~

Série « Les enquêtes d'Edgar Spencer »

L'affaire Le Guirrec

L'affaire Marie-Morgane

DISPONIBLES SUR

www.editions-ramses6.com

www.fnac.com

www.amazon.fr

www.cultura.com

et dans toute librairie sur commande

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation de l'auteur ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi. Seules sont de plein droit autorisées les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont intégrées ».

©Editions RAMSES VI, 2021

N° ISBN : 978-2-919578-33-7

© Dreamstime pour l'image de couverture

Tous droits réservés

Prologue

Rien ne troublait le silence de la nuit estivale que le doux clapotis des vagues mourantes sur la grande plage de Kerdavallec, qui venaient caresser le sable auparavant brûlant de l'après-midi. L'air embaumait l'iode et les parfums des bosquets odorants dans un enchantement de senteurs. La nature reprenait ses droits après les clameurs et l'agitation des plaisanciers de la journée.

Il était bien après minuit lorsque des pas troublèrent enfin le silence paisible.

- Tu vois, je te l'avais dit, commenta la jeune fille qui se promenait main dans la main avec le garçon de grande taille à son côté. Il y a quelques fêtards ici, mais la plupart des vacanciers sont déjà partis, dans les tout derniers jours d'août. Vers deux à trois heures du matin, ceux qui sortent de boîte de nuit viendront peut-être sur la grève, mais j'en doute. En tout cas, on est sûrs de trouver la plage déserte à cette heure.

- C'est vrai que c'est beau, acquiesça le jeune homme, regardant autour de lui.

La brise légère et le doux murmure des vagues firent hésiter la jeune fille. Fallait-il tout lui dire maintenant ?

- Oui, mais cela va vite perdre son charme, soupira-t-elle finalement, se résolvant à laisser les choses suivre leur cours. Dès le mois prochain nous aurons droit à de la pluie, je parie. Et puis cela ne sera pas la même chose sans toi. Tu m'écritas ?

- Bien sûr, enfin par e-mail.

- Tu penseras à moi ?

- Promis.

Ils marchèrent quelques temps en silence lorsque la jeune fille s'exclama.

- Tu vois ce rocher ? Je le connais bien, il y a une petite crique presque invisible derrière. On

va se baigner ?

- A cette heure ? Et puis, je n'ai pas de maillot de bain.

- Qu'est-ce que tu peux être puritain ! Je parle d'un bain de minuit, bien sûr. Au naturel.

Malgré lui, il sourit. Ce qu'elle pouvait le charmer avec ses initiatives inattendues... Il réfléchit rapidement, mais l'allusion au puritanisme l'avait piqué au vif.

- Et pourquoi pas ?

Derrière le gros rocher et les buissons qui l'entouraient, un minuscule espace de sable donnait accès à une espèce de petite crique qui s'ouvrait rapidement sur le large. Après avoir trouvé un roc plat et sec où déposer leurs vêtements, main dans la main, le couple se dirigea vers la mer que la jeune fille tâta du pied.

- Elle est très bonne, juste un peu fraîche, remarqua-t-elle. Cela tombe bien, je meurs littéralement de chaleur sur cette plage. Pas toi ?

- Moi aussi, confirma-t-il malicieusement.

Le jeune homme l'attira à lui, et l'embrassa, mais elle le repoussa gaiement et courut dans la mer pour y plonger avec une hardiesse qui le ravit. Lui-même très bon nageur, il l'y rejoignit deux minutes plus tard et ils se baignèrent avec bonheur, ivres de cette escapade nocturne.

- Comme cela fait du bien ! soupira-t-elle. Qu'est-ce qu'il faisait chaud tout à l'heure, je commençais à être oppressée avec cet air suffocant.

Ils continuèrent à nager quelques minutes, et avaient presque oublié la notion du temps lorsque la jeune fille poussa un cri.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda le jeune homme.

Elle hoqueta hors de l'eau, et dit, essoufflée et un peu craintive.

- Je... j'ai cru que quelque chose m'enserrait

les jambes. En tout cas, je n'arrivais plus à les remuer.

- Ne t'inquiète pas, il n'y a rien de dangereux ici, lui fit gaiement observer son compagnon. Tu te crois dans « les dents de la mer » ?

Mais la respiration de la jeune fille devenait de plus en plus saccadée.

- Ecoute, je crois qu'on devrait revenir. Je... enfin, une seconde j'ai cru voir une silhouette sombre émerger de l'eau et y replonger à côté de toi sans un bruit.

- Je n'ai rien entendu. Tu as rêvé, voyons. Il n'y a personne d'autre que nous ici, lui dit-il gentiment.

A cet instant, après quelques inspirations haletantes, la jeune fille disparut brusquement sous l'eau, pour en émerger l'instant d'après, paniquée.

- A l'aide ! A l'aide ! Je t'en prie ! Quelque chose m'attire au fond, je ne peux pas me débattre... j'ai mal au cœur, je ne peux plus... bouger...

Immédiatement, son compagnon nagea vers elle, et réussit à l'attraper par un bras, mais elle se débattait comme une hystérique et il dut lui crier.

- Arrête ! Ne bouge pas ! Je ne pourrai pas te ramener !

- Elle est là, juste à côté de toi ! cria-t-elle sans l'écouter, en proie à une terreur folle. Ses yeux luisent dans le noir... c'est une sirène ! Tu ne la vois pas ? Elle m'enserre... elle m'étouffe...

Ses yeux agrandis fixaient avec épouvante un point derrière l'épaule du jeune homme.

- Calme-toi, cria-t-il en la maintenant hors de l'eau avec peine. On rentre maintenant.

Mais elle n'entendait plus, et seuls des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres. Le garçon

se demandait s'il allait devoir lui faire perdre connaissance pour la remorquer au rivage lorsqu'une poussée plus violente le prit par surprise et lui fit lâcher prise. Il revint aussitôt sur les lieux en deux brasses mais la jeune fille avait disparu sous la surface.

- Où es-tu ? cria-t-il inutilement.

Quelques secondes plus tard, son cœur faillit s'arrêter. *Une main l'avait saisi par la cheville et le tirait vers le fond de l'eau avec force.* Une onde de terreur l'envahit et il se débattit avec vigueur, avant de nager comme un forcené vers la rive – heureusement, ils ne s'étaient pas trop éloignés de la plage. Désespéré, il scruta l'horizon aussi calme qu'un lac et appela de toutes ses forces, sans résultat. *Les secours !* pensa-t-il alors, affolé. Il se rhabilla en quelques secondes, ses dents s'entrechoquant de froid et de peur, et courut à toutes jambes hors de la plage déserte.

Chapitre 1 – Les retrouvailles

Edgar Spencer jeta autour de lui un regard satisfait. Des piles bien régulières de livres l'entouraient, et il n'était pas peu fier de la vitrine décorée de voiliers miniatures et de coquillages que Vicky et lui avaient mise en place durant tout un après-midi, le mois précédent. Comme à son habitude, il épousseta avec minutie tous les livres et les objets de sa librairie bien-aimée, traquant le moindre grain de poussière.

Il devait reconnaître que son agression du printemps passé, ainsi que la découverte du coupable, avaient donné une publicité inattendue à son petit commerce... mais l'arrivée des estivants avait également contribué à un regain de chiffre d'affaires. Le futur centre commercial prévu à proximité du village avait finalement pu résoudre ses problèmes d'urbanisme, mais son ouverture n'était pas prévue avant au moins deux ans. France Miron, la tenancière de l'épicerie du village, se montrait satisfaite de ne pas subir de concurrence directe par un supermarché et il fallait l'avouer, Edgar se réjouissait aussi de ne pas compter de librairie rivale dans l'immédiat.

Quoi qu'il en soit, la saison d'été touchait maintenant à sa fin... et il allait reprendre ses horaires d'ouverture normaux dès la semaine prochaine.

Le tintement de la porte d'entrée lui fit lever la tête.

- Fifi... heu... Philomène ! Je veux dire madame Landébiac ! Quel plaisir de vous voir !

- Vous devez vraiment avoir du mal avec mon prénom, monsieur Spencer, répliqua la vieille femme gaiement. A chaque fois que je vous vois, j'ai l'impression que vous butez sur la prononciation ! Enfin vous êtes Anglais, c'est normal !

Edgar jugea inutile de l'avertir que son

lapsus n'avait rien à voir avec sa nationalité, puisque que la charmante vieille dame et ses deux amies, Rima Maurer et Louise Maillant, n'étaient connues dans sa librairie que sous les pseudonymes de Riri, Fifi et Loulou. Il suspectait d'ailleurs avec une légère touche de culpabilité que les surnoms affectueux dont il affublait les trois plus redoutables commères du village de Kerdavallec commençaient à se généraliser au-delà de son commerce.

Avec un hochement de tête, il aida aussitôt la vieille femme et lui prit des mains les deux sacs très lourds qu'elle portait. Sa canne était fichée dans l'un d'entre eux, ce qui l'agaça.

- Vous auriez dû attendre que je passe vous chercher en voiture, voyons, la gourmanda-t-il. Ne vous usez pas le dos et les jambes à porter ceci, enfin !

- Oh, cela ne m'a pas dérangée. Et puis j'ai rencontré Bruno Le Gall sur le chemin, vous savez, le facteur ! Il m'a aidé à transporter ma charge sur une partie du trajet. Je crois d'ailleurs qu'il va déposer du courrier à votre domicile d'ici peu, avec votre dernier relevé bancaire.

Edgar comprit que la tentation de sortir au moment de la tournée quotidienne du facteur avait été trop forte, et ne s'étonna pas ni ne s'offusqua que Fifi sache déjà que des lettres à son intention lui seraient délivrées sous peu. Tandis que le pauvre postier s'escrimait à porter les fardeaux de la vieille femme, celle-ci avait sans doute obtenu des informations intéressantes sur les envois des uns et des autres dans le village, sans compter ce qu'elle avait pu glaner par des regards indiscrets sur le contenu de sa sacoche. Pauvre Bruno Le Gall... Edgar aurait voulu voir le facteur capable de préserver le secret de la correspondance des habitants de Kerdavallec en face du redoutable trio. Vicky,

son employée dans la librairie, l'avait déjà prévenu que la moindre notion d'intimité était à abandonner d'office au moment de son entrée dans le village.

- Comment vous en êtes-vous sortie avec vos broderies ? demanda-t-il pour changer de sujet. Notre rendez-vous au pensionnat avec madame Denicourt est prévu dans une demi-heure, et ma voiture est déjà prête.

- Je crois qu'elle sera enchantée ! gazouilla-t-elle avec ravissement. J'ai réussi avec ma machine une très belle broderie à l'anglaise sur chacun des uniformes.

Madame Maude Denicourt se targuait de tenir un pensionnat de jeunes filles de bonne société triées sur le volet dans un manoir breton qui avait été entièrement rénové, à quelques dizaines de kilomètres du village de Kerdavallec. Snob au possible, son goût pour la culture anglaise avait influencé sa décision qu'Edgar se charge désormais de l'achat des livres scolaires de l'établissement, ainsi que des nouveaux titres de la bibliothèque. Le libraire se demanda un instant d'où venait l'anglomanie galopante des Français, pourtant ennemis héréditaires, avant de se rappeler que la réciproque était également vraie Outre-Manche.

- Ah, j'oubliais ! ajouta Fifi. Cette chère Louise m'a confié une lettre à l'attention de sa petite-fille qui est pensionnaire, nous pourrions la déposer à l'accueil.

- Mais la rentrée n'est prévue que la semaine prochaine, remarqua Edgar Spencer en levant le sourcil.

- Je le sais, mais elle tient à ce que la lettre l'attende pour son arrivée.

Edgar soupira silencieusement, puis aida Fifi à monter dans sa voiture, qu'il avait déjà chargée des manuels scolaires commandés. Tout en

démarrant, il se rappela que Loulou, alias Louise Maillant, était fière comme un coq depuis que sa petite fille avait intégré ce pensionnat sélect, l'année précédente.

Suivant la route, ils sortirent du centre-ville désert à cette heure et croisèrent une seule vieille femme chenue aux longs cheveux gris en désordre et au visage ridé comme une vieille pomme. Elle déambulait en sens inverse, rentrant sans doute de la plage vers le village. Sa robe noire démodée était rabattue par le vent comme une cape.

- Tiens ? s'étonna Edgar. C'est la première fois que je vois cette vieille femme par ici.

Celle-ci avait levé la tête à leur approche, et son regard noir, perçant et dur, qui n'avait rien de sénile, dévisagea un bref instant les deux occupants de la voiture avant que celle-ci ne l'ait dépassée.

- S'agit-il de quelqu'un du village ? demanda-t-il à Fifi sur le ton de la conversation.

Comme elle ne répondait pas, il tourna la tête vers elle et constata à sa grande surprise qu'une vive rougeur avait coloré ses joues.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec sollicitude.

Revenant sur terre, Fifi dit aussitôt.

- Oh... ce n'est rien que la mère Bronnec. Elle ne sort jamais de chez elle d'habitude, c'est surprenant de la voir ici, c'est tout.

- Vous la connaissez ?

- Comme tout le monde dans le village, répondit-elle brièvement, évidemment désireuse de changer de sujet.

Edgar s'étonna. La moindre rencontre avec qui ou quoi que ce soit, fût-ce une vache broutant dans un pré ou un chien errant, donnait lieu à une kyrielle de suppositions et de supputations de la part de Riri, Fifi et Loulou. Edgar n'avait jamais

vu le moindre passant s'éloigner dans la rue du village sans que son âge, son probable statut marital et sa raison de se trouver sur les lieux n'aient été âprement discutés entre les trois amies assises à leur table.

Après une hésitation, il décida de parler d'autre chose pour ménager sa vieille amie, mais se promit intérieurement de demander quelques explications sur cette mère Bronnec à Malo Kerven, le policier municipal. Une personne capable de rabattre le caquet de Fifi devait sortir de l'ordinaire.

Quelques minutes plus tard, ils franchirent le vieux portail ouvragé – maintenant sécurisé électroniquement – du respectable pensionnat. Au loin se découpaient les contours du manoir breton de Guéhenneq, une construction harmonieuse de pierre grise flanquée de dépendances rénovées dans le même style. Le bâtiment ne manquait pas de cachet ni de charme dans le soleil de cette fin d'août, au milieu de la végétation de son petit parc, mais la masse sombre devait offrir une vision singulièrement déprimante les jours de pluie. *Autrement dit, presque tout le temps*, songea Edgar. C'était peut-être bon pour les affaires, après tout. Les pensionnaires devaient penser à l'arrivée qu'elles se trouvaient vraiment en Angleterre. Fifi et lui sortirent de la voiture pour être accueillis par une petite femme très menue aux cheveux blancs et courts, qui les salua d'une petite voix grêle. C'était madame Lebeau, l'adjointe de la directrice.

- Bonjour, madame Landébiac, bonjour monsieur Spencer. Le trajet s'est bien passé ? Mais entrez. Attendez monsieur Spencer, monsieur Jordan va vous aider à décharger les livres. C'est notre nouveau professeur d'anglais.

Un très beau jeune homme à l'air

mélancolique s'avança et les salua d'un signe de tête, puis entreprit de prêter main-forte au libraire qui entreposait les caisses sur un trolley.

- Merci, monsieur.

- Mais de rien, dit-il d'une voix distraite, occupé à fixer un point qui semblait le fasciner au-dessus de l'épaule du libraire.

Il disparut brusquement sans un mot. Edgar avait l'impression que cet Adonis avait oublié son cerveau en route et cherchait désespérément à le retrouver. Madame Lebeau eut un petit rire d'excuse.

- Le pauvre, il est arrivé il y a quelques jours pour se familiariser avec son programme et essaie de prendre ses repères. C'est un jeune homme charmant, mais un peu distrait. Venez, monsieur Spencer, nous allons déposer cela à la bibliothèque. Quant à moi, je me charge de ces sacs que je vais déposer à l'économat, madame. Les élèves passeront y prendre leur nouvel uniforme à la rentrée. Vous n'avez pas eu de problèmes avec les noms à inscrire ?

- Pas du tout, gazouilla la vieille femme, ravie.

- Allons, venez voir madame Denicourt. Elle insiste pour vous saluer avant que vous ne repartiez.

Edgar soupira. Jusqu'à présent, il n'avait rencontré la redoutable directrice d'établissement que deux fois, et c'était deux fois de trop en ce qui le concernait. Vaincu, il suivit la minuscule madame Lebeau trotinant à travers le très beau hall ouvragé et décoré de boiseries, Fifi sur ses talons. Ils déposèrent leur chargement en route.

Un petit grattement timide sur la grande porte de bois fut accueilli par un « entrez » lancé d'une voix sonore. Madame Lebeau sembla se ratatiner encore davantage, si c'était possible.

- Je vous laisse, dit-elle précipitamment en

s'éloignant telle une souris effrayée.

Edgar et Fifi s'avançaient à peine dans la pièce que Maude Denicourt se leva de son bureau et alla aussitôt à leur rencontre. C'était une belle femme corpulente à la chevelure auburn et à l'embonpoint impérial. Visiblement, elle ne se prenait pas pour n'importe qui et fonça littéralement sur le libraire.

- Monsieur Edgar Spencer, quelle joie !
minauda-t-elle.

Elle n'eut pas un regard pour la pauvre Fifi, qu'Edgar s'empressa de présenter.

- Bonjour, madame Denicourt. Vous connaissez madame Landébiac, qui brode les noms sur les uniformes de vos élèves ? Nous sommes venus ensemble vous déposer les commandes.

- Bien sûr, bien sûr, dit-elle vaguement.

- Je crois d'ailleurs que celle-ci a une lettre à vous remettre pour une de vos pensionnaires.

Cette fois, le regard de madame Denicourt s'attacha une brève seconde à Fifi, qu'elle détailla des pieds à la tête.

- Vraiment ? répondit-elle d'un ton dubitatif.

Ayant saisi le pli que Fifi lui tendait, elle lança un rapide coup d'œil à l'enveloppe qu'elle jeta sans cérémonie sur son bureau.

- Je comprends mieux. Et il est vrai que nous n'autorisons pas nos pensionnaires à détenir un téléphone mobile avec eux, fût-il éteint. Cela donne à la famille l'occasion de tenir une plume, après tout. Je suis intransigente sur la discipline à l'ancienne dans mon école, monsieur Spencer, se rengorgea-t-elle. Mais comment allez-vous ? J'ai pensé à vous cet été, figurez-vous, et espère vous inviter au cours de l'année pour donner une conférence en anglais à nos élèves, vous savez.

- Moi ? Et à quel sujet ? s' alarma le pauvre libraire.

- Vous choisirez, répliqua-t-elle légèrement. Songez quel avantage ce serait pour elles ! Je vous invite ensuite à dîner ici, bien sûr.

Edgar bredouilla une réponse qu'elle prit évidemment pour une affirmative.

- Je savais que je pouvais compter sur vous ! triompha-t-elle.

Un buzz discret sauva son vis-à-vis, qui s'empressa de regarder Fifi d'un œil éloquent.

- Eh bien, chère madame Denicourt, s'empressa-t-il d'enchaîner, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Vous devez avoir beaucoup de travail avec cette nouvelle année scolaire qui commence.

- C'est vrai, se rengorgea-t-elle avec emphase. Je dois vous laisser car à présent, je reçois personnellement le baron et la baronne de Kerhouet Saint-Guénolé pour la rentrée de leur deuxième fille. Mais laissez-moi vous reconduire, cher monsieur Spencer.

Ils se dirigeaient vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit en grand et madame Lebeau, effrayée, y pénétra avec précipitation.

- Maude ! Maude ! Une catastrophe !

- Voyons, calmez-vous, Danielle, répondit madame Denicourt avec un froncement de sourcils, mécontente de voir son satellite perturber la fin de l'audience royale. Vous manquez de décorum, ma chère.

- C'est Armelle ! La petite Bolloch !

- Ah, oui ! Une petite désargentée mais d'excellente famille, et chaudement recommandée par le comte de Kernaleguen lui-même, détailla madame Denicourt, toujours avide de pedigree. Elle est venue hier installer ses affaires. Savez-vous que j'ai personnellement été invitée au château de...

- Elle est morte ! l'interrompt son adjointe d'un ton strident. Découverte noyée ce matin sur

la plage de Kerdavallec, et de plus complètement nue !

La mâchoire de madame Denicourt en tomba de consternation.

Chapitre 2 – La noyade

Edgar avait déposé Fifi chez elle, et celle-ci frémissait déjà d'excitation des informations qu'elle allait pouvoir recueillir dans le village sur la tragédie. Il revint à sa librairie où l'attendait Vicky derrière le comptoir, aux prises avec quelques commandes de rentrée scolaire déposées après son départ.

- Salut, boss ! l'accueillit-elle d'un ton affectueux en levant sa tête aux cheveux aile de corbeau et aux yeux charbonneux. Comment va ? En attendant, il y a eu une sale affaire ici !

- Je sais, je suis de retour du pensionnat de Guéhenneuc où madame Denicourt vient de recevoir la nouvelle de la noyade.

- Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ? Une estivante étourdie qui se noie parce qu'elle est allée trop loin, ça arrive parfois. Quand on a décidé d'aller se baigner à poil au milieu de la nuit, qu'on a une crampe et personne pour appeler les secours, il fallait s'y attendre. Dylan m'en a parlé comme d'un banal accident.

- C'était apparemment une des pensionnaires de l'établissement, enfin elle aurait dû en faire partie à la prochaine rentrée.

- Je comprends mieux, pouffa-t-elle. Un rude coup pour la réputation d'enfants de chœur de ses précieuses élèves. Mais bon, elle avait déjà l'air plutôt délurée de son vivant, celle-là.

- Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Edgar en souriant, tout en commençant à dépouiller le courrier – Fifi avait comme à l'accoutumée vu juste, son dernier relevé bancaire figurait sur le dessus de la pile.

- Dylan m'a envoyé la photo de son visage pour qu'on en soit sûrs, mais elle dînait en même temps que nous hier soir à la pizzeria.

Suite à la fermeture et la cession de l'ancien magasin d'articles de plage qui donnait

directement sur le bord de mer, le local avait été revendu à l'épicière du village qui avait trouvé une famille d'italiens père et fils pour prendre en mains le fonds de commerce. Elle n'avait pas eu lieu de s'en plaindre au cours de la saison passée, le restaurant nouvellement installé n'avait pas désemploi. Edgar n'avait pas encore eu l'occasion d'y manger, aussi demanda-t-il, momentanément distrait :

- A la pizzeria ? Et qu'est-ce que toi et Dylan en avez pensé ? C'est bon ?

- C'est mieux que bon, opina Vicky d'un mouvement de tête décidé qui fit osciller ses piercings. Ce pizzaiolo est un vrai artiste, et son fils qui fait le service et gère la salle est beau comme un dieu, pas prétentieux non plus. A mon avis, madame Miron a eu énormément de chance de mettre la main sur ces deux-là. Pas étonnant qu'ils aient eu tant de succès cet été.

- Et vous avez dîné avec la noyée ?

- Pas avec elle, non, boss, mais elle était assise avec son mec à quelques tables de nous.

- Et vous la connaissiez ?

- Inconnue au bataillon en ce qui me concerne, fit-elle en secouant la tête dans la négative. Mais la police a retrouvé ses affaires sur la grève, donc il doit y avoir ses papiers dedans. Vous aurez plus d'informations par Malo. Dylan est certain qu'ils feront une autopsie, c'est quand même rare, un accident aussi subit chez un jeune.

Dylan, le petit ami de Vicky, était brancardier à l'hôpital voisin et lui avait visiblement donné tous les détails en emmenant la dépouille à la morgue.

- Et pourquoi dis-tu qu'elle avait l'air délurée ?

- Oh, les roucoulements classiques, répondit Vicky en plissant le nez. Et que je te prends la

main sous la table, et que je t'embrasse dans le cou... elle me faisait l'effet d'une affreuse midinette, en apparence au moins.

- Et son ami ?

- Je l'ai trouvé plutôt réservé, enfin beaucoup moins démonstratif. C'est elle qui donnait davantage l'impression de vouloir se jeter à son cou.

- Bref, des amoureux ? Et ils sont sortis ensemble ?

- C'est ça.

- C'est bizarre, alors ? Son petit ami aurait dû se trouver avec elle ensuite ?

- Ouais, acquiesça Vicky d'un air absent, fronçant les sourcils devant une commande manuscrite presque illisible.

A cet instant, la porte d'entrée tinta et Malo Kerven entra. Il s'agissait du policier municipal, avec lequel Edgar avait beaucoup sympathisé lors des événements du printemps passé. Il leva une main amicale.

- Salut, Edgar, dit-il avec la familiarité d'un habitué. Vous avez entendu parler de notre tragédie locale ? Quelle poisse... et il faut que cela me tombe dessus après tout un été sans aucun incident ! Deux ou trois vols mineurs dans les campings des environs, et quatre chiens errants retrouvés morts, voilà l'essentiel de mon activité jusqu'à présent.

- La gamine s'est noyée ?

- C'est bien ça. Il s'agit très exactement d'Armelle Bolloch, dix-sept ans, domiciliée près de Vannes. J'ai fait prévenir sa famille. Et oui, tout semble indiquer qu'elle a bu une tasse de trop. On en saura plus avec les résultats de l'examen post-mortem.

- Elle était seule ?

- En tout cas, on n'a retrouvé que ses affaires sur la plage. Vous êtes au courant de... l'état

dans lequel on a retrouvé le corps ?

- Oui, et je trouve étrange qu'elle ait attendu d'être seule pour prendre un bain de minuit.

- C'est vrai, c'est bizarre. Mais n'importe qui aurait prévenu les secours, s'il y avait eu quelqu'un avec elle.

- Qui a découvert le corps ?

- Il a été rejeté ce matin sur une petite crique à l'écart de la grande plage, bien à l'abri des regards, où se trouvaient d'ailleurs ses vêtements. C'est un retraité qui promenait son chien qui est tombé dessus, le clebs a tiré sur sa laisse comme un fou jusqu'à se libérer et a disparu derrière les rochers. Son maître est allé le récupérer et l'a retrouvé en train de gémir à côté du corps. Il a juste vérifié qu'elle était bien morte avant d'aller me chercher, je promenais aussi mes chiens non loin de là, il savait où me trouver.

- Pauvre gosse.

- Oui, mais aller se baigner ainsi seule à l'unique clarté de la lune, on ne peut pas dire que ce soit prudent. Enfin, je peux juste faire des suppositions avant qu'on ne dispose des résultats de l'autopsie. Vicky, continua-t-il en se tournant vers elle, je voudrais vérifier avec toi ce que Dylan m'a dit. Vous vous trouviez ensemble à la pizzeria avec elle ?

- Oui.

- Dans son souvenir, elle était habillée d'une chemise sans manches blanche, d'une jupette grise et de sandales en cuir.

- Ouais, autant que je m'en souviennne, c'est bien ça.

- Parfait, ça colle avec les affaires qu'on a retrouvées. Et quel était son état d'esprit ? Dylan a dit qu'elle semblait folle amoureuse de son compagnon.

- C'est bien ça.

- Pas de dispute ou de mésentente pendant le repas ?

- Oh non, pas du tout.

- Ils sont sortis ensemble ?

- Oui, le mec lui tenait la taille.

- C'est lui qui a payé ?

Vicky fronça les sourcils.

- Je ne crois pas... je pense qu'ils ont partagé l'addition. En fait, je ne me rappelle pas.

- Attention, Vicky. Je vais maintenant te poser une question importante. L'as-tu vue avaler une gélule ou un cachet en début de repas ? C'est ce qu'a affirmé Dylan.

Vicky secoua la tête.

- Non, cela ne me dit rien. Mais s'il vous l'a dit, vous pouvez le croire, Malo. C'est un professionnel de santé, il note ce genre de détails.

- Mais toi, tu ne l'as pas vue faire ? insista Malo Kerven.

- Non, je ne devais pas regarder dans leur direction à ce moment-là.

- Bon, tant pis, répliqua-t-il, dépité. J'espérais qu'on allait pouvoir prouver qu'elle avait pris un médicament ou quelque chose comme ça, ce qui aurait expliqué sa crise.

- Demandez au serveur, conseilla Vicky. Avec un peu de chance, il l'a vue lui aussi.

- Ok, c'est ce que je vais faire. Mais il était débordé, c'était le soir de sortie de son camarade, je ne suis pas sûr qu'il a vu son geste.

- Personne ne s'est manifesté suite à la noyade ? demanda Edgar.

- Si, ricana Malo, je viens déjà d'avoir un coup de fil de Maude Denicourt, la directrice du pensionnat de snobs, qui veut savoir quel genre de publicité va être donné à l'affaire et si le nom du pensionnat sera mentionné. Elle m'a appris par la même occasion que la victime en faisait partie.

- Voilà qui ne m'étonne pas d'elle, appuya Edgar.

- En attendant, Vicky, peux-tu relire et vérifier la description du garçon qui accompagnait la noyée et qui m'a été donnée à la fois par Dylan et par Enzo, le serveur de la pizzeria. Tous deux affirment qu'ils ne l'avaient encore jamais vu dans le coin.

- Ils ont raison, moi non plus.

Vicky relut rapidement la description.

- C'est ça, sauf que le type portait une montre qui avait dû coûter un max au poignet. En acier, avec un écran noir, je crois. Et il paradait dans son polo de marque. Un gosse de riche, quoi.

- Bon, au pire on va lancer un appel à témoins. J'espère quand même que la famille Bolloch va nous dire qui c'est.

- Attendez, Malo, fit Edgar qui venait de se souvenir d'un détail. Madame Denicourt avait affirmé que le dossier de cette jeune fille avait été fortement appuyé par le comte de Kernaleguen, sans doute connaît-il la famille. Et elle a dit aussi que la petite Armelle avait déjà installé ses affaires personnelles au pensionnat, il y aura peut-être quelque chose d'utile pour vous dedans.

- J'en prends note, répondit Malo. Je n'ai pas envie de brusquer cette vieille chouette de Denicourt, mais sait-on jamais.

Malo s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'un flashback traversa Edgar.

- Au fait, Malo, excusez-moi de changer de sujet, que pouvez-vous me dire sur une certaine mère Bronnec ?

- Qui ça ?

Le policier semblait sincèrement surpris. Edgar répéta le nom un peu plus distinctement, mais le policier comme Vicky eurent une moue expressive.

- Jamais entendu parler de cette bonne

femme auparavant, lui apprit Malo. Je devrais ? Elle a commis un délit quelconque ?

- Non, j'ai croisé cette petite vieille ce matin en voiture, et elle a semblé flanquer une frousse bleue à Fifi.

- A *Fifi* ? s'exclamèrent Malo et Vicky en même temps, tous deux très étonnés.

- Oui, c'est bien cela, confirma Edgar. Vous ne la connaissez pas ?

- C'est la première fois que j'entends son nom, dit Vicky. Mais je peux demander autour de moi.

- Ce doit être une sorte de recluse, réfléchit Edgar, Fifi a dit qu'il était rare qu'elle sorte de chez elle.

- Bon, je vais voir. Cela me surprend de ne pas connaître quelqu'un ici. Au fait, j'ai déjà prévenu Manon à Vannes pour mener l'enquête autour de la noyade, ajouta Malo sur un ton qu'il essayait de rendre indifférent. Elle devrait venir ici dans l'après-midi.

Edgar sourit intérieurement. Nul n'ignorait que le policier municipal avait un faible pour la jeune inspectrice de Vannes, qui le lui rendait bien mais sans oser franchir le premier pas. Le deuxième, devrait-on dire, car ils avaient déjà été ensemble dans un amour de jeunesse et la flamme couvait toujours sous les cendres.

- Que dit-elle de l'affaire ? demanda aimablement Edgar.

- Un banal cas de noyade par imprudence, c'est sa première impression. Elle sera sans doute corroborée par l'autopsie dont nous attendons les résultats ce soir ou demain. Une chose me surprend cependant, c'est le visage convulsé de la victime. Il semble bien qu'elle a ressenti une immense frayeur avant de mourir. Ce n'est pas habituel chez les noyés.

- Convulsé ? Comment cela ? demanda

Edgar, surpris.

Après une hésitation, Malo sortit une grande enveloppe de sa veste d'uniforme.

- Tenez. Voici les photos que j'ai envoyées à Vannes, vous allez voir ce que je veux dire. Mais oubliez que je vous les ai montrées.

Après avoir échangé un regard avec Vicky, Edgar se pencha sur les clichés. La masse affaissée sur le sable en position fœtale, partiellement couverte d'une toile et comme plongée dans un profond sommeil, lui serra le cœur. Des clichés de gros plan lui révélèrent des traits comme figés dans une expression de terreur. Cependant, la finesse du visage juvénile ne laissait aucun doute sur la beauté de la jeune fille. Presque sans y penser, Edgar les passa à Vicky qui y jeta un bref coup d'œil avant de les rendre au policier municipal.

- J'avais déjà vu sa tête grâce à Dylan, triste affaire, fit-elle en secouant la tête.

- Bien triste, confirma Edgar. Peut-être a-t-elle eu peur lorsqu'elle a réalisé qu'elle ne s'en sortirait pas.

- Ah, boss ! s'écria Vicky tout à trac.

- Quoi donc ?

- Une session extraordinaire se prépare, l'informa Vicky malicieusement en pointant du doigt la vitrine donnant sur la petite place. Je vois d'ici Riri, Fifi et Loulou venir dans notre direction d'un air décidé. Elles vont certainement nous apprendre tout ce que vous ne savez pas encore, Malo. Voulez-vous rester ?

- En fait, non merci, Vicky, fit le policier en remettant en hâte les photos dans sa veste.

Il partit plus vite qu'une fusée sous le regard amusé du libraire et de Vicky, qui éclatèrent simultanément de rire dès qu'il eut franchi le seuil.

- Je te parie cent contre un qu'il a une

relation secrète avec Manon et a une peur bleue que cela ne se sache, remarqua gaiement Edgar. Pauvre Malo... Notre trio a des rayons X à la place des yeux.

- Il n'a pas tort, parfois je me dis aussi qu'elles sont télépathes. Elles finissent par en être effrayantes.

- Prépare des litres de thé, Vicky, on va en savoir plus, chuchota Edgar tandis que la porte d'entrée tintait de nouveau.

Chapitre 3 – Conseil des canetons

L'air conquérant de Loulou, tandis qu'elle franchissait le seuil, les convainquit qu'un menu consistant de commérages était prévu à l'ordre du jour. La respectable dame blond platine, qui s'obstinait à porter des talons hauts malgré ses soixante-seize ans, s'avança avec l'aisance d'un transatlantique vers les places habituelles du trio au coin café. Riri s'empressa vers son siège attitré avec l'alacrité d'un catamaran en pleine course, tandis que Fifi, embarcation de nature mal définie, claudiqua avec sa canne en direction de la dernière chaise.

Vicky alla immédiatement vers elles, carnet à la main.

- Bonjour, Mesdames. Quel plaisir de vous voir en dehors du mercredi. Que pouvons-nous vous servir ? Votre thé habituel ?

- Oui, s'il vous plaît Vicky, acquiesça Loulou. Comment allez-vous, monsieur Spencer ?

- Très bien, madame Vaillant. Et vous-même ?

- Parfaitement. Je ne suis revenue de chez mes enfants qu'avant-hier. Ma petite-fille reprend l'école - vous le savez - dans le pensionnat de Guéhennecc la semaine prochaine, elle y a installé ses affaires hier, et le croiriez-vous ? Elle a rencontré la victime juste avant sa noyade, qui venait également s'installer.

- Elle la connaissait ? demanda Rima, l'œil averti.

- Pas tant que cela, reconnut Loulou à contrecœur. Cela aurait dû être une nouvelle élève à la rentrée. Mais elle la connaissait bien avant de réputation, si je puis dire.

- Comment cela ? demanda Fifi. Vous ne nous aviez pas parlé de cela sur le chemin.

- Je n'en ai pas eu le temps. Pour tout vous

dire, il s'agissait de la petite rouée qui avait volé le petit ami d'une des autres pensionnaires, je n'ai aucun doute que l'intégration là-bas lui aurait été difficile. Vous vous rappelez de cette histoire ? Je vous en avais parlé à la fin du dernier printemps. Et cette Armelle avait volé son amoureux ni plus ni moins qu'à une de ses amies d'enfance ! Je vous le donne en mille, il s'agissait de la pauvre petite Eléonore de Kernaleguen ! Toutes les filles connaissaient donc le genre déplorable de cette petite avant son arrivée au pensionnat.

Edgar s'étonna. Madame Denicourt ne lui avait-elle pas dit que la recommandation du père de cette jeune aristocrate avait conduit à l'acceptation de la candidature d'Armelle dans l'établissement ? Quelle raison aurait-il eu de recommander une ennemie de sa fille ?

- Vous en êtes sûre ? ne put-il s'empêcher de demander.

Riri lui lança immédiatement un regard en alerte.

- Vous savez quelque chose à ce sujet, monsieur Spencer ?

Se maudissant intérieurement, Edgar avoua.

- J'ai entendu dire que la famille Kernaleguen avait appuyé la candidature de cette Armelle au pensionnat.

- C'est possible, convint Fifi. Voyez-vous, le jeune homme en question n'appartenait pas à un milieu très huppé et le comte a peut-être été soulagé de cette rupture.

- Malgré son milieu, il n'était pas à plaindre au plan financier, intervint Riri. C'est le jeune Loïc Bronnec, vous savez. Il a vécu avec sa grand-mère après le décès de ses parents, encore qu'il ne revienne à Kerdavallec qu'aux vacances.

- Loïc *Bronnec* ? Sa grand-mère était donc la mère Bronnec que nous avons vue sur le chemin

de Guéhennecc ? demanda Edgar.

- Exactement, la mère Bronnec est une vieille recluse qui vit dans une grande maison au bout du village, continua Riri sans émotion apparente. Son petit-fils était en pension Dieu sait où pour sa scolarité. Il est orphelin, mais ses parents étaient des entrepreneurs en vue, ils avaient une affaire de construction florissante à Rennes qui a été revendue après leur décès, lorsque Loïc avait treize ans. Nul doute que ce jeune homme ne possède un beau capital à sa majorité.

- En tout cas, il a brillamment réussi son baccalauréat et va intégrer une école prestigieuse, m'a affirmé ma petite-fille Sophie, ajouta Loulou.

- Il s'entend bien avec sa grand-mère ? demanda Edgar.

- Elle est en admiration devant lui, je crois, dit Loulou. Lui, de son côté, semble beaucoup l'aimer mais il n'est pas très expansif et rarement là. Comme la mère Bronnec sort très peu de chez elle, on n'en sait trop rien, en fait.

Fifi s'agitait involontairement sur sa chaise, semblant mal à l'aise.

- Justement, au sujet de cette mère Bronnec... que pouvez-vous me dire d'elle ? s'enquit Edgar, curieux.

- Nous ne savons rien, et d'ailleurs, il vaut mieux ne rien savoir à son sujet, répliqua aussitôt Fifi, péremptoire.

Devant sa gêne, ses deux amies tournèrent la tête vers elle et éclatèrent d'un rire parfaitement synchronisé.

- Philomène, ma pauvre amie, cessez ces enfantillages, la gourmanda Loulou, condescendante.

- C'est incroyable que vous puissiez encore croire à ces fadaïses superstitieuses après si longtemps, renchérit Rima.

- Quoi donc ? demanda Edgar, curieux.

Loulou prit sur elle d'éclairer le libraire sur le ton de la confiance.

- La mère Bronnec, dans sa jeunesse, avait la réputation d'être la sorcière du village.

- *Goodness gracious[1]* ! s'exclama Edgar, stupéfait.

- Elle faisait de prétendus remèdes avec des plantes, des décoctions de je ne sais quoi, les péronnelles du village venaient la consulter comme voyante... enfin vous voyez le genre de réputation sulfureuse. Quoi qu'il en soit, son petit-fils est totalement différent d'elle, expliqua Loulou.

- Mais il n'en reste pas moins que... vous ne pouvez pas comprendre, vous n'êtes pas dans le village depuis aussi longtemps que moi, ajouta Fifi d'une voix tremblante. *Il ne faut pas se mettre sur le chemin des Hascouët*, voilà ce qu'on me serinait avec effroi dans ma jeunesse. Mon père préférait faire un détour que de passer devant leur maison, à l'époque.

- Hascouët ?

- C'est le nom de jeune fille de la mère Bronnec. Elle était aidée par sa sœur à l'époque, et inspirait la terreur par ses prétendus pouvoirs druidiques. La sœur a quitté le village très jeune, pour mourir peu de temps après. Par la suite, la mère Bronnec a fini par épouser le plus riche cultivateur de la région après l'avoir sauvé d'une grave maladie.

- Donc, elle s'est rangée de la sorcellerie au profit de la magie blanche ? plaisanta Edgar.

- Ne riez pas de cela, monsieur Spencer, lui reprocha Fifi, la voix sourde.

La frayeur qu'Edgar lut dans les yeux de la vieille femme l'incita à changer de sujet.

- Attendez, attendez... la jeune Armelle a été vue en train de flirter avec un garçon d'à peu près son âge avant sa noyade. Croyez-vous que...

- Non, ce n'était pas Loïc, dit aussitôt Vicky. Je le connais de vue depuis le temps, vous savez. Et il ne travaillait pas à la pizzeria le soir de la noyade.

- C'était lui le deuxième serveur, celui qui avait pris un jour de congé ? s'enquit Edgar.

- C'est cela, confirmèrent les vieilles femmes. Il était dans le village cet été où il travaillait comme extra dans la pizzeria.

- Celui qui peut expliquer l'accident, c'est sans doute ce jeune homme inconnu. J'espère que la police le retrouvera, ajouta Riri.

- Cette Armelle devait être plutôt inconstante, si elle courait d'un garçon à l'autre, observa Edgar.

- Que voulez-vous c'est la jeunesse, observa Loulou avec philosophie. Elle aurait fini par se ranger. Au fait, Vicky nous ne t'avons pas encore félicitée !

Vicky, décontenancée, rougit jusqu'aux oreilles.

- Moi ? Que voulez-vous dire ?

- Mais tes fiançailles, voyons ! C'est pour cela que vous vous étiez rendus au restaurant, toi et Dylan, n'est-ce pas ? Le petit Enzo, le serveur, a vu l'écrin de la bague sur la table et en a parlé à son père, or comme celui-ci est *très* ami avec France Miron, l'épicière – un reniflement au passage – celle-ci m'en a parlé ce matin lorsque je faisais mes courses. C'est une très bonne nouvelle, à quand le mariage ?

Devant l'air malheureux de Vicky, Edgar vint à son secours.

- Justement, à propos de France Miron... on m'a dit qu'elle avait trouvé une nouvelle caissière suite au départ de madame Guillou ?

- Si on veut, ricana Riri. Il s'agit d'un jeune homme totalement efféminé.

- En tout cas, il est très discret, remarqua Fifi.

Je n'ai pas dû échanger plus de trois mots avec lui à la caisse, et il ne se montre quasiment pas au village. Il n'est pas d'ici. France Miron ne jure que par lui, cependant. Il paraît qu'il est très gentil et plutôt travailleur.

Les trois femmes abandonnèrent assez vite le sujet, et de crainte que l'on ne revienne au statut marital de son employée, Edgar enchaîna aussitôt.

- Avez-vous eu des nouvelles de madame de Chevillé, la mairesse ?

- Savez-vous que son mari a tenté de se suicider cet été ? dit Riri à voix basse, en se penchant vers ses deux amies. Elle va le voir deux fois par semaine, m'a-t-on dit, mais il a été transféré dans une maison de santé.

En tant qu'ancienne employée municipale, Riri était tenue au courant par ses anciens collègues des moindres faits et gestes de tous les notables élus.

- En tout cas, continua-t-elle, madame Miron n'a eu aucun mal à se faire donner par la mairie la permission de refaire la façade et la terrasse de l'ancien magasin de jouets de plage. Notre mairesse est sans doute si préoccupée par son mari qu'elle n'a élevé aucune difficulté.

- Ils devaient avoir un cahier des charges assez strict, cependant, opina Loulou. Le résultat est plutôt joli, et conserve un certain cachet. Quoiqu'il en soit, France Miron s'inquiétait davantage de trouver des locataires performants que des autorisations administratives.

- Elle a eu un vrai coup de chance avec Enzo et son père Matteo, m'a-t-on dit, intervint Edgar.

- C'est vrai, ils sont très doués et ne font pas parler d'eux, opina Loulou.

Au ton songeur de la vieille femme, Edgar devina qu'elle s'interrogeait sur un possible motif caché expliquant la réserve des tenanciers

de la pizzeria. Si c'était le cas, il les plaignait d'avance car le secret ne se maintiendrait pas longtemps.

Tout à coup, le tintement de la porte de la librairie se fit entendre et une jeune fille blonde entra. Edgar lui décocha un bref coup d'œil admiratif car elle était très belle, non seulement de cette beauté et de cette grâce que confère la jeunesse, mais également d'une finesse et d'une régularité des traits qui perdureraient dans le temps.

- Bonjour, dit-elle d'une voix claire. Je voudrais commander plusieurs livres, s'il vous plaît.

Abandonnant ses trois vieilles amies, Edgar se rendit au comptoir et lui prit des mains la liste qu'elle lui tendait. Il s'étonna intérieurement car les manuels demandés ne lui semblaient pas seulement scolaires, mais très techniques sur des questions de chimie, d'entrepreneuriat et d'économie. Après avoir consulté son logiciel professionnel, il lui dit.

- Vous avez de la chance, ils sont disponibles, je peux les attacher en urgence à l'approvisionnement que je reçois après-demain. Mais il faudrait les régler dès maintenant, et le total représente une jolie somme.

Sans sourciller, la jeune fille plaça sur la table plusieurs grosses coupures.

- C'est parfait. Pour information, à partir de la semaine prochaine nous reprenons les horaires d'ouverture classiques et la librairie sera fermée le lundi et le dimanche, précisa Edgar.

- Merci. Je viendrai les chercher sans faute après-demain.

- Très bien. Mais je ne veux pas que vous vous déplaciez pour rien, avez-vous un numéro de mobile à me laisser pour que je vous avertisse par texto de leur arrivée ?

Elle s'exécuta sans hésiter.

- Parfait, à après-demain, la salua Edgar tandis qu'elle s'en allait.

Lorsque la jeune fille eut franchi le seuil, Loulou, tout excitée, déclara à Edgar.

- Vous savez qui c'est ? Eléonore de Kernaleguen !

Surpris, Edgar la suivit des yeux.

- Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas l'air très émue par la mort de son amie, remarqua-t-il lentement.

Chapitre 4 – La bombe

Le lendemain, Edgar vaquait à sa comptabilité du jour précédent alors que Vicky débarrassait des livres estivaux d'une étagère lorsque la porte d'entrée tinta.

Levant les yeux, le libraire vit avec surprise Malo entrer en compagnie de Manon Lascaux. Au premier coup d'œil, devant l'air affiché de je-sais-tout de la jeune femme, Edgar vit que la personnalité de la redoutable inspectrice ne semblait guère avoir évolué depuis leur dernière rencontre. Il devait donc y avoir une raison importante pour que Malo l'ait convaincue de venir rendre visite à la librairie.

- Bonjour, Malo, bonjour inspecteur Lascaux. Que puis-je faire pour vous ?

- Je voudrais m'entretenir quelques minutes avec votre employée pour vérifier sa déposition, déclara-t-elle d'un ton important.

Comme c'était exactement ce que Malo avait déjà fait la veille, Edgar devina tout de suite que ce n'était pas là la véritable raison de leur visite, mais il donna son accord de bonne grâce et Vicky confirma brièvement ses déclarations du jour précédent. Lorsque Manon n'eut plus de questions, le silence commença à s'installer. Edgar s'amusait beaucoup intérieurement lorsque Malo prit sur lui de déclarer.

- Je te l'ai dit, Manon, Edgar a déjà respecté nos confidences par le passé, et le concours de Vicky peut s'avérer très utile pour la suite, puisqu'elle se trouvait sur place.

- Ce n'est pas officiel de procéder ainsi, grogna-t-elle.

Malo haussa imperceptiblement les épaules, et continua d'un air indifférent.

- A ta guise. Revenons donc à la mairie.

Manon lui jeta un regard courroucé, et prit la parole à contrecœur.

- Nous avons reçu les résultats préliminaires de l'autopsie, et la noyade n'est pas la cause de la mort d'Armelle Bolloch. Elle a succombé à une paralysie du cœur avant de couler au fond de l'eau.

- Consécutive à une crise cardiaque ?

- C'est ce que les médecins essaient d'établir, intervint Malo. Il se produit parfois des accidents de ce type chez des sujets jeunes, mais ce sont des cas exceptionnels et le légiste n'est pas satisfait – il n'a trouvé aucune anomalie préexistante dans ses organes. Des examens plus poussés sont en cours.

- A quoi attribuez-vous cette défaillance ? Un poison ?

- C'est une des hypothèses, convint le policier. Il semble que l'hydrocution soit hors de question – l'eau était plutôt chaude. Mais on ne peut exclure qu'elle ait reçu un choc psychologique très violent avant de mourir – ce qui expliquerait ses traits convulsés lorsqu'elle a été retrouvée.

- C'est très peu vraisemblable, ajouta Manon d'un air pincé. Il aurait vraiment fallu qu'elle rencontre nez à nez des mutants ou des vampires.

- Vous voulez dire que l'hypothèse d'un crime commence à se dessiner ? remarqua Edgar, incrédule.

- Aucun de nous deux n'a dit cela, trancha Manon, péremptoire, tandis que Malo semblait mal à l'aise. Des animaux marins sont venimeux – bien qu'il n'y ait pas de murènes, méduses ou autres bestioles sur les côtes de Kerdavallec. S'il y a eu une action criminelle, je penche pour le garçon qui l'accompagnait et qui est à l'heure actuelle notre principal suspect. Nul besoin, j'imagine, de vous conseiller le silence absolu sur ce que je viens de vous apprendre, conclut-elle sévèrement.

- Et la gélule qu'elle a avalée en début de repas, d'après Dylan ? demanda Vicky. Cela aurait pu être un poison ?

- Nous l'avons interrogé de nouveau avant de venir vous voir, et il n'est plus si sûr de ce qu'il a vu, fit Malo en secouant la tête. De plus le serveur n'a rien remarqué, tout comme toi. Je crois qu'on peut laisser de côté cette hypothèse pour l'instant. Mais que dit-on dans le village de la mort de cette jeune fille ? questionna Malo. Avez-vous quelque chose à nous apprendre, Edgar ?

- Vous êtes déjà allés chez madame Denicourt ?

- Nous nous y rendons de ce pas, je voudrais juste savoir ce qui se dit à Kerdavallec.

- A mon sens, personne ne doute qu'il ne s'agisse d'une noyade accidentelle, affirma lentement Edgar, secondé par un vigoureux signe de la tête de Vicky. La victime n'était guère en odeur de sainteté auprès d'Eléonore de Kernaleguen, une autre pensionnaire de Guéhennecc à qui elle avait volé son petit ami.

- Son nom ? demanda immédiatement Manon.

- Loïc Bronnec. Mais il ne s'agissait pas du garçon avec qui elle se trouvait à la pizzeria et dont elle semblait très éprise. Qu'a pu vous dire sa famille sur ses différents petits amis ?

- Il semble qu'Armelle ne s'entendait pas avec ses parents, et ne se confiait pas à eux. Ils ne savaient même pas comment elle comptait financer ce pensionnat huppé, en tout cas eux refusaient catégoriquement d'y mettre un sou.

- Charmant, opina Vicky en levant le sourcil.

- Il semble qu'ils voulaient qu'elle arrête sa scolarité pour entrer en apprentissage chez une de leurs connaissances qui tient une crêperie – pas un débouché bien reluisant, et visiblement la

jeune Armelle avait claqué la porte de chez ses parents. Ils avaient signé les documents d'entrée, persuadés que leur fille serait incapable de faire face aux échéances et serait forcée de revenir vers eux l'oreille basse pour leur demander de payer, ce à quoi ils se seraient opposés - au mépris de leur obligation légale, d'ailleurs. Ils prévoyaient de la faire trimer durement dans cette crêperie pour éponger ses dettes et oublier cette tentative d'indépendance. Je leur ai parlé au téléphone, et ils semblaient assez... comment dire... rustiques, même vus de notre petit village.

Malo appréciant particulièrement la vie à la campagne, cette famille Bolloch avait vraiment dû lui laisser une très forte impression de paysannerie arriérée, songea Edgar. Tout à coup, il demanda.

- Mais dans ce cas, comment Armelle a-t-elle connu Eléonore de Kernaleguen ? Loulou nous a dit qu'il s'agissait d'une de ses amies d'enfance.

- Le château de la famille Kernaleguen est situé non loin du domicile de la famille Bolloch, le renseigne Malo. Ces aristocrates n'y habitent plus maintenant, et la bâtisse commence à décrépiter doucement. Quoi qu'il en soit, nous nous promettons de nous entretenir également avec cette jeune fille, qui a intégré son pensionnat hier.

- Je ne sais pas si cela peut vous aider, mais elle a commandé ici plusieurs manuels d'économie et de finance, intervint Edgar.

- Sans doute pour ses études, opina Manon avec un léger haussement d'épaules. Mais ce que vous venez de nous dire au sujet de son petit ami est précieux. Eléonore de Machin-chose et Loïc Bronnec peuvent avoir gardé de la rancune à la victime, l'une pour le vol de son petit ami, l'autre d'avoir été laissé choir si rapidement.

- Madame Denicourt pourra peut-être vous

en dire plus, ajouta Edgar.

- Peut-être, mais tant que nous ne serons pas certains d'un crime, nous devons faire preuve de doigté, asséna Manon.

Le libraire croisa le regard franchement amusé de Malo et devina qu'ils pensaient à la même chose – la rencontre entre Manon et la directrice d'école promettait d'être électrique. Le léger clin d'œil malicieux que lui adressa le policier avant de se tourner vers Vicky lui assura que celui-ci viendrait lui rapporter les résultats de l'entretien.

- Au fait, j'ai noté une bizarrerie, Vicky. Je voulais t'interroger là-dessus, continua le policier municipal.

- Oui ? demanda-t-elle, l'air intéressé.

- C'est au sujet du paiement de la note de la pizzeria. J'ai interrogé de nouveau Enzo, dans l'espoir qu'Armelle ou alors son petit ami ait réglé la note par carte bancaire ou par un chèque, bref quelque chose qui me permette de remonter jusqu'à l'identité du garçon. Tu te rappelles que tu m'avais dit qu'il te semblait qu'ils avaient réglé à égalité ?

- Oui, enfin je l'ai supposé.

- Eh bien, la comptabilité de ce soir-là ne laisse apparaître aucune facturation relative à la table où Armelle et son petit ami se trouvaient. Enzo a regardé les règlements de toutes les tables et n'en trouve aucune trace. Il impute cela à une erreur informatique, ou à une négligence de sa part.

- Et vous, Malo ? demanda Edgar avec sagacité.

- Tout ceci me semble très étrange, et un peu trop à propos, répliqua le policier, pensif. Ce n'est qu'une hypothèse, mais le jeune Enzo en pinçait peut-être aussi pour Armelle.

- Oui... c'est une des explications possibles à

cette soudaine négligence. Mais il n'aurait sans doute pas régalié à l'œil un rival.

- Vous avez raison. Au revoir, Edgar. Nous vous tiendrons au courant, promet Malo en ignorant volontairement le coup d'œil acéré que lui décocha Manon.

Il était tard dans la soirée lorsque Malo poussa de nouveau la porte de la librairie, Edgar commençait à draper d'un tissu de protection les livres exposés avant de baisser le rideau de fer.

- Malo ! Je ne m'attendais pas à vous revoir si vite, l'interpela-t-il joyeusement. Qu'est-ce que donne votre affaire ?

- Beaucoup d'ennuis, répliqua-il, l'air sombre. Manon vient de repartir à Vannes, et est presque aussi découragée que moi. Tout d'abord, on n'est sûrs de rien à ce stade, le légiste a un mal de chien à prouver une mort non naturelle. Il nous a dit qu'il allait tester encore toute une batterie de contrôles. Ensuite, nous avons interrogé la petite Kernalleguen, qui a l'air de se désintéresser éperdument de la mort de son ex-amie. Par contre, elle garde visiblement une forte rancune contre Loïc Bronnec de l'avoir laissée sur le carreau. A contrario, son comportement n'a pas fait ressortir une haine particulière contre Armelle. Cependant, à ce qu'elle dit, elle s'est consolée assez vite de son côté, et n'a aucune idée de qui pourrait être le compagnon de la victime à la pizzeria. Bref, elle ne nous a pas beaucoup aidés. De son côté, Manon va essayer de retrouver la vente d'une montre de luxe à Rennes qui corresponde à la description de Vicky, sans grand espoir je le crains. Il a pu la commander par correspondance n'importe où.

- Et avez-vous appris quelque chose du côté

de madame Denicourt ? demanda Edgar, taquin.

Malo leva les yeux au ciel.

- Oui et non. Lorsque Manon l'a interrogée, j'ai cru qu'elles allaient en venir aux mains, reconnu-il franchement. Après m'avoir harcelé au téléphone, c'est tout juste à présent si cette bonne femme reconnaissait que la victime était inscrite dans son pensionnat. Elle a essayé de nous décourager d'aller inspecter ses affaires, dont elle voulait d'ailleurs à peine reconnaître l'existence dans ses précieux murs.

- Y avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ?

- Oui, on a découvert une très grosse somme d'argent liquide, sans aucune indication de sa provenance.

- Hm. Cela expliquerait pourquoi elle s'était inscrite au pensionnat. Elle pouvait payer en direct son internat.

- J'ai saisi les billets et ai demandé à Manon qu'on isole toutes les empreintes qui ne sont pas celles de la victime. J'ai besoin d'identifier les empreintes des uns et des autres dans l'entourage d'Armelle.

- A ce sujet, si vous me donnez une coupure de même valeur, je peux vous l'échanger contre une de celles qu'Eléonore de Kernaleguen m'a données pour régler ses achats de livres, et où figurent ses empreintes, proposa Edgar.

- Voilà qui est providentiel, se réjouit Malo.

Ils échangèrent deux coupures avec soin, et Malo glissa soigneusement celle que lui tendait le libraire dans une enveloppe, A cet instant, la porte d'entrée tinta, Malo et Edgar se retournèrent vers Loulou qui était flanquée d'une jeune fille châtain roux un peu corpulente, petite et bien plantée, dont le visage constellé de taches de rousseur respirait l'équilibre et le bon sens. Elle n'était pas jolie au sens strict du terme, mais

son charme venait de ses traits réguliers, ainsi que de ses yeux vifs et intelligents.

- Ah, monsieur Spencer ! roucoula Loulou. J'ai vu de la lumière, et n'ai pas pu me retenir de venir vous présenter Sophie, ma petite-fille, qui est pensionnaire au manoir de Guéhenneq et que j'héberge pour cette nuit.

Celle-ci tendit la main sans fausse gêne aux deux hommes.

- Bonsoir, monsieur Spencer, bonsoir monsieur Kerven. Ma grand-mère m'a beaucoup parlé de vous, mais je crois que vous étiez sur le point de fermer, nous n'allons pas rester, dit-elle sur un ton calme.

Sa voix bien timbrée s'accordait avec son physique de jeune fille calme et posée.

- Comment donc, mademoiselle ! Mais je suis ravi de vous rencontrer ! Êtes-vous heureuse de revenir au manoir de Guéhenneq ?

- Si l'on veut, fit-elle en hochant la tête. Tout le monde ne parle que de la noyade d'Armelle.

- Et que pense-t-on d'elle ? intervint Malo.

Sophie prit le temps de réfléchir avant de répondre.

- Je dirais que certaines la plaignent, d'autres pensent qu'elle a eu ce qu'elle méritait après avoir volé Loïc à Eléonore, quoique... comme celle-ci est très vite sortie avec un autre garçon je dirais qu'il n'y avait pas grand mal. Enfin une minorité de snobinardes pense qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas parmi nous cette année car elle n'appartenait pas à un « bon » milieu.

Saisissant l'occasion, Edgar demanda.

- Elle a été vue en compagnie d'un autre jeune homme à la pizzeria de la plage... Savez-vous de qui il pourrait s'agir ?

- Il faudrait me le décrire, dit calmement Sophie.

Malo Kerven énuméra les différentes

caractéristiques devant la jeune fille, qui finit par hocher la tête. Elle dit avec prudence.

- Je ne vois qu'un garçon de ma connaissance qui corresponde à cette description et qui a effectivement reçu le mois dernier une montre très chère de son père pour sa réussite à ses examens, d'après ce que j'ai entendu. Mais c'est très improbable.

- Et pourquoi donc ?

- Il s'agit de Thibaut, le fils de Maître Gourvennec. C'est un avocat très en vue à Rennes, et qui fait aussi autorité dans je ne sais plus quelle branche du droit.

- Gourvennec ? s'étonna Edgar, qui le connaissait de nom. L'avocat Adrien Gourvennec ?

- Vous le connaissez ? demanda Malo, curieux.

- Pas vraiment. Mais nous faisons partie du même club de golf, près de Vannes, expliqua le libraire. Et pourquoi celui qui accompagnait Armelle n'aurait-il pas été le fils de cet avocat, Sophie ?

- Parce que Thibaut est également le nouveau petit ami d'Eléonore, celui qui a remplacé Loïc Bronnec. Je crois d'ailleurs qu'il y a du mariage dans l'air, d'après ce qu'elle a dit aux autres filles du pensionnat. Pourquoi donc Thibaut serait-il sorti avec Armelle ?

Chapitre 5 – La sirène

Malo et Manon se tenaient côte à côte dans un bureau d'un des postes de police de Rennes. Au téléphone, ils avaient demandé si le jeune Thibaut pouvait leur apporter des informations sur une affaire en cours. Ils avaient bien appuyé sur le fait que le jeune homme n'était accusé de rien, et que seul son concours était demandé.

Malgré leurs propos rassurants, le jeune Thibaut entra dans la pièce précédé de son père, un homme imposant au charisme indéniable qui était un des ténors du barreau de la ville, et qui ouvrit la porte du bureau avec l'air de vouloir en découdre. Si Manon laissa échapper une grimace, Malo n'en fut nullement surpris. Si ce jeune homme avait des choses à cacher, les renforts arrivaient déjà pour s'assurer que l'interrogatoire ne tournerait pas au vinaigre. C'était déjà, en fait, un aveu de dissimulation.

Malo se leva et se tint debout derrière Manon, sous le prétexte de vouloir consulter son smartphone. Il prit avec adresse et sans bruit quelques photos de la tête et des épaules du jeune homme qui s'était assis en face de l'inspectrice.

A l'avis du policier municipal, celui-ci ne payait vraiment pas de mine. Certes, il était beau, grand et mince, mais son visage fuyant donnait une impression d'hypocrisie et il ne regardait pas Manon en face.

- Bonjour, madame l'inspectrice, marmonna-t-il.

A peine avait-il parlé que son avocat de père prit la parole d'une voix grave et sonore, aux intonations sciemment modulées, désirant clairement prendre l'avantage dès le départ.

- Merci de nous avoir prévenus de l'objet de cette convocation, ma femme et moi nous faisons bien sûr du souci mais il semble que mon fils Thibaut puisse vous apporter son soutien

sur une affaire. C'est avec grand plaisir que nous remplissons notre devoir de citoyen. Toute notre famille s'attache à respecter la loi et à aider les forces de l'ordre avec un dévouement sans faille dès que possible.

- C'est admirable, Maître. Vous ne voyez donc aucun inconvénient à ce que j'enregistre la conversation ?

- Aucun, nous n'avons rien à cacher, confirma l'homme de loi avec assurance.

- Venons-en aux faits, enchaîna Manon posément.

L'espace d'un instant, Malo admira l'inspectrice qui ne se laissait démonter ni par la personnalité de l'avocat ni par ses paroles grandiloquentes, et venait de reprendre le dessus de l'interrogatoire. Manon s'adressa directement au jeune homme, ignorant superbement son tribun de père qui s'était cependant assis sur la chaise la plus proche d'elle.

- Monsieur Gourvennec, il m'a été rapporté que vous avez été vu dimanche dernier en compagnie d'une jeune fille nommée Armelle Bolloch, et dimanche soir vous vous trouviez ensemble dans un lieu public. Nous le confirmez-vous ?

- Non, dit le jeune homme aussitôt. Je ne l'ai pas rencontrée ce jour-là.

- Mais vous la connaissez ?

- C'est-à-dire... oui, c'est une amie de ma petite amie, alors...

- Ta fiancée, Thibaut, corrigea son père de sa belle voix de basse avec un imperceptible froncement de sourcil.

- C'est ça, oui, dit le jeune avec l'air malheureux d'un petit garçon pris en faute. Une amie de ma fiancée.

- Je comprends. Dans ce cas, vous allez éprouver un grand chagrin.

- Pourquoi ? demanda le jeune homme, qui regardait le bout de ses chaussures.

- Parce qu'elle est morte.

- Comment ? Cette pauvre Armelle est morte ? s'écria le père d'une voix forte.

Malgré cette tentative de diversion, ni Manon ni Malo n'avaient dévié leur regard de la forme prostrée dans la chaise qui sembla seulement s'avachir un peu plus.

- C'est affreux, balbutia Thibaut. Affreux...

Son trouble n'était pas feint, mais il n'avait marqué aucun signe de surprise à cette nouvelle. Il donnait plutôt l'impression d'un rat pris au piège. Dès lors, Manon et Malo n'eurent plus aucun doute. *Il savait déjà.* Malo tendit une photo au jeune homme en lui demandant.

- Nous confirmez-vous qu'il s'agit bien d'Armelle Bolloch ?

- Oui, c'est elle, balbutia-t-il avec un frisson, en la lui rendant.

- Voyons, monsieur Gourvennec, pourquoi n'admettez-vous pas que vous vous trouviez en compagnie de cette jeune fille dimanche soir ? Je dois vous informer que nous avons quelqu'un ici qui peut vous reconnaître.

Malo se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit, et un Enzo très nerveux entra, triturant son pan de chemise.

- Merci d'être venu, Enzo. Peux-tu nous confirmer que le jeune homme qui accompagnait Armelle Bolloch dimanche soir est bien ce monsieur ?

- Oui, c'est bien lui, reconnut Enzo d'une voix nette en le désignant.

- Eh bien, monsieur Gourvennec ?

- Voyons, tout ceci est ridicule ! s'interposa Maître Gourvennec avec des accents dramatiques. Mon fils vient de vous dire qu'il ne se trouvait pas en compagnie de cette jeune fille.

En fait, il se trouvait avec moi, dans mon appartement de Rennes. Vous êtes trompé par une ressemblance, mon ami, déclara-t-il d'un ton hautain à l'attention d'Enzo.

Un buzz discret avertit Malo que Vicky et Dylan venaient également de confirmer l'identité du jeune homme, suite aux photographies que Malo leur avait fait suivre.

- Je suis navré, Maître, mais c'est vous qui devez faire erreur, expliqua-t-il d'un ton suave. Deux autres personnes ont également reconnu votre fils.

- Elles l'ont forcément vu de loin ! Et quant à vous, mon jeune ami, comment pouvez-vous vous souvenir d'un client en particulier ?

- Il était surchargé de travail, appuya le jeune homme. Comment peut-il m'identifier parmi tant d'autres dans ce resto !

Un silence de plomb suivit, pendant lequel Maître Gourvennec donna l'impression de vouloir étrangler son crétin de fils. Malo fit signe à Enzo de sortir.

- Voilà qui est intéressant, reprit enfin Manon de sa voix calme, car nous n'avons pas précisé le lieu où vous étiez censé vous trouver, ni qu'Enzo était le serveur de l'établissement.

- Madame l'inspectrice, reprit l'avocat d'un ton outragé, ces méthodes policières...

Manon l'interrompit sèchement en désignant le smartphone posé sur la table.

- Maître, vous êtes déjà convaincu de faux témoignage dans une affaire impliquant un décès suspect. Si j'étais vous, je garderais le silence jusqu'à la fin de cet entretien pour le bien de votre réputation.

L'avocat lui lança un regard venimeux mais eut la sagesse de tenir sa langue.

- Décès suspect ? Que voulez-vous dire ? balbutia le jeune homme.

- Nous n'avons pas pu établir la cause de la mort d'Armelle Bolloch, précisa Manon. Maintenant, votre seule chance, c'est de nous dire tout ce que vous savez sur la soirée en question. Que s'est-il passé ?

Thibaut Gourvennec blêmit.

- J'ai été stupide, marmonna-t-il en baissant les yeux, très rouge. Elle donnait l'impression de me courir après, alors lorsque Ellie s'est absentée pour aller voir sa grand-mère, eh bien... nous nous sommes donné rendez-vous à Kerdavallec, Armelle allait s'y rendre pour déposer ses affaires, je suis allé la rejoindre. On avait prévu de nous retrouver pour dîner à la pizzeria du bord de plage et d'aller ensuite dans un motel que j'avais réservé.

- Et de quel hôtel s'agissait-il ?

- Près de Vannes, il s'agissait d'un Ibis.

- Très bien, nous vérifierons. Racontez-nous ce qui s'est passé.

- On s'est retrouvés devant la grille du manoir de Guéhennecc. Armelle était d'excellente humeur, et la soirée s'était très bien passée.

- Au restaurant, avez-vous vu Armelle Bolloch absorber un médicament quelconque, comme une gélule ou un cachet ? C'était au début du repas, d'après un témoin, demanda Manon.

- Non, je ne m'en souviens pas, répondit Thibaut en secouant la tête.

- Savez-vous comment elle s'était rendue au pensionnat de Guéhennecc ? Par le bus ?

- Non, le père d'Ellie l'avait déposée plus tôt dans la journée, je crois.

- Qui a payé votre note au restaurant ? intervint Malo.

- Personne n'a réglé quoi que ce soit. Armelle m'a dit que c'était déjà sur son compte perso, alors on est partis comme ça. Le serveur

ne nous a rien dit.

- Et ensuite ?

Le jeune homme avala sa salive. Cela, il n'était pas près de l'oublier.

- Avant d'aller à la voiture, on s'est promenés sur la plage. Elle avait très chaud sur la grève, et voulait se rafraîchir. C'est elle qui a proposé d'aller se baigner. On n'avait pas de maillot, mais on a laissé nos vêtements dans une petite crique à l'écart. On a nagé un peu, et c'est là qu'elle s'est sentie mal.

- Que s'est-il passé ?

- Elle respirait par à-coups... et puis elle disait que quelqu'un était sous l'eau et essayait de la tirer au fond. Elle a cru voir quelqu'un émerger derrière moi...

- Un plongeur ?

- Non, ne vous moquez pas de moi, elle disait que c'était une sirène, et qu'elle voyait ses yeux... je vous jure que j'essayais de la calmer pour la ramener sur le rivage, mais elle m'a repoussé et j'ai lâché son bras, puis elle a disparu sous l'eau...

Il frissonna.

- Mon Dieu, quel affreux souvenir.

- Pourquoi n'avez-vous pas plongé pour essayer de la retrouver ? Pourquoi vous être enfui ?

- Je voulais la sauver, mais...

L'adolescent avala péniblement sa salive.

- Ne vous moquez pas de moi, mais alors, moi aussi j'ai senti la sirène. Elle essayait de m'attirer au fond de l'eau à mon tour. Je vous jure que c'est vrai ! J'ai eu la peur de ma vie, elle avait saisi ma cheville et tirait de toutes ses forces !

Il tremblait de tous ses membres, et leva vers eux des yeux terrifiés.

- Je jure que c'est vrai, répéta-t-il. C'est une

Marie-Morgane qui a noyé Armelle, et quant à moi, je lui ai échappé de justesse.

Chapitre 6 – Le comte de Kernaleguen

A Rennes, Manon et Malo garèrent leur voiture dans le parking le plus proche, et se rendirent à pied jusqu'à l'hôtel particulier qu'occupait la famille de Kernaleguen, près du jardin du Thabor. Si le domaine familial perdu en rase campagne tombait apparemment en ruine faute d'entretien, le domicile rennais ne donnait aucun motif à la famille de rougir de son statut. Les policiers furent introduits dans un salon décoré richement de meubles d'époque et de tapisseries coûteuses visiblement authentiques.

Le comte de Kernaleguen se leva à leur entrée. C'était un bel homme grisonnant d'une cinquantaine d'années, à la lippe dédaigneuse, nettement imbu de lui-même et de sa position sociale.

- Bonjour, mademoiselle Lascaux, monsieur Kerven.

- Inspecteur, corrigea d'emblée la policière.

- Ah ! Pardonnez-moi, inspecteur Kerven, sourit-il à l'attention de Malo.

- C'est *moi* l'inspecteur, précisa nettement le petit bout de femme, qui ne donnait pas l'impression de vouloir se laisser démonter par quelque aristocrate que ce fût. *Monsieur* Kerven, qui est policier municipal, m'apporte son concours dans cette affaire.

- Bien sûr. Asseyez-vous, je vous prie. En quoi puis-je vous aider ?

- Je pense que vous êtes au courant de l'affaire qui nous amène aujourd'hui ?

Hochant tristement la tête, l'aristocrate confirma.

- Malheureusement oui. C'était une amie de ma fille, enfin une petite protégée si vous préférez. Elle est originaire du berceau de ma famille, non loin de Vannes.

- S'agit-il bien d'elle ? demanda Malo en lui

tendant une photo.

Le comte approuva d'un signe de tête, et lui rendit le cliché.

- Je crois savoir que vous l'avez emmenée vous-même au manoir de Guéhennecc le jour de sa mort ?

- C'est exact.

- Pourquoi ne pas l'avoir conduite là-bas en même temps que votre fille ?

- Elle se trouvait chez ma mère, la comtesse douairière. Eléonore ne savait pas au juste quand elle emménagerait, tandis que la pauvre Armelle entraît pour la première fois dans l'école, et était désireuse de s'y installer avec un peu d'avance.

- Sa famille ne pouvait-elle pas l'emmener ?

- C'est... enfin, comme je l'ai dit, il s'agissait d'une protégée de notre famille. Ses parents sont des gens très estimables, mais... de là se montrer dans un tel endroit... ils ne...

- Sont pas de votre rang ? compléta brutalement Malo.

L'aristocrate leva un regard placide vers le policier municipal.

- Il y a un peu de cela, effectivement, reconnut-il sans autre émotion. Je l'avais recommandée, donc il me semblait utile de donner une bonne impression de son statut.

- Lorsque vous dites que vous la considériez comme une protégée... cela implique-t-il que vous assumiez également les frais de sa scolarité ?

- Pas du tout, s'indigna le comte, et ses dénégations paraissaient sincères. La petite Armelle avait économisé tout l'argent de ses travaux d'été, nous avait-elle dit, tandis que sa famille refusait qu'elle continue ses études. Cela nous semblait du gâchis, aussi bien à moi qu'à ma femme, aussi avons-nous appuyé sa candidature au pensionnat de madame Denicourt

pour lui donner sa chance.

- De quels jobs d'été s'agissait-il ?

- Elle ne l'a pas précisé. Je lui ai conseillé de placer cet argent sur un compte bancaire, mais étant mineure, ses parents y auraient eu automatiquement accès, ce à quoi elle se refusait. Elle voulait tout conserver en argent liquide, bien que nous lui ayons dit que ce n'était pas prudent.

- Elle est donc venue vous voir récemment ?

- Effectivement, elle se trouvait à Rennes il y a de cela quelques semaines. Nous lui avons proposé de rester avec nous une partie de l'été.

- Elle était donc très amie avec votre fille ?

- Tout à fait, elles se connaissaient depuis l'enfance, lorsque nous habitions encore le château. Je me bats d'ailleurs quotidiennement avec le ministère de la Culture et les Monuments Historiques pour obtenir des subventions de rénovation. Il remonte au Moyen Âge, compléta le comte avec emphase. Je suis un ardent défenseur de notre culture celte, voyez-vous. Notre région offre une richesse patrimoniale inégalée. Je subventionne personnellement nombre d'associations, et me suis fait un point d'honneur de prendre des leçons de breton depuis des années. Il faut raviver notre spécificité locale, car...

Songeant que l'aristocrate s'éloignait bien vite du trépas de sa soi-disant protégée, Manon l'interrompit sans autre forme de cérémonie.

- Savez-vous si Armelle Bolloch souffrait d'une affection quelconque ? Prenait-elle des médicaments ?

- Pas à ma connaissance, répondit le comte en fronçant le sourcil. Il faudrait demander à ma femme ou mieux encore à ma mère, les deux filles se rendaient chez elle très souvent.

- Justement, votre mère... où habite-t-elle ?

- Elle possède un appartement distinct dans

cet hôtel particulier, mais ne s'y trouve pas en ce moment. Elle réside surtout dans une maison à proximité de Vannes, en fait une villégiature de famille située à Auray. Ma mère l'a aménagée après la mort de mon père avec quelques effets personnels comme résidence de campagne.

Malo jeta un coup d'œil embarrassé à Manon. Ils arrivaient maintenant au délicat de l'affaire.

- Monsieur le comte, heu... savez-vous qu'Armelle n'était pas seule au moment de son décès ?

- Non, je l'ignorais. Une de ses camarades l'accompagnait ?

- En fait, elle prenait un bain de minuit avec un jeune homme que vous devez certainement connaître.

- Ah oui, bien sûr, fit le comte en plissant ses lèvres de mépris. Il s'agissait de son petit ami, Loïc Bronnec, n'est-ce pas ?

- Non, maître. Il s'agissait de Thibaut Gourvennec.

- Comment ?

- Ils ont été vus ensemble dans un restaurant de Kerdavallec, et la nature de leur relation ne laisse aucun doute, énonça nettement Manon. Etiez-vous au courant de leur liaison ?

Le quinquagénaire vira au violet, et donna l'impression de vouloir s'étrangler, autant de surprise que de fureur.

- Comment ? Que dites-vous ? éructa-t-il. C'est un odieux mensonge !

- Thibaut Gourvennec et son père nous ont confirmé le fait, intervint Malo sans émotion.

- Et quand je pense que nous avons hébergé ici cette petite putain ! siffla le comte, outré. Nous allions célébrer les fiançailles de ma pauvre petite Eléonore dans deux semaines avec Thibaut Gourvennec, rendez-vous compte ! Bien fait pour

cette garce, après tout ce que nous avons fait pour elle !

- C'est tout ce que vous inspire la mort d'Armelle ?

- Après une trahison pareille, je mentirais si je disais éprouver du chagrin... elle n'a eu que ce qu'elle méritait, et excusez-moi de ma franchise !

- Au vu de sa relation avec votre fille, j'aurais pourtant cru que Thibaut Gourvennec était à blâmer en premier lieu, dit Manon posément.

- Pensez-vous ! Elle l'aura aguiché !

Visiblement, le comte ne décollerait pas de ce qu'il venait d'apprendre. Mais il fit un effort évident pour se calmer.

- Maître Gourvennec est mon avocat depuis des années, et traite d'ailleurs pour moi cette affaire de rénovation sur notre demeure historique. De plus, il s'est occupé de la liquidation d'une de mes sociétés, il y a six ans. La famille jouit de mon entière confiance. J'admets que ce Thibaut ne possède pas le charisme et la force de caractère de son père, mais il m'a toujours paru le meilleur choix que ma fille pouvait faire.

- Ce n'était pas son premier petit ami, m'a-t-on dit, intervint Manon.

- En effet, ma fille s'était d'abord amourachée d'un jeune homme du village très peu recommandable, justement ce Loïc Bronnec. Ce misérable l'a laissée choir après seulement quelques mois pour Armelle. Heureusement, tout est rentré dans l'ordre très vite après cette rupture. Les fiançailles de Thibaut et d'Ellie vont avoir lieu sous peu.

- Ce qui revient à dire que pour vous, l'inconduite de Thibaut Gourvennec ne remet pas en cause ses fiançailles avec votre fille ?

- Je ne vois pas pourquoi, répliqua le comte, lèvres pincées. Je suis sûr qu'il n'éprouvait rien pour cette intrigante.

- Nous sommes d'accord avec vous. Quels que soient ses sentiments, Thibaut Gourvennec a laissé cette jeune fille se noyer sans autre forme de procès, répliqua calmement Manon. A ce que nous avons compris, il s'est précipité sur son mobile avec l'intention d'appeler les secours, mais a d'abord appelé son père, qui l'en a dissuadé par crainte du scandale. Ce qui revient à dire que tous deux encourent un procès pour non-assistance à personne en danger.

- Comment ? Qui a porté plainte ? demanda vivement le comte.

- Personne, maître. Nous avons transmis leurs aveux au Parquet qui décidera d'éventuelles poursuites concernant la famille Gourvennec.

- Je vois, répliqua l'aristocrate d'une voix sourde.

- Si je puis me permettre, comment votre fille a-t-elle réagi à son abandon par Loïc Bronnec ? A-t-elle éprouvé de la rancune envers Armelle ?

- A cause de cela ? Je pense qu'elle a été déçue au plan personnel, mais n'oubliez pas que notre statut social... enfin, nous avons fortement désapprouvé cette relation. Mon épouse et moi lui avons dit et répété que cette inconstance était pour le mieux, et que ce jeune homme ne valait décidément pas cher. J'ajoute que ma chère maman, qui a un grand ascendant sur sa petite-fille, partageait également notre avis.

- Voyez-vous un inconvénient à ce que nous allions au pensionnat interroger votre fille au sujet de la mort de son amie ?

- Non, bien sûr. Vous n'avez d'ailleurs pas besoin de mon autorisation, car elle est majeure depuis quelques jours. Cependant, lui parlerez-vous du rôle qu'a joué Thibaut Gourvennec au

moment du décès d'Armelle ? Ce n'est peut-être pas nécessaire ?

- C'est malheureusement inévitable.

- Mais puisqu'il s'agit d'un accident, pourquoi voulez-vous aller lui poser les questions ?

- Je dois malheureusement vous informer que le décès d'Armelle Bolloch ne présente pas à ce stade de causes clairement établies. Nous nous devons d'interroger votre fille, comme tous ceux qui la connaissaient. Et si celle-ci avait appris cette deuxième trahison de la part de son amie...

- C'est une honte ! Qu'osez-vous insinuer ?

- Je suis navrée, Maître. Mais bien sûr, je vous tiendrai au courant des résultats des examens complémentaires, s'il est bien établi qu'il s'agit d'un accident.

- Je vois. Eh bien, il vous suffira de quelques mots avec ma fille pour dissiper vos doutes.

Le comte se leva et fit quelques pas dans le grand salon aux boiseries sculptées, mains croisées dans le dos. Il semblait réfléchir. Après quelques instants, il se retourna vers les deux enquêteurs et demanda d'un ton plus neutre.

- J'imagine que vous allez rendre les affaires d'Armelle à sa famille ?

- Jusqu'à ce que les circonstances de la mort d'Armelle Bolloch soient éclaircies, elles sont sous séquestre, monsieur le comte. Nous les avons saisies au pensionnat.

- Oui, bien sûr. Avez-vous d'autres questions ? Je voudrais informer ma femme au plus vite de tout ceci.

- Non, merci. Nous allons prendre congé.

Lorsque les deux policiers sortirent de la pièce, Malo jeta un dernier regard en arrière vers le comte assis dans son fauteuil, et faillit s'exclamer de stupéfaction devant l'expression de l'aristocrate. Il serra les poings, et une fureur

sauvage déformait ses traits.

Chapitre 7 – Edgar s'en mêle

Au petit matin, Edgar buvait son café noir brûlant devant la fenêtre où une pluie automnale faisait entendre un tapotement persistant sur la vitre. Il réfléchissait à ce qu'il projetait de faire. Toute cette affaire lui semblait si étrange... il revit le beau visage de la jeune fille blonde qui lui avait commandé les livres avec détermination, le regard résolu et les lèvres serrées. *Celle-là cache quelque chose*, se dit-il. Eléonore de Kernaleguen ne se laissait visiblement pas marcher sur les pieds. Quant à Sophie, la petite-fille de Loulou, elle avait semblé chercher ses mots avec soin lorsqu'elle était venue à la librairie, et ne s'aventurer qu'avec prudence en distillant des informations au compte-gouttes sur les uns et les autres. Même si elle était d'un naturel réservé, le libraire était prêt à parier qu'elle en savait beaucoup plus long qu'elle ne voulait bien le dire. Quant à cette soirée à la pizzeria, elle aussi présentait des bizarreries... les jeunes gens n'avaient pas payé leur repas, et même si cela pouvait être mis sur le compte d'une négligence de la part du serveur débordé, il était curieux qu'ils n'aient pas demandé l'addition. Comme s'ils *savaient* qu'on ne la leur réclamerait pas... et enfin, de quoi Armelle était-elle morte ? Le légiste ne pouvait pas retrouver avec certitude l'origine de cet arrêt du cœur... pour quelle raison Thibaut Gourvennec s'était-il entiché d'elle ? Et pourquoi de son côté, avait-elle laissé tomber Loïc Bronnec pour Thibaut Gourvennec ? Armelle Bolloch voulait-elle voler à dessein tous les petits amis successifs de sa soi-disant amie aristocrate ?

Soupirant, Edgar se leva et lava sa maigre vaisselle devant le temps maussade. Il espérait que la journée de fermeture hebdomadaire de la librairie allait lui permettre de glaner des

informations supplémentaires. Il sortit de chez lui chaudement vêtu et hissa son caddie sur la banquette arrière de sa voiture avant de prendre la route. Contrairement à ses habitudes, une fois arrivé à son club de golf – un parcours hebdomadaire de neuf trous qui lui permettait de garder un bon niveau - il alla s'installer tout de suite au bar restaurant qui se trouvait désert à cette heure matinale et attendit patiemment devant une tasse de thé, l'eau bretonne battant toujours les carreaux de la salle mais avec de moins en moins d'intensité. Il subodorait que, Manon et Malo ayant maintenant mis au courant Maître Gourvennec et le comte des circonstances de la noyade, les réactions ne se feraient pas attendre. Les deux lui avaient été décrits par Malo comme d'insupportables ballons gonflés d'orgueil, avec une mention spéciale de Breton bretonnant pour le comte. Quant à l'avocat... Il avait déjà vu l'homme de loi en compagnie de joueurs exécrationnels qui ralentissaient tous les autres sur le parcours, et avait compris que des rencontres discrètes d'affaires s'organisaient à la faveur de prétendus parcours de golf.

Effectivement, moins d'une heure plus tard, un homme corpulent qu'il reconnut comme l'avocat entra dans l'espace bar, jeta un coup d'œil circulaire à la salle et s'assit sur une chaise en consultant sa montre. Il avait gratifié Edgar d'une superbe dose d'indifférence, car le libraire affectait toujours un français épouvantable dans son club de golf afin d'être laissé en paix, il ne sympathisait qu'avec deux ou trois retraités anglais qui étaient des partenaires occasionnels sur son parcours. Dès qu'il vit qu'un deuxième homme entra dans le bar-restaurant et faisait nerveusement signe à l'homme de loi, Edgar se leva et régla sa note. La pluie avait maintenant cédé la place à une bruine légère, et s'il ne se

trompait pas, les deux compères allaient vouloir se retrouver sur le green trempé au plus vite afin de discuter tranquillement en tête-à-tête.

Edgar récupéra son équipement et négocia habilement le premier trou qui ne présentait pas de difficulté majeure. Le parcours du deuxième trou en montée comprenait heureusement un petit bunker, un des pièges du parcours qu'Edgar visa soigneusement pour loger sa balle dans le sable. Il n'eut plus qu'à attendre l'arrivée des deux autres hommes qui discutaient vivement entre eux. Lorsque le premier vit Edgar, il s'interrompit net mais l'avocat lui toucha le bras d'un geste rassurant.

- Laissez, mon cher, il s'agit d'un Anglais incapable d'aligner trois mots dans notre langue, je le connais de vue. Nous pouvons parler sans crainte devant lui.

D'un geste royal, l'avocat invita Edgar à continuer de jouer pour se désempêtrer du bunker afin d'avancer et de libérer le trou, puis s'appuya sur son club comme une canne. Après un regard hésitant à son acolyte, l'autre homme reprit la parole, visiblement énervé.

- Vous m'avez bien entendu, Adrien ? L'attitude inqualifiable de votre fils, et plus encore la vôtre, va nous valoir des sérieux ennuis dans cette affaire ! Vous avez laissé cette pauvre gosse se noyer, et maintenant vous allez devoir en répondre devant la justice !

- Détrompez-vous, Charles-Henri, répondit celui-ci d'un ton sec. Je vous répète que je dispose de suffisamment de contacts auprès des parquets et tribunaux pour que l'on abandonne l'idée de me poursuivre. Ce rapport de la police tombera dans l'oubli, voilà tout. Mais je suis d'accord avec vous sur le comportement de Thibaut à qui je n'ai pas caché ma façon de penser. Pour un coup d'un soir, il a failli tout

compromettre. Il faut dire aussi que votre fille ne lui donne guère d'encouragements !

- Ne vous en prenez pas à Eléonore, gronda le comte. C'est trop facile de blâmer les autres pour justifier la débauche de votre fils.

- De toute façon, les fiançailles sont maintenues, et le mariage aussi, n'est-ce pas ?

- A une réserve près, oui. Vous ne me laissez guère le choix, grommela l'aristocrate. Mais avec cette affaire, Eléonore est bien capable de laisser tomber votre idiot de fils, ou même de retomber dans les bras de ce Loïc Bronnec !

- Alors je vous conseille de raisonner votre fille à ce sujet, si elle montre des vellétés de rupture, répliqua sévèrement son avocat. Vous savez ce qui arriverait dans le cas contraire.

Edgar dressa l'oreille, tout en ratant soigneusement sa balle et en faisant voler une gerbe de sable à proximité.

- Si je suis moi pieds et poings liés, ce n'est pas le cas de ma fille, et je vous conseille de vous en rappeler, Adrien, le gourmanda le comte. J'ai conditionné une grosse donation à l'annonce de ses fiançailles avec votre fils, mais je ne peux pas faire plus. D'autre part, jusqu'à ce que les circonstances de cette mort soient éclaircies, je préfère que les choses en restent au statu quo.

L'avocat garda le silence quelques instants sans broncher, puis riposta.

- Qui était cette fille, au juste ? Pourquoi avait-elle passé tant de temps cet été avec votre famille ? Ne me prenez pas pour un imbécile, et n'essayez pas de me mentir, Charles-Henri. Je connais trop bien vos préjugés de classe ridicules. Vous n'auriez jamais invité quelqu'un inférieur à votre rang sous votre toit – l'avocat se permit un reniflement méprisant – s'il n'y avait eu une raison impérieuse.

- Vous saviez bien que lorsque vous m'avez

dicté vos conditions, Eléonore s'était déjà acoquinée avec un autre garçon. Nous avons dû faire le nécessaire pour que quelqu'un d'autre le... comment dirais-je... le *distraie* de ma fille. C'était pour son bien. Voilà la seule raison de la présence d'Armelle Bolloch parmi nous.

- Je vois. Vous l'aviez payée ?

- Assez grassement, je dois dire. Tout s'est très bien passé, dit cyniquement le comte. Armelle a fait merveille. Et par la suite, ma fille n'a pas fait de difficulté pour se rapprocher de votre fils Thibaut, ce qui a dépassé mes espérances. Mais il y a maintenant une condition de mon côté pour que les fiançailles soient maintenues.

- Vraiment ? répondit l'avocat d'une voix railleuse. Vous croyez-vous vraiment en mesure de me contraindre à quoi que ce soit ?

Après quelques instants de silence, le comte demanda d'un ton froid.

- Que s'est-il passé exactement sur cette plage, Adrien ? Vous me parlez de préjugés ridicules, eh bien oui, et j'en ai un en particulier. Il est hors de question, quoi qu'il m'en coûte, de laisser mon sang s'allier à celui d'une famille d'assassins.

- Faites attention, Charles-Henri, s'échauffa l'homme de loi avec une menace dans la voix.

- Alors, que vous a dit votre fils ? Il a pu mentir à la police, mais pas à vous. Est-il coupable ?

L'avocat jeta un coup d'œil discret, et accrocha son regard à Edgar qui paraissait toujours aussi absorbé par sa balle et venait de rater sa sixième tentative de s'extraire du bunker en ponctuant ses tentatives de jurons britanniques variés. Rassuré, il se tourna vers l'aristocrate qui, bras croisés sur la poitrine et lèvres serrées, le fusillait du regard.

- Ce petit imbécile m'a tout bonnement répété ce qu'il a déjà dit à la police, à savoir qu'une sirène avait noyé cette fille. Il ne veut pas en démordre.

- Quelle ânerie, lâcha le comte de Kernaleguen, méprisant.

- Je sais. Mais il y croit dur comme fer. Il fait maintenant de violents cauchemars et voit cette damnée sirène Marie-Morgane partout.

- Et vous le croyez ?

- Oui, je le crois. Mon fils n'a pas grande envergure, et je le sens mort de peur. De toute façon, il n'aurait jamais le courage d'assassiner quelqu'un, même s'il avait une bonne raison pour cela. J'ajoute que la police a vérifié ses dires sur la réservation d'un Ibis près de Vannes, et l'hôtel a confirmé sa déposition. Oh non, il n'est pas coupable. Je lui ai alors ordonné de me décrire tout ce qui s'était passé, et je me demande maintenant si la petite n'était pas droguée. Une pilule d'extasy, ou une autre saleté du même genre... cela pourrait expliquer son arrêt du cœur et ses hallucinations avant de mourir. Thibaut m'a dit qu'elle avait très chaud et c'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont allés se baigner, donc elle avait peut-être déjà des palpitations.

- Cette fille ne se droguait pas, répliqua le comte d'une voix nette. Elle savait au contraire mener sa barque, je peux vous l'assurer. Votre fils aurait-il...

- Mon fils sait que je l'écorcherais vif s'il touchait à de la drogue, répliqua sèchement l'avocat. Je l'ai d'ailleurs inscrit à des compétitions sportives précisément pour qu'il subisse des examens sanguins réguliers. Ma carrière en prendrait un coup si ce petit crétin s'avisait de toucher à la drogue... mais sur ce point-là en tout cas, il m'a toujours donné

satisfaction.

- Et pourquoi se sont-ils retrouvés tous les deux sur cette plage ? Votre fils est-il un imbécile complet d'avoir voulu coucher avec une autre alors que ses fiançailles n'étaient pas encore annoncées ?

- Mon fils est seulement un crétin opportuniste doublé d'une chiffe molle, répondit l'avocat avec un haussement d'épaule. Selon lui, elle s'est jetée à son cou et il a simplement profité de l'occasion au passage.

- Il y a un mystère là-dedans, Armelle n'était pas une idiote. Pourquoi cette aventure ? Elle n'avait au contraire à y gagner que des ennuis, auprès de moi comme de vous.

- Elle a voulu se faire une soirée de fun, comme mon fils, avec les substances qui vont bien, opina l'avocat.

- Elle ne se droguait pas, je vous le répète. Alors, qui aurait donné cette merde à Armelle ?

- Je l'ignore, mais compte orienter les soupçons de la police vers le serveur de l'établissement, celui qui a reconnu Thibaut. C'est lui qui me semble le coupable idéal. J'ai beaucoup d'amis dans la police, et ai déjà pris mes renseignements.

- Eh bien ?

- Cet Enzo a un casier judiciaire pour consommation de drogue lorsqu'il était mineur, et aussi pour trafic. Il a fait des travaux d'intérêt général dans le cadre de sa peine. A mon avis, c'est le suspect idéal au cas où nous aurions besoin d'un candidat pour détourner tout soupçon de nos familles. Mais il faut pour cela que l'autopsie confirme bien qu'il s'agit de drogue, et donc d'un meurtre... et pour l'instant, nous attendons les résultats.

- Je vois...

L'aristocrate semblait songeur, puis s'attacha

tout à coup à Edgar et glapit d'un ton agacé.

- Ah ça ! Eh bien ! Ce maudit Angliche a-t-il bientôt fini de nous retarder ?

Mais Edgar dégagea précisément sa balle à cet instant d'un coup adroit qui la fit tomber à quelques centimètres du trou.

- *Great ! Thanks for your patience, gentlemen,* s'écria-t-il en touchant son béret de tweed, auquel les deux hommes répondirent par un signe de tête.

Il s'éloigna et mit sa balle dans le trou d'un coup sec et précis, avant de battre en retraite rapidement vers le reste du parcours. Voilà qui donnait à l'enquête de nouvelles perspectives...

Chapitre 8 – L'argent du diable

Sans attendre, Edgar se rendit dès son retour à la station de police municipale. Assis à son bureau, Malo examinait de près, sourcils froncés, un petit carnet bleu où des gribouillis informes s'étaient étalés.

- Bonjour, Edgar, fit-il en se levant.

Il détailla avec amusement le tweed et la veste cirée kaki de son vis-à-vis, ainsi que ses gants de sport.

- Décidément, vous êtes un Anglais plus que nature lorsque vous partez au golf, remarqua-t-il. Que puis-je faire pour vous ?

Edgar lui narra succinctement la teneur de la conversation qu'il avait surprise sur le green entre l'avocat et le comte, que Malo écouta attentivement. Il réfléchit longuement, puis dit posément.

- Je vois. Eh bien, Edgar, pour ne rien vous cacher, nous sommes aussi sur la piste d'Enzo, et ceci vient renforcer nos soupçons.

- Mais il n'a pas quitté le restaurant avant la fermeture, en compagnie de son père, objecta Edgar en haussant le sourcil.

- Mais vous ne niez pas qu'il était le mieux placé pour saupoudrer la nourriture d'Armelle avec une saleté quelconque, ou glisser quelque chose dans sa boisson, dit nettement Malo. En fait, les choses se précisent contre lui.

- Comment cela ?

- Nous avons examiné tous les billets retrouvés dans la chambre d'Armelle. Il y en avait pour un bon paquet, je peux vous le dire. On y a retrouvé quatre types d'empreintes de pouce qui ne sont pas celles de la noyée, et vous venez de m'expliquer la présence de l'une d'entre elles. Qu'on ait retrouvé les empreintes du baron sur certains billets s'explique, s'il s'agit de l'argent avec lequel il a soudoyé Armelle pour

qu'elle détache Loïc Bronnec de sa fille... mais il nous restait les trois autres empreintes. Et malheureusement pour lui, j'avais relevé celles d'Enzo à son insu, lorsqu'il est venu ici. Je vous le dis en confidence, lui aussi a donné de l'argent à Armelle, et nous ignorons encore pour quel motif. Pour son casier judiciaire, nous étions déjà au courant. Manon avait vérifié et m'avait appelé à ce sujet. Gardez cela pour vous, bien sûr, conclut-il avec une lueur amusée dans l'œil.

- Et les deux autres ? Savez-vous à qui elles appartiennent ?

- En tout cas, il ne s'agit pas de personnes fichées, dit lentement Malo. Ni l'avocat, ni son fils Thibaut, ni Eléonore de Kernaleguen n'ont touché cet argent. Vous m'aviez donné un billet que cette jeune fille avait tenu entre ses mains, j'ai relevé les empreintes de Maître Gourvennec sur la porte du bureau de police de Vannes, et celles de son fils comme celles du comte sur la photo que je leur ai tendue au cours de l'entretien.

- Pas bête, admira Edgar.

- Merci. Et je vous encourage à m'amener toutes les empreintes que vous seriez susceptibles d'obtenir de votre côté, du personnel ou des élèves du pensionnat, ou de toute personne que vous pensez pouvoir être liée à l'affaire. Depuis que nous savons que plusieurs personnes ont manipulé ces billets, je veux savoir de qui il s'agit – et j'essaye de procéder par élimination, martela Malo avec détermination. Nous avons identifié deux d'entre elles jusqu'à présent. Quant à la troisième... elle me pose problème.

- Comment cela ?

- Vous vous rappelez le billet qu'Eléonore de Kernaleguen vous a donné ? Il y a vos empreintes, les siennes et un autre type

d'empreinte que je n'arrive pas à identifier. Mais elles correspondent à la troisième sorte d'empreinte relevée sur les billets d'Armelle Bolloch. Quant à la quatrième, c'est le noir absolu.

- Pourquoi tenez-vous à ce point à identifier ces empreintes ?

- Parce que je suis persuadé qu'Armelle Bolloch faisait chanter plusieurs personnes, sinon comment expliquer cette énorme somme d'argent dans ses affaires ? Elle ne me semblait pas vraiment étouffée par les scrupules. Or, si nous identifions ses proies, nous saurons peut-être laquelle de ses victimes a pu faire taire définitivement son maître chanteur. C'est la piste la plus sérieuse que je tiens. C'est pourquoi j'essaye de passer en revue au microscope toutes ses possessions, fit-il en désignant le carnet et les diverses affaires étalées sur la table. Sans aucun succès pour l'instant, j'en ai peur. Sans compter que la directrice du pensionnat me les a déjà réclamées - soi-disant pour les transmettre à la famille d'Armelle par l'intermédiaire du comte de Kernaleguen. Avec ce que vous m'avez expliqué, je comprends pourquoi ce cher monsieur tenait à cacher ses pots de vin, ricana Malo.

- Mais la certitude du crime n'est pas encore établie ?

- Non, en effet, grogna Malo. Mais je suis absolument convaincu que cette gosse a été empoisonnée. Je peux vous le dire, on a retrouvé des traces d'une substance inconnue dans son sang et dans son estomac - même si les médecins s'échinent encore à l'identifier, et davantage à prouver que celle-ci a provoqué l'arrêt cardiaque.

- Un poison inconnu ? fit Edgar en levant le sourcil.

- Je ne dirais pas ça, mais les médecins d'ici

n'en rencontrent pas souvent dans leurs examens, voyez-vous. Il leur faut un peu de temps pour tous les passer en revue, et ils vont demander des examens complémentaires. Ce que m'a dit le légiste, c'est que le cyanure est exclu – son action est foudroyante. La strychnine aurait provoqué des convulsions, et de toute façon la petite aurait reconnu son goût très amer dans sa nourriture. Le bon docteur m'a aussi parlé de plusieurs autres, mais je ne m'en rappelle plus. A ce stade ils penchent plutôt pour un ou plusieurs alcaloïdes végétaux, à ce que j'ai compris. Vous savez ce que c'est ?

- Oui, bien sûr, c'est le même mot en anglais. Qu'en pense la police de Vannes ? demanda Edgar.

Malo saisit tout de suite l'allusion à la principale intéressée.

- Pour l'instant, Manon attend la confirmation officielle du crime. Elle ne veut pas faire de zèle devant des personnages importants comme l'avocat ou le comte, mais elle me laisse le champ libre pour continuer mes investigations jusqu'à ce qu'elle puisse s'y impliquer au grand jour.

- Et quand disposerez-vous des résultats définitifs des analyses ?

- Probablement d'ici demain soir. Mais je veux déjà anticiper au maximum.

- Je vois. Et comme je viens de vous apporter l'explication des empreintes du comte sur certains billets...

- Enzo devient de facto notre principal suspect, compléta Malo. Sans oublier ces deux empreintes inconnues...

Après le départ d'Edgar, Malo se décida à se

rendre à la pizzeria, qu'il trouva fermée. Il se dirigea alors vers la supérette du village, et avisa le petit jeune homme frêle et maigre aux cheveux blonds remontés au gel qui trônait derrière la caisse.

- Excusez-moi, madame Miron, s'il vous plaît ?

Les yeux languides se tournèrent vers lui, et le jeune homme répondit de sa voix traînante.

- Elle est dans son appartement, au-dessus.

Si c'était là le nouvel employé de France Miron, Malo se dit que ce Tintin apathique ne donnait pas une impression de dynamisme exacerbé. On avait l'impression qu'une méduse échouée avait élu domicile derrière la caisse.

- Je vais la voir, merci.

Après un vague signe de tête d'acquiescement, le jeune éphèbe sembla retomber dans sa somnolence habituelle. Malo se dirigea aussitôt vers l'extérieur et entra dans l'immeuble du dessus du magasin, par un escalier raide et étroit qu'il gravit rapidement. Il sonna à la porte de l'appartement du palier et une France Miron soignée et maquillée vint lui ouvrir.

- Bonjour, Malo, dit-elle, surprise. En quoi puis-je vous aider ?

- Je voudrais vous parler de vos locataires de la pizzeria.

Un tintement de vaisselle dans le fond de l'appartement lui apprit que l'épicicière était en train de recevoir. Celle-ci lui répondit, confuse.

- C'est... heu... que le moment est mal choisi, en fait je reçois justement monsieur De Luca pour le loyer trimestriel.

- En fait mes questions s'adressent également à lui, je comptais aller le voir après vous. Cela n'a rien de confidentiel. Je peux peut-être vous voir ensemble ?

- Oh ! Euh... dans ce cas, suivez-moi.

Malo suivit l'épicière dans un couloir dont le papier peint lui donna l'impression de redevenir petit garçon, jusqu'à un petit salon défraîchi mais propre. Matteo De Luca buvait une tasse de café avec une grimace expressive de dégoût et leva vers le jeune policier un regard surpris.

- Bonjour, euh... monsieur Kerven.

Il se leva à demi, mais France Miron lui fit signe de se rasseoir.

- Il se trouve que notre policier municipal a quelques questions à nous poser, Matteo, roucoula-t-elle.

- Oui, tout à fait. Cela fait presque trois mois que vous avez ouvert la pizzeria, monsieur De Luca ?

- C'est bien cela.

- Où vous trouviez-vous alors ?

- En région parisienne. J'avais un restaurant dans les Yvelines, près de Rambouillet. Il s'appelait le Vesuvio.

- Il a périclité ?

- Non, non, pas du tout, il marchait très bien. C'était un peu pour raison de santé que je souhaitais m'installer au bord de mer, et puis ma femme était décédée deux ans auparavant, alors le moral en avait pris un coup.

- Puis-je vous demander les raisons de votre installation dans notre village... disons un peu isolé du Morbihan ?

- Beaucoup de gens ont envie de changer de vie, tout comme votre libraire local, sourit Matteo. D'autant que mes deux fils étaient plutôt contents de s'en aller aussi.

- Pourquoi ?

- Oh... aller vivre en bord de mer attirait Enzo, et Fabio partait en école hôtelière en Suisse, il était ravi de retrouver la plage dans ses vacances.

- Enzo n'est donc pas votre seul enfant ?

- Non, son petit frère est en pension dans son lycée hôtelier. Nous allons l'avoir avec nous pendant les vacances. De plus, j'espère pouvoir demander bientôt le transfert d'Enzo dans un établissement hôtelier de Rennes.

- Il n'y avait donc pas de raison particulière à votre emménagement au village de Kerdavallec ?

- Aucune, répondit un peu trop promptement le restaurateur, qui paraissait crispé.

Malo garda le silence quelques instants, puis demanda :

- Vous avez vendu votre ancien fonds de commerce ?

Sur un signe affirmatif et un peu contraint de la tête de son interlocuteur, Malo demanda.

- En fait, je venais vous demander comment vous tenez votre comptabilité... vous savez, c'est au sujet de la facture que nous n'arrivons pas à trouver pour la police de Vannes.

- Ah, cela ! répondit Matteo dont la face joviale s'éclaira. Eh bien, venez avec moi à la pizzeria, monsieur Kerven. Je suis certain qu'Enzo a dû oublier, mais nous pouvons au moins retrouver la commande de cette table.

- Vous partez déjà, Matteo ? se désola France Miron. Moi qui pensais vous retenir à dîner...

- Une autre fois, ma chère France, une autre fois. Et j'insiste pour que ce soit moi qui vous fasse la cuisine, fit Matteo d'un ton précipité.

Dans l'escalier, Malo demanda d'un ton badin.

- Vous semblez bien vous entendre avec votre propriétaire.

- Elle est veuve, elle aussi, et me comprend sur certains sujets. Mais elle n'a pas eu d'enfants à élever seule ensuite...

Il secoua la tête, comme pour se débarrasser d'une pensée désagréable, et tandis que les deux

hommes cheminaient vers la plage, Matteo De Luca demanda.

- C'est terrible, l'histoire de la pauvre fille qui s'est noyée... j'ai cru comprendre qu'on débattait encore pour savoir s'il s'agissait d'un accident ou si elle avait pris une drogue quelconque. Connaît-on le fin mot de l'histoire ?

- A ma connaissance, pas encore. Il semble qu'elle ait pris une substance toxique, mais on ne sait pas encore laquelle. Elle a aussi pu faire une réaction allergique.

Le restaurateur hocha la tête, perdu dans ses pensées. Lorsqu'ils arrivèrent devant la pizzeria, Malo salua mentalement l'agencement extérieur discret et simple, sans décorations voyantes de restaurant de bord de mer.

- C'est vous qui avez rénové la façade ? demanda-t-il.

- Avec le concours d'Enzo, se rengorgea-t-il. Ce n'était pas simple, car nous ne voulions pas de tape-à-l'œil de restaurant bas de gamme, sans pour autant effrayer les plaisanciers avec un extérieur trop prétentieux... Nous sommes assez contents du résultat. Enzo ? Es-tu là ? cria-t-il avec une puissance de stentor.

- Au premier, répondit une voix lointaine. J'arrive.

Le jeune homme descendit, et le policier en profita pour le détailler avec soin. Tout de suite, Malo constata que son physique avantageux de Latin ténébreux devait faire tourner bien des têtes de jeunes filles au restaurant. Cependant, il semblait beaucoup moins à l'aise qu'à Vannes. Une flamme de qui-vive permanent couvait au fond de ses yeux et une tension nerveuse se lisait dans tout son corps. Il posa un regard où se devinait de l'appréhension vers le policier.

- C'est au sujet de la facture d'Armelle Bolloch, Enzo, celle que tu n'avais pas retrouvée,

dit son père.

- Ah, ça, fit-il, semblant se détendre un peu. C'est une erreur de ma part, encore désolé, Papa.

- Pouvons-nous nous asseoir ? demanda aimablement Malo. Ecoutez, poursuivit-il lorsqu'ils se furent installés sur la terrasse balayée par le soleil matinal, mon but n'est pas de vous créer des ennuis, ni à l'un, ni à l'autre. Mais il vaut mieux pour vous me dire toute la vérité au cas où il serait prouvé qu'Armelle Bolloch a bien été empoisonnée.

Il promena son regard de l'un à l'autre.

- Pourquoi avez-vous *vraiment* fermé votre fonds de commerce dans les Yvelines, monsieur De Luca ? Et toi, Enzo, pourquoi Armelle te faisait-elle chanter ?

Chapitre 9 – Les nuages s'amoncellent

Il y eut un long silence, où le père et le fils semblèrent abasourdis. Matteo regarda Enzo d'un air stupéfait, puis il prit la parole d'une voix sourde.

- Vous avez raison, Malo, je ne veux pas d'ennuis. J'ai déjà eu ma part de malheurs dans le passé... Si j'ai fermé mon restaurant en région parisienne, c'est parce que j'ai subi des démêlés avec la justice.

- Papa, intervint Enzo avec feu, tu n'as rien à dire à ce policier. Cette histoire ancienne était de ma faute, tu n'as aucun reproche à te faire.

- Je dois le faire, répliqua Matteo en regardant son fils en face. Tout a commencé à la mort de ma femme, Malo. J'étais comme un boxer sonné... perdu dans mon propre chagrin, je ne me suis pas rendu compte tout de suite qu'Enzo, en pleine crise d'adolescence, était en train de plonger dans la drogue. Pour tout vous dire, il avait commencé à utiliser le restaurant pour se faire livrer ses doses, et ses petits amis dealers ont vu tout de suite le parti qu'ils pouvaient en tirer pour stocker leur camelote. Un jour, une descente a révélé le pot aux roses. J'étais anéanti... et me sentais également mortellement coupable, car j'avais juré à ma femme avant sa mort de m'occuper de nos deux garçons. J'avais failli à ma tâche sur toute la ligne. Il nous était impossible de rester car l'histoire s'est répandue comme une traînée de poudre dans la région, et de toute façon il fallait que je m'occupe d'Enzo, mais également de Fabio, mon deuxième fils. J'ai donc tout vendu dès la fin du procès et suis parti le plus loin possible. En même temps, j'ai placé Fabio dans une école hôtelière en Suisse.

- Justement, je voulais vous demander... pourquoi si loin ? demanda Malo en fronçant les

sourcils.

- C'est mon petit frère qui a dénoncé le trafic aux autorités, intervint Enzo d'une voix étouffée. Si les dealers l'avaient appris... il a été beaucoup plus brave que moi.

- Tu as été courageux aussi, Enzo, dit Matteo. Mon deuxième fils a effectué les travaux d'intérêt public auxquels il a été condamné, puis nous sommes partis dans une région que nous ne connaissions pas. Enzo m'a juré qu'il était devenu clean, et qu'il ne me décevrait plus...

- Mais l'histoire nous a poursuivis, enchaîna Enzo en baissant la tête. Un jour, un des estivants m'a reconnu. J'ai eu beau nier, dire qu'il avait été trompé par une ressemblance, je voyais une fille me regarder d'un drôle d'œil au fond de la salle, avec un vieux type... elle a dû faire des recherches sur Internet. Et puis je n'y ai plus pensé. Un jour, j'ai reçu un e-mail de cette garce au restaurant. Elle me menaçait de lâcher mon histoire passée dans tout le village, car elle viendrait bientôt ici en permanence dans le pensionnat. La seule manière de la faire taire était de lui donner de l'argent. Lorsqu'elle s'est pointée ici le jour de sa mort...

- Au moment du dîner ?

- Non, dans l'après-midi. Elle m'a dit qu'elle revenait au pensionnat ranger ses affaires, mais qu'elle dînerait le soir avec un mec et que j'avais intérêt à ne pas la faire payer. J'espérais qu'elle se contenterait de ça, mais elle m'a demandé ce que j'avais à lui donner pour qu'elle tienne sa langue. Je savais ce dont cette garce était capable, j'ai eu tellement peur que je lui ai donné une partie de la caisse. Mon père ne s'est rendu compte de rien, car j'ai vidé mon compte d'épargne et ai tout remplacé dans la journée. Et ça s'est passé comme elle a dit, elle est revenue avec le mec pour le dîner et ils sont partis en fin

de soirée. C'est tout ce que je sais.

Les mains du jeune homme tremblaient. Malo demanda, pensif.

- L'as-tu vue boire ou manger quelque chose d'inhabituel ? Qu'elle aurait amené avec elle ?

Enzo secoua la tête dans la négative.

- Quand j'ai appris que quelqu'un s'était noyé, le lendemain, au départ je n'ai pas fait le lien, puis j'ai su que c'était elle, Armelle Bolloch. Je mentirais en disant que je n'ai pas été soulagé, puis après je me suis dit qu'on risquait de me soupçonner si ce n'était pas un accident... mais d'un autre côté, si elle avait été tuée, c'était certainement par ce mec qui se trouvait avec elle. Je ne m'en faisais pas trop, même quand je suis allé à Vannes identifier le type en question. Maintenant j'ai peur d'être donné comme le responsable de cette histoire, surtout si elle a pris un de ces trucs de merde genre extasy.

- En tout cas, ce qui a tué Armelle Bolloch n'était pas de la drogue ordinaire, dit Malo. Cela, les légistes en trouvent tout de suite la trace.

- Vous pensez qu'on pourrait sérieusement suspecter Enzo ? s'écria Matteo.

- Il se trouve certainement en mauvaise posture, surtout si le meurtre se confirme, dit lentement Malo. Mais il y a quelque chose qui me surprend... tu as dit que « tu savais ce dont cette garce était capable ». A quoi faisais-tu allusion ?

- Eh bien, Loïc m'a dit ce qu'elle avait fait pour le séparer de son ancienne copine.

- Comment cela ? Je croyais qu'il l'avait quittée de son plein gré.

- Armelle l'avait piégé dans une situation compromettante en se mettant à poil devant lui, et sa copine Eléonore n'a rien voulu entendre de ses justifications. Loïc a été vexé qu'on ne lui fasse pas confiance, et à mon avis il s'est mis

avec Armelle ensuite par pure vengeance.

- Mais il aurait pourtant dû lui en vouloir ?

- Il en voulait beaucoup plus à son ancienne copine de ne pas l'avoir cru, à mon avis. J'ai l'impression qu'il la déteste.

- Vous êtes très proches ? Il t'a fait des confidences ?

- Eh bien, non pas vraiment, répliqua Enzo rougissant, un peu gêné. J'ai compris... enfin, cela se sait par ici.

- Bon je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter de la situation pour l'instant, conclut Malo en se levant. Je suis convaincu que vous étiez sincères. Merci de m'avoir tout dit, et je vous promets que ces informations ne dépasseront pas le cadre de l'enquête.

Lorsqu'il quitta le restaurant, Malo réfléchissait. Il restait tout de même des zones d'ombre dans ce qu'il venait d'apprendre...

Deux jours plus tard, un mercredi, Edgar venait de servir deux jeunes garçons du village pour un nouveau tome de manga lorsque la porte s'ouvrit et laissa entrer Sophie Vaillant, la petite-fille de Loulou. Elle arborait son uniforme du pensionnat et un air encore plus déterminé que d'habitude.

- Ah, Sophie ! Comment allez-vous ? Vous vous rendez chez Lou... chez votre grand-mère ?

- Après votre visite, j'irai voir Loulou pour goûter chez elle, oui. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai eu la permission de sortir de l'internat.

Devant l'air déconfit d'Edgar, l'adolescente ajouta, avec une ombre de sourire.

- Oh, s'il vous plaît. Tout le monde est au courant de vos surnoms, voyons. Cela leur va bien, du reste.

- Et que puis-je faire pour vous être utile ?
répondit Edgar pour cacher son embarras.

Sophie s'avança vers le comptoir et y posa les deux mains, décidée.

- Vous et Malo êtes comme Sherlock Holmes et le docteur Watson, encore que je ne sache pas très bien qui est qui. Il vous a tout raconté sur la conversation qu'il avait eue avec Matteo et Enzo, n'est-ce pas ?

- C'est possible, répondit Edgar sans se compromettre.

De fait, le policier s'était précipité dans la librairie pour partager avec Edgar ses doutes et ses interrogations sur les deux Italiens devant un café crème.

- Même si vous avez des questions à ce sujet, pourquoi n'allez-vous pas voir Malo Kerven pour les lui poser ? Pourquoi venir ici en supposant qu'il m'a tout dit ? demanda Edgar.

- Si je révèle ce que je vais vous dire à Malo, il ne résistera pas à la tentation d'en faire profiter cette Manon, l'inspectrice de Vannes. Il est complètement fou de cette fille, cela se voit. C'est le complexe classique de faire un tour en faisant le beau pour attendre une récompense.

Le libraire dissimula un sourire. Cette fille était décidément fine psychologue.

- Vous avez sans doute raison, reconnut-il. Mais je peux aller répéter à Malo ce que vous allez me dire. Le docteur Watson n'avait pas de secrets pour Sherlock Holmes, vous savez.

- Mais Sherlock en avait vis-à-vis du bon docteur, asséna-t-elle sans ciller.

Edgar croisa son regard d'acier, froid comme une lame, et se décida.

- Très bien. Que voulez-vous me dire, Sophie ?

- C'est à propos d'Enzo. Il est totalement innocent de ce qui est arrivé à Armelle. Je le

connais, vous savez.

- Comment ça ?

- On est ensemble depuis qu'ils se sont installés ici, énonça-t-elle sans émotion.

Le libraire la regarda avec stupéfaction.

- Comment ?

- C'est un garçon bien. Et je sais parfaitement qu'il était accro. Il est clean maintenant, cela je peux vous l'assurer. Ce n'est pas facile pour lui d'ailleurs : depuis qu'il a totalement émergé, il se rend compte de tout le mal qu'il a fait à son père et à son frère. C'est pour cela qu'il a paniqué devant les menaces d'Armelle. J'aurais pu lui dire qu'avec un peu de volonté, cette garce se serait écrasée et ne serait pas allée plus loin. Les maîtres chanteurs sont tous des faibles.

Un éclair traversa l'esprit d'Edgar.

- C'est vous qui lui aviez parlé d'Armelle ?

- Lorsqu'il m'a décrit la fille qui avait surpris sa conversation avec l'estivant, j'ai compris que c'était elle à cause de la date. Elle était allée avec le comte rencontrer la directrice pour son inscription ce jour-là.

- Comment l'avez-vous su ?

- L'agenda de madame Denicourt est géré par madame Lebeau, répliqua-t-elle calmement. Il m'a suffi de lui demander un rendez-vous sous un prétexte quelconque, et de l'éloigner un instant de son bureau.

- Vous êtes redoutable, fit Edgar en levant un sourcil.

- Je voulais savoir qui essayait d'intimider Enzo. Eléonore avait déjà fait la réputation d'Armelle dans le pensionnat avant ça, et cela ne m'a pas rassurée. J'avais enjoint à Enzo de ne pas tenir compte des menaces de cette fille, mais il n'a pas mon cran, et de plus il culpabilise comme un malade à cause des ennuis qu'il a

amenés à sa famille. Bien sûr il m'a tout avoué l'après-midi même, et je lui ai dit que j'allais récupérer son argent. Voilà pourquoi je suis allée rencontrer Armelle au pensionnat, sous le prétexte moi aussi d'aller y déposer mes affaires. Mais le moment n'était pas propice pour une conversation privée, et je lui ai seulement dit que je la verrai le lendemain pour une affaire personnelle. Enzo m'a dit qu'elle allait revenir le soir, je lui ai recommandé de ne rien lui dire et la laisser manger sans payer comme elle l'avait exigé. Je comptais aller lui passer un sacré savon en face le lendemain.

- Mais vous n'aviez pas peur des révélations d'Armelle sur Enzo ?

- Je savais une ou deux choses à son sujet aussi, et celui qui réussira à m'intimider n'est pas encore né, rétorqua-t-elle, menton levé. Oh oui, je lui aurais fait rendre l'argent, et rembourser le restau à Enzo. Mais je n'ai pas eu l'occasion de la voir. Le soir même, elle mourait.

- Je vois... fit Edgar, pensif.

- C'est pour cela que je suis sûre qu'Enzo n'est pour rien dans ce qui est arrivé. Or la police le suspectera forcément dès qu'elle aura identifié ses empreintes sur les billets d'Armelle. Il les avait pris dans la caisse.

- Justement, à ce propos... savez-vous qui d'autre elle faisait chanter ?

L'adolescente le regarda sans comprendre.

- Qui d'autre ? Que voulez-vous dire ?

- Il y a d'autres empreintes sur les billets que détenait Armelle, expliqua Edgar. Avez-vous une idée ?

- No... on. Mais je vais me renseigner.

Edgar nota l'hésitation passagère de sa voix.

- Suspectez-vous quelqu'un ?

- Enzo et moi nous sommes retrouvés cet été plusieurs fois près d'une ferme abandonnée, à

l'orée du petit champ bordé d'arbres. C'est un lieu idéal pour les rencontres discrètes. Mais la dernière fois que nous nous y sommes rendus, nous n'étions pas seuls. Je ne sais pas qui se trouvait là, mais on entendait deux voix étouffées qui chuchotaient. On a hésité un moment, puis on a inspecté les environs mais il n'y avait plus personne. On a trouvé cela étrange de se cacher ainsi. A part nous, je veux dire.

- Et Eléonore de Kernaleguen ? Que pouvez-vous me dire d'elle ?

- Eh bien... elle se trouvait là l'année dernière au pensionnat en même temps que moi. C'est une chic fille, entendez par là quelqu'un incapable de trahir une confidence ou de faire un coup bas. C'est loin d'être une pipelette, et son attitude réservée et peu loquace la font trouver hautaine par certaines d'entre nous. Elle ne se lie pas facilement, d'autant qu'elle a toujours été première de classe et cela l'a encore plus isolée. Néanmoins, elle se montre toujours aimable envers tous. Et j'ai trouvé l'attitude d'Ellie assez étrange...

- Comment cela ?

Sophie joignit ses mains sous son menton, réfléchissant.

- Aucune de ses camarades de classe n'était au courant de son histoire avec Loïc Bronnec. Ils s'étaient rencontrés un jour dans le village, je crois. Mais tout le pensionnat a eu connaissance de leur rupture, quelques semaines avant l'été. J'ai trouvé peu naturel de la part d'Ellie de l'étaler ainsi... et puis, j'ai trouvé que Loïc s'était séparé bien vite d'Eléonore. Le succès d'Armelle m'a aussi toujours un peu étonnée... elle était jolie, mais son amie l'était aussi, alors pourquoi ce mec s'était-il détaché aussi facilement ? Et si on parle de Loïc Bronnec... vous savez, je l'ai rencontré à deux ou trois

reprises. Eh bien, les deux font la paire avec Ellie. C'est le genre de type très réservé qui ne se livre pas beaucoup, en fait un vrai taiseux. Il est très beau, si on aime le genre chevalier taciturne de la quête du Graal, mais pas du tout le genre à s'enticher de quelqu'un comme Armelle. Il est extrêmement intelligent, et va intégrer une école prestigieuse après son bac à Paris. Alors qu'Armelle n'avait aucune perspective.

- Justement, il a peut-être voulu jouer au chevalier libérateur ? hasarda Edgar.

- Les hommes d'affaires qui divorcent pour leur secrétaire sont toujours beaucoup plus nombreux que les princes qui épousent des bergères, asséna Sophie en secouant la tête. En fait...

Elle s'interrompit et se cacha furtivement derrière une pile de livres. La cloche d'entrée de la librairie venait de tinter, et un Malo tout excité entra.

- Edgar ! Ça y est, on a une preuve que cette fille a bien été empoisonnée ! s'écria-t-il, triomphant.

Chapitre 10 – La belle dame italienne

De bon matin, le lendemain, Edgar prit le chemin de la vieille ferme indiqué par Sophie. Très vite, il quitta la grand-route pour un sentier rocailleux envahi d'herbes folles, où personne n'avait visiblement pensé que le bitume pouvait apporter le progrès de la civilisation. Après quelques minutes, la route devint encore plus inégale et inconfortable. Il repéra un gros rocher recouvert de lichen sur la droite, qui semblait monter la garde comme une sentinelle, et derrière, à quelque distance, des arbres plantés de main d'homme. Laissés à eux-mêmes, ils avaient connu une croissance anarchique et se dressaient maintenant d'une formidable hauteur dans le petit terrain. A l'arrière, à moitié cachée par les troncs, une façade de pierre grise se devinait. C'était un vieux corps de ferme laissé à l'abandon, d'assez petite taille mais qui avait dû connaître son heure de gloire quelques décennies auparavant. Il en fit avec précaution le tour, et découvrit deux bancs de pierre à l'arrière, entourés de buissons et de deux ou trois gros arbres, où on pouvait tenir une conversation à l'abri de tout regard dans ce lieu isolé. L'endroit lui arracha un soupir de satisfaction mêlé de fatalisme. Edgar examina les assises de pierre avec attention, et constata que les bancs avaient servi depuis peu. En ce mois de septembre, plusieurs arbres commençaient à perdre des feuilles et il n'en trouva pas une seule sur leur surface. En passant soigneusement le doigt sur l'étendue de pierre, il constata de plus que le dessus des bancs avait été soigneusement épousseté. Il prit sur lui d'enlever minutieusement une à une les brindilles et feuilles mortes qui cerclaient le pourtour des bancs jusqu'à retrouver un mégot de cigarette récent, qu'il glissa soigneusement dans sa poche.

Il y avait certainement des rencontres par ici...

Par curiosité, il s'approcha du bâtiment silencieux. Les volets étaient mis, et la porte à l'arrière barrée. Personne n'était certainement entré là depuis des années... Edgar se demanda un instant pourquoi la mairie ne démolissait pas cetteasure. Sur la droite, se tenaient les restes d'une dépendance qui avait visiblement servi d'étable, et un grillage rouillé attestait de la présence d'une ancienne basse-cour.

En contournant le bâtiment, Edgar aperçut un beau jeune homme qui se dirigeait vers l'endroit d'un pas de flânerie, les mains dans les poches. A son grand étonnement, il reconnut monsieur Jordan, le professeur d'anglais qui l'avait aidé à descendre les livres scolaires au pensionnat.

- Monsieur Jordan ? demanda-t-il avec incrédulité. Que faites-vous donc ici, si loin de Guéhenne ?

L'intéressé sursauta et rougit violemment.

- Monsieur Spencer ! Vous m'avez fait peur ! s'écria l'Apollon en agitant la main. Mais vous aussi, vous vous trouvez bien loin de votre librairie. Que faites-vous donc dans les parages ?

- Je me promène, s'empressa de répondre le libraire.

- Mais moi aussi, répliqua aussitôt le jeune enseignant. Cet endroit me plaît beaucoup, je trouve ces ruines très mélancoliques... je les ai découvertes en juin, à l'occasion de mes entretiens de recrutement. Depuis mon arrivée au pensionnat, il m'est arrivé une ou deux fois de venir ici rêvasser avec un livre.

- Savez-vous pourquoi cet endroit n'a jamais été détruit ? demanda Edgar.

- Il s'agit certainement d'une propriété privée, fit le bel Adonis en hochant la tête. Toutefois, je n'y ai croisé personne lors de mes visites. J'ai demandé un jour à la mairie, et on

m'a dit que quelqu'un payait encore les taxes foncières, sans doute par sentimentalité. Un quelconque descendant doit avoir du mal à abandonner ses origines...

- Il est vrai que le bâtiment paraît ancien, reconnu Edgar. Mais cette ruine pourrait devenir dangereuse à l'avenir.

Un instant, Edgar se retourna à la vitesse de l'éclair, certain d'avoir perçu un craquement derrière lui.

- Vous avez entendu ? demanda-t-il vivement.

- Non, rien, fit le jeune homme en écarquillant un peu plus les yeux.

- Il m'avait semblé que nous n'étions pas seuls...

- Nous pouvons faire un tour, si vous voulez.

Edgar attendit quelques instants en guettant un autre bruit, puis hocha la tête. Les deux hommes se dirigèrent vers l'endroit qu'Edgar venait de quitter.

- Il n'y a personne ici, fit monsieur Jordan en regardant autour de lui. Vous avez dû effrayer un animal.

- Un animal qui fume, c'est rare, répliqua le libraire en se saisissant d'une cigarette presque entière et visiblement éteinte à la hâte, juste à côté d'un des bancs. Je crois que nous avons fait peur à quelqu'un. Vous n'avez vraiment jamais rencontré personne lorsque vous venez ici ?

- Eh bien, c'est-à-dire... un jour, j'ai cru entendre deux personnes parler ensemble, mais je me suis éloigné aussitôt pour ne pas être indiscret, et aussi parce qu'il s'agissait de touristes. J'aime la solitude lorsque je me rends ici, monsieur Spencer.

- Mais vous les avez vues ?

- Non. Comme je vous l'ai dit, je me suis éloigné aussitôt.

- Alors, comment pouvez-vous savoir qu'il s'agissait de touristes ?

- Ils parlaient en langue étrangère, je n'ai pas compris un mot de leur charabia. C'est la seule interruption du calme dont j'ai bénéficié ici, si l'on vous excepte aujourd'hui, conclut-il avec le sourire.

- Cela s'est passé il y a longtemps ?

- Oh, oui, plusieurs mois, répondit-il avec naturel. Je crois même que c'était la première fois que je venais à Kerdavallec... c'était après un de mes entretiens de recrutement avec madame Denicourt, je me suis promené pour me calmer les nerfs. Cela devait être en mai ou début juin, il me semble. Je peux retrouver la date exacte, si vous le souhaitez.

Ne sachant pas trop si ce qu'il venait d'apprendre présentait une quelconque importance, Edgar se contenta de faire la moue. Monsieur Jordan avait semblé vraiment perturbé lorsqu'il l'avait vu... mais maintenant il se comportait avec naturel. Edgar était presque certain que le bel enseignant se rendait à des rendez-vous privés régulièrement, et cachait le fait à son employeur. Le bruit de leurs voix avait certainement dû faire détalier la personne que Monsieur Jordan devait rencontrer, se maudit-il.

- Vous vous acclimatz bien au pensionnat ?

- Oh oui, s'empressa de répondre monsieur Jordan, c'est un poste qui me plaît beaucoup.

- Lors de ma dernière visite, madame Denicourt me demandait une causerie en anglais sur un thème libre, auriez-vous une idée à me suggérer ?

- Oh, pour cela, j'en aurais plusieurs, répondit monsieur Jordan avec le sourire.

- Voilà qui m'aiderait beaucoup. J'ai une affreuse mémoire, voulez-vous bien me les noter ? demanda Edgar en lui tendant un calepin

et un crayon.

Le beau professeur d'anglais s'exécuta aussitôt, et bientôt les deux hommes s'engageaient sur le chemin rocailleux du retour lorsqu'ils eurent la surprise de se trouver nez à nez avec un beau jeune homme blond aux yeux bleus, de haute taille, qui venait à leur rencontre en portant un panneau de bois. Les traits fermes et décidés n'avaient rien du profil rêveur de l'Apollon qui avançait à côté d'Edgar. Fronçant les sourcils, il les interpela immédiatement avec fermeté.

- Eh, vous deux ! Savez-vous que vous êtes sur une propriété privée ici ?

- Nous l'ignorions, désolés, s'excusa Edgar avec urbanité. Mon nom est Edgar Spencer, je suis le libraire du village de Kerdavallec. Et voici Monsieur Jordan, le professeur d'anglais du pensionnat de Guéhenneq. A qui avons-nous l'honneur ?

- Loïc Bronnec, répliqua le jeune homme, sourcils froncés. Vous vous trouvez sur la propriété de ma grand-mère, et elle n'aime pas les intrus, d'où ceci, fit-il en désignant la pancarte « propriété privée – ne pas entrer » qu'il portait avec lui.

- Ah, très bien, excusez-nous, nous nous retirons, bafouilla le jeune professeur d'anglais, confus.

- Avant de partir, nous pouvons peut-être vous aider à poser la pancarte ? proposa aimablement Edgar, qui tenait autant que possible à connaître davantage l'ex petit ami d'Armelle, qui lui non plus ne semblait guère ravagé par le chagrin.

Le libraire nota le regard acéré que lui décocha le jeune homme avant d'accepter. Monsieur Jordan marmonna des excuses à propos d'un cours qui allait commencer pour se

hâter sur le chemin du retour.

- Où voulez-vous que nous placions l'écriteau ? poursuivit Edgar.

- Par ici, ce sera bien, indiqua le jeune homme en tendant le bras vers le rocher recouvert de lichen qui semblait monter la garde devant la ferme.

Tandis qu'ils s'escrimaient à planter en terre l'écriteau, aidés par un marteau que le jeune homme avait emmené avec lui, Edgar essaya d'engager la conversation.

- Ainsi donc, cette vieille ferme appartient à votre famille ?

- Elle est même dans ma famille depuis des générations, répliqua le jeune homme. Ma grand-mère la garde pour des raisons de sentimentalité pure. Nous habitons de l'autre côté du village, dans la propriété de mon grand-père. Mais elle m'a dit qu'après sa mort, j'aurais tout loisir de vendre cette vieille bâtisse si le cœur m'en dit.

- Au fait, je comprends que je vous dois des condoléances ?

Surpris, le jeune homme s'arrêta un instant de taper sur l'écriteau.

- Des condoléances ? A quel sujet ?

- Ah, veuillez me pardonner si j'ai manqué de tact, quelqu'un à la librairie me disait que vous étiez amoureux de la malheureuse jeune fille qui s'est noyée.

Un bref instant, le visage de Loïc se durcit.

- C'était une passade, enfin rien de sérieux. Je suis désolé qu'elle soit morte, mais on a dû aussi vous dire qu'elle se trouvait en compagnie d'un autre ? Nous nous étions lassés très vite l'un de l'autre.

- C'était l'amie d'Eléonore de Kernaleguen, m'a-t-on dit, avança prudemment Edgar.

- Ah, celle-là ! s'exclama avec véhémence le jeune homme. Le Ciel nous préserve de ces

aristos guindées et hautaines ! C'est à cause d'elle que je me suis tourné vers Armelle, vous savez, bien qu'elle ne m'attirait pas vraiment. J'étais fatigué d'elle et de sa majesté.

- Pourquoi ne pas le lui avoir simplement dit, avant de tourner les talons ? s'étonna Edgar.

Il ne comprenait plus. Malo ne lui avait-il pas dit que de son côté, Ellie ne décolerait pas d'avoir été abandonnée et gardait une rancune profonde à Loïc ?

- Elle m'aurait poursuivi, répondit le jeune homme en haussant les épaules. Partir avec une autre, c'était la meilleure façon qu'elle comprenne pour de bon.

- Vous savez qu'elle s'est fiancée après coup.

Un bref instant, le poing du jeune homme se crispa.

- Grand bien lui fasse, à cette mijaurée.

Tout en s'assurant de la bonne stabilité de l'écriteau, Edgar demanda :

- Vous étiez absent lors de la noyade ? C'est Enzo qui me l'a dit.

- Oui, j'étais à Rennes pour finaliser les derniers détails de mon inscription pour cette année.

- A Rennes ? s'étonna Edgar. Je croyais que votre école se trouvait à Paris.

Un moment, les yeux de Loïc se rétrécirent presque jusqu'à former deux fentes, pendant qu'Edgar se maudissait d'avoir laissé échapper cette information.

- Vous êtes bien renseigné, monsieur le libraire. Oui, c'est exact, j'intègre un cursus parisien prestigieux, mais un de mes amis, Léo, va m'y rejoindre un an plus tard. C'est avec lui et ses parents que j'avais rendez-vous car ils souhaitent que nous partagions une colocation dès l'année prochaine.

- Oui, bien sûr. Excusez-moi pour cette

question. Et le travail de serveur ici ne vous a-t-il pas semblé bien terne à côté de cette formation qui vous attend ?

- Pas du tout, j'ai travaillé comme extra pendant les vacances d'été afin de me constituer un pécule pour la rentrée, encore que ma grand-mère se montre toujours très généreuse avec moi. Mais je n'aime pas dépendre d'elle entièrement, et elle le comprend très bien.

- C'est elle qui vous a élevé, n'est-ce pas ?

Le jeune Loïc hocha la tête, et confirma.

- Oui, et elle a toujours été formidable avec moi, d'une affection et d'une loyauté sans faille, malgré nos différences de générations. Elle m'a toujours laissé vivre à ma guise. Heureusement que cela ne m'a pas rendu vaniteux ou enfant gâté, mais je sais que je peux compter sur elle en toute occasion.

- Vous semblez beaucoup l'aimer, observa Edgar.

Son vis-à-vis lui décocha un regard méfiant, comme s'il venait de se rendre compte qu'il se confiait ainsi à un étranger, mais Edgar veilla à conserver une attitude innocente et naturelle.

- Oui, j'ai énormément d'amour et de reconnaissance pour elle, dit-il sur un ton de défi. Des gens m'ont dit qu'elle était une sorcière, une voyante, et Dieu sait quoi encore... mais ce ne sont que des affreux mensonges. Il n'y a pas plus altruiste que ma grand-mère, en tout cas avec ses proches. Elle ferait n'importe quoi pour moi.

- Excusez-moi si je vous ai froissé par une question personnelle, dit courtoisement le libraire. Pour changer de sujet, nous avons un arrivage de derniers mangas à la librairie, cela vous intéresserait-il d'y passer ?

Loïc s'était calmé. Il prit le fascicule que lui tendait Edgar, mais le lui rendit presque aussitôt avec un signe de tête.

- J'ai peur que ce ne soit pas mon genre de lecture, monsieur Spencer. Mais merci de me l'avoir proposé. Je passerai peut-être à l'occasion. A présent, il faut que je vous quitte. Merci pour votre aide, et à bientôt !

Loïc agita la main et tandis qu'il redescendait le chemin à grands pas, Edgar le suivit des yeux. Une totale indifférence pour la mort de son ex petite amie était affichée, du moins en apparence... il baissa les yeux avec satisfaction sur son calepin où figuraient les empreintes de monsieur Jordan, et sur le fascicule que Loïc avait saisi. Car bientôt, la population allait apprendre qu'il s'agissait peut-être d'un meurtre, mais à ce stade, ni l'un ni l'autre ne s'était encore méfié... il se remémora les paroles que Malo lui avait dites la veille au soir.

- Ils ont enfin en partie identifié le poison. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il contient des traces de belladone.

Edgar soupira. C'était bien ce qu'il avait suspecté, et qu'il était venu vérifier sur les lieux. Dans la cour de la vieille ferme, derrière les bancs de pierre, des buissons touffus aux redoutables baies noires luisantes n'avaient éveillé l'intérêt de personne, sauf le sien.

Chapitre 11 – Conciliabule

Le lendemain, avant l'ouverture de sa librairie, Edgar se rendit à la supérette de madame Miron afin d'y faire l'acquisition d'une excellente bouteille de champagne – avec remords, il s'apercevait un peu tard qu'il n'avait rien fait de particulier pour célébrer les fiançailles de Vicky et Dylan, et se promit d'offrir le cru primé à son employée dès son arrivée. Il se saisit du bout des doigts du ticket de caisse que lui tendit l'employé apathique de madame Miron, en se disant que les empreintes de ce gringalet neurasthénique ajouteraient une nouvelle contribution à la collection que devait maintenant posséder Malo.

A peine arrivé à la librairie, il ouvrit à Vicky qui lui dit, haletante.

- Boss ! Vous êtes au courant ? Armelle machin... Il paraît que c'est un meurtre ! Dylan a eu des échos à l'hôpital.

- Oui, je sais, Malo m'en a parlé avant-hier, mais il m'avait demandé le secret.

- Toujours en avance, remarqua affectueusement Vicky en lançant son sac derrière le comptoir d'une main exercée. Où en êtes-vous de votre enquête ?

- Je ne sais pas ce que tu veux dire, répliqua Edgar d'un ton guindé.

- Allons donc ! Je finis par vous connaître. Toutes ces messes basses avec Malo depuis quelques jours, c'était pour parler de la pluie et du beau temps ? A d'autres ! Vous vous attendiez à ce résultat, pas vrai ?

- Bon, j'avoue avoir un peu fouiné ces derniers temps, reconnut Edgar en souriant malgré lui.

- Je le savais ! s'exclama Vicky d'un air triomphant. J'en avais parlé avec Dylan, et lui aussi sentait quelque chose de louche. Il faut dire

que la tête que faisait la noyée lui avait paru étrange. Alors ? Combien avez-vous de suspects, vous et Malo ?

Edgar feuilleta distraitement le roman à la mode du moment, qu'il avait mis en évidence dans une petite gondole, avant de répondre d'un ton circonspect.

- Tu veux que je te dise ? Eh bien, il y a trop de suspects. Tout le monde a l'air de se comporter comme s'il avait quelque chose à cacher. Il y a tout d'abord ce sac de nœuds de relations sentimentales autour de la victime. Amie d'enfance, Eléonore de Kernaleguen. Petit ami numéro un, Loïc Bronnec. Petit ami numéro deux, Thibaut Gourvennec. Figure tutélaire et sponsor, le comte de Kernaleguen. Or aucun d'entre eux ne semble la regretter ni même s'émouvoir de sa mort. C'est quand même louche, non ?

- Mouais.

- Ensuite, l'avocat a visiblement arrangé le mariage de son fils avec la petite Kernaleguen. Je suis presque certain qu'il a un moyen de pression sur le comte, mais lequel ? Mystère.

- Ça, ça m'a l'air secondaire, objecta Vicky.

Edgar secoua la tête.

- Eh bien moi, je suis sûr que tout est lié. Ajoute à cela que cette Armelle semblait faire chanter le village entier. Avant même son arrivée, elle semblait en connaître les plus noirs secrets...

- Non ! Elle faisait chanter qui ?

Edgar compta sur ses doigts.

- Un, le comte de Kernaleguen l'a payée pour qu'elle détache Loïc Bronnec de sa fille – ce pour arranger ensuite ce mariage opportun avec Thibaut Gourvennec, mais comme je te le disais, il a visiblement été contraint d'y consentir. Deux, on a retrouvé les empreintes d'Enzo le serveur

sur d'autres billets – elle le faisait chanter en menaçant de révéler qu'il avait un casier pour une affaire de drogue. Et enfin, il y a deux sortes d'empreintes inconnues qui nous restent à identifier – j'ai d'ailleurs des exemplaires à faire passer à Malo. Ces quatre personnes s'ajoutent à la liste des suspects. Enfin...

- Oui ?

- Cette famille Bronnec me semble aussi plutôt bizarre.

- La mémé soi-disant sorcière ? Remarquez, elle a déjà le mérite de flanquer les jetons à Fifi, jamais je n'aurais cru cela possible de la part de quiconque !

Une nuance d'admiration se devinait dans la voix de Vicky, qui fit sourire Edgar.

- Oui, mais j'inclus aussi son petit-fils. Je lui ai parlé hier, et c'est derrière la cour de leur ancienne ferme que j'ai trouvé...

- Quoi ?

- Sais-tu quel poison on a retrouvé dans les analyses ? Des traces de belladone. Ces sont des baies mortelles – et très peu suffisent à provoquer la mort par ingestion. Or, il y en a de pleins buissons dans l'arrière-cour de l'ancienne ferme des Bronnec.

- N'importe qui a pu se servir là, objecta Vicky en levant un sourcil.

- Je le sais, d'autant que cette cour abritée des regards finit par ressembler à un hall de gare... Un des enseignants, monsieur Jordan, s'y rend régulièrement pour y voir quelqu'un, j'en jurerais. Enzo et... heu... sa petite amie s'y retrouvent aussi. Et il y a aussi de mystérieux inconnus qui s'y sont donné rendez-vous, à en croire monsieur Jordan, mais il s'agissait probablement de touristes étrangers.

- Je vois, conclut Vicky en croisant ses mains derrière la tête. Un vrai sac d'embrouilles. Mais

concentrez-vous sur l'essentiel, boss.

- A savoir ?

- D'abord, à qui profite sa mort ? Et ensuite, comment a-t-on pu lui faire ingérer le poison ?

- Il y a assez peu de temps entre l'ingestion du poison et les symptômes, d'après ce que Malo m'a expliqué. Donc cela nous ramène forcément à la pizzeria.

- Hm ! L'enquête semble déjà pointer en direction d'Enzo. Pourtant, ce mec a l'air incapable de faire du mal à une mouche.

- Loïc Bronnec a pu préparer quelque chose et s'absenter exprès pour qu'Enzo le serve à sa place, réfléchit Edgar. Mais de quoi pouvait-il s'agir ? Je trouve son absence du restaurant précisément le soir du meurtre un peu trop commode, pour tout te dire.

- Bien, je vois que vous avez du grain à moudre, boss, ricana Vicky en s'installant derrière le comptoir. Mais j'y pense, la police de Vannes doit être officiellement impliquée à l'heure actuelle ? Malo doit avoir sa dulcinée sur le dos maintenant, non ? Comment il a fait pour tomber amoureux transi de cette virago, ça fait partie des mystères de l'amour.

- Tiens, en parlant d'amour... toutes mes félicitations !

Edgar présenta fièrement son cadeau à Vicky, qui rougit.

- Oh c'est trop gentil, boss. Maintenant que ces commères ont vendu la mèche, de toute façon...

- Mais pourquoi voulez-vous garder le silence là-dessus ? Cela n'a rien d'un secret honteux !

- Oh, eh bien... c'est-à-dire, on n'a pas des vieux faciles, fit Vicky, fataliste.

- Des vieux ? Des vieux quoi ?

- Des parents, je veux dire, précisa Vicky. La

mère de Dylan trouve que je ne suis pas assez bien pour lui, et la mienne ne décolère pas de perdre une esclave pour son ménage.

- Sympa, fit Edgar en levant le sourcil.

- Enfin bref, on avait plutôt l'intention d'être discrets, de peur qu'ils ne nous mettent des bâtons dans les roues. En fait pour tout vous dire j'ai ma tante comme alliée – vous vous rappelez, celle chez qui je suis allée quelques temps le printemps dernier ? Eh bien, elle m'a proposé d'organiser le mariage dans la mairie de son petit village, elle connaît bien le maire et peut me faire passer pour résidente, j'y vais souvent. On n'avait pas l'intention de convier la famille mais seulement quelques personnes – et vous êtes du nombre, boss. Comme ça on aurait mis tout le monde devant le fait accompli.

- Est-ce vraiment nécessaire de recourir à de telles extrémités ? demanda Edgar, un peu ébahi.

- On vous les présentera, vous verrez par vous-même, répliqua Vicky en levant les yeux au ciel. Ce qui me fait penser, boss... vous voulez bien venir dîner chez nous un de ces soirs ?

- Oui, bien sûr, accepta Edgar, flatté. Cela ne vous gêne pas trop de vivre dans l'ancienne maisonnette de la mère Le Guirrec ?

- Cela n'a plus grand-chose de commun avec ce que c'était, répliqua Vicky en haussant les épaules.

Edgar eut la vision du petit salon sombre et triste encombré de meubles vieillots ainsi que des rideaux jaunis et défraîchis qui donnaient sur la rue, et sentit naître sa curiosité sur l'étendue du relooking, surtout pensé par Vicky et Dylan.

- Je m'en réjouis d'avance, dit-il sans mentir.

- Au fait, je change de sujet, boss, mais vous savez que la rumeur qu'une sirène rôdait dans les parages la nuit du meurtre commence à enfler dans le village ?

- Ces superstitions idiotes ? Tu te moques de moi !

- Pas du tout, et je ne sais pas d'où ces cancans peuvent provenir. Fifi, sans doute... mais cela me surprend.

- C'est une créature des eaux bien terre-à-terre, alors, si elle empoisonne ses victimes avec des baies toxiques, objecta Edgar. Bon je te laisse finir d'ouvrir, j'ai des exemplaires d'empreintes digitales à remettre à Malo au poste de police.

- Ok, boss. A tout à l'heure.

Lorsqu'Edgar sortit, un vent frais lui rappela que l'automne s'annonçait, mais il huma l'iode vivifiant avec délices. Il traversa rapidement la petite place bordée d'arbres pour s'engager dans la route qui menait à la mairie, où Malo avait son bureau. Il s'apprêtait à frapper à la porte lorsqu'une voix sortit de la pièce et s'exclama, furieuse.

- Ce boutiquier Angliche commence vraiment à me les briser !

Chapitre 12 – Les Bronnec

Suspectant à juste titre que Manon était arrivée de Vannes, Edgar frappa et entra avec un soupir intérieur. Si l'inspectrice parut gênée quelques secondes, assis derrière son bureau, Malo Kerven semblait prêt à exploser de rire.

- Tiens, Edgar ! Nous parlions justement de vous, s'écria-t-il avec malice, pince-sans-rire.

Manon eut le bon goût de rougir légèrement, mais se reprit très vite.

- Bonjour, lança-t-elle d'un ton sec.

- Bonjour, madame l'inspectrice, répondit Edgar avec suavité. Comme mon métier me fait côtoyer beaucoup de gens, j'amène quelques exemplaires d'empreintes digitales à Malo. Vous n'y voyez pas d'objection ?

- Non, bien sûr, marmonna-t-elle.

- Voyons ce que vous avez, mon vieux, fit le policier, intéressé.

- Celles-ci sont celles du caissier de la supérette, celles-ci de Loïc Bronnec et celles-ci du professeur Jordan, le professeur d'anglais du pensionnat Guéhennecc.

- Beau travail, approuva Malo, appréciateur.

- Je venais également vous amener quelques informations, mais si vous préférez rester entre vous...

Edgar avait à peine esquissé un geste vers la porte que Malo haussa la main aussitôt.

- Ne vous faites pas prier, voyons.

Edgar narra son épisode de la veille dans l'arrière-cour de la ferme des Bronnec, que même Manon écouta avec intérêt.

- Confiance pour confiance, Edgar, maintenant qu'il s'agit vraisemblablement d'un crime, nous sommes plutôt désarmés pour savoir comment le poison a pu être administré. Je ne pense pas qu'elle ait trouvé à disposition des baies de belladone ! On a donc dû lui faire avaler

une décoction, ou un concentré du poison... ce qui implique des connaissances en chimie. Quelqu'un s'est servi, à la ferme des Bronnec ou ailleurs, et a transformé le poison...

- Attention cependant. Même si des traces de belladone ont été retrouvées, il n'y en a en théorie pas assez pour provoquer la mort, à moins qu'elle n'ait fait une réaction allergique très forte, selon le légiste, nuança Manon.

- Auquel cas il s'agirait d'un accident, observa Edgar en levant le sourcil.

- Mais bien sûr, Matteo et Enzo nient farouchement tous deux qu'une plante toxique ait pu atterrir par accident dans leurs pizzas, et je ne vois pas non plus comment cela aurait été possible, musa le policier, pensif.

- Veux-tu déballer ainsi à un tiers toute notre enquête, Malo ? s'exclama la policière, frémissante d'indignation.

- Arrête tes bêtises avec ton protocole, Manon, répliqua-t-il d'un ton sec. Tu sais aussi bien que moi que le concours d'Edgar peut se révéler très précieux pour toi comme pour moi.

Celui-ci fut stupéfait de voir ainsi Malo faire preuve d'autorité avec l'inspectrice, et plus encore de voir celle-ci rougir et baisser les yeux.

- D'accord, accepta-t-elle à contrecœur. Mais n'oubliez pas, ni toi ni lui, que je suis la policière officiellement en charge de résoudre ce probable meurtre.

Malo haussa vaguement les épaules, et continua.

- La belladone est un poison d'origine italienne, donc Manon mise à fond sur Enzo. J'admets qu'il est le mieux placé pour avoir trafiqué le menu de la petite, et qui plus est, il avait toute latitude pour le faire à l'abri des regards, puisque l'autre serveur se trouvait absent.

- D'autant plus que s'il a consommé de la drogue, il doit avoir quelques connaissances de chimie, intervint Manon, qui avait déjà clairement son opinion faite.

- Mais cela n'exclut pas non plus Thibaut Gourvennec, reprit Malo, même si je vois mal quel aurait été son mobile. J'ai aussi des soupçons contre...

- La mère Bronnec ? demanda Edgar, sagace.

- Exactement. Cette bonne femme aurait été la seule, avec ses remèdes de grand-mère, à posséder les connaissances nécessaires pour distiller du poison. Mais comment l'aurait-elle fait ingérer à sa victime ? Quoi qu'il en soit, elle avait peut-être un mobile du fait que son petit-fils avait été abandonné par Armelle pour un autre, or cette vieille femme ferait tout pour Loïc, elle a peut-être pété les plombs. Je cherche à établir qu'Armelle connaissait la mamie... et pour ce faire, nous allons nous rendre de ce pas chez les Bronnec. Voulez-vous venir avec nous ?

- Sa présence est-elle nécessaire ? objecta l'inspectrice.

- Vous avez raison, il vaut mieux ne pas attirer l'attention sur moi, s'empressa de préciser Edgar. Par contre, vous pouvez peut-être demander la clé de l'ancienne ferme à la mère Bronnec, y faire un tour me semble important.

- Pourquoi ?

- Nous pourrions peut-être voir si du matériel ou un alambic a récemment servi...

Une flamme s'alluma dans le regard de Manon.

- Bon, c'est vrai. Vous avez parfois de bonnes idées. Mais mon suspect favori reste Enzo, à ce stade.

- Je ne suis pas si persuadé de sa culpabilité, pour tout vous dire.

Sur le regard interrogateur de Malo, Edgar

entreprit alors de raconter aux deux policiers ce que Sophie Vaillant lui avait révélé.

- Et vous croyez cette écolière ? demanda Manon, dédaigneuse.

- Oui, je la crois. Cette jeune personne n'a pas froid aux yeux, et je pense qu'elle dit vrai. Enzo n'aurait rien tenté avant qu'elle ne confronte Armelle le jour suivant pour récupérer l'argent.

- Mouais, concéda Manon, nullement convaincue.

Quelques moments plus tard, la voiture de police s'arrêta à l'autre bout du village, devant une très belle maison de maître, clairement plus bourgeoise que paysanne, aux larges fenêtres qui faisaient face à la mer et au jardin fleuri bien soigné. Edgar s'étonna d'un cadre de vie si cossu pour la mère Bronnec, qu'il avait inconsciemment imaginée vivant dans une chaumière en ruines et penchée au-dessus d'un chaudron. Malo surprit son regard et expliqua.

- Les Bronnec ont toujours eu de l'argent. Je me suis renseigné à leur sujet, c'est l'arrière-grand-père Bronnec qui a fait construire cette maison dans l'entre-deux-guerres. Pas mal, hein ? Elle a toujours été bien entretenue, et vaut une fortune maintenant.

Pendant que les deux policiers sonnaient à la porte, mal à l'aise, Edgar se recroquevilla sur la banquette arrière, ayant l'impression désagréable que quelqu'un le dévisageait depuis les grandes baies vitrées. Une femme entre deux âges vint ouvrir aux deux policiers et Edgar attendit leur retour, toujours avec cette impression bizarre que quelqu'un rivait son regard sur lui. Finalement, Manon et Malo revinrent, assez découragés. Malo tendit une clé à Edgar avant de démarrer le moteur.

- Nous n'avons pas appris grand-chose,

reconnut-il. Elle ne nous a pas pris de haut, mais a clairement nié avoir jamais rencontré Armelle – et son petit-fils a confirmé le fait, en nous affirmant qu'elle n'était jamais venue dans cette maison. C'est étrange, d'ailleurs... enfin, quoi qu'il en soit, j'ai posé deux ou trois questions aux domestiques...

- Aux domestiques ? interrompit Edgar, éberlué.

- Aux domestiques, oui. Il y a la femme de charge, une sorte d'intendante qui est là depuis des lustres, une femme de ménage et un jardinier, d'après ce que j'ai compris. Quoi qu'il en soit, ils confirment tous en chœur les affirmations des Bronnec. Armelle n'est jamais venue là, et la mémé ne sort pratiquement jamais de la maison.

- Sauf le lendemain du crime, intervint Edgar. Fifi et moi l'avions croisée en voiture.

- C'est qui, Fifi ? demanda Manon, méfiante.

Un regard éperdu d'Edgar à Malo, suivi d'un clin d'œil de ce dernier, assura au libraire que le policier se chargerait plus tard d'éclairer la lanterne de Manon. Il reprit d'un ton dégagé :

- Malo va vous expliquer.

- Sur les raisons qui ont poussé Armelle à se séparer de Loïc, continua Malo, le garçon soutient mordicus que c'est elle qui l'a quitté mais qu'il commençait à s'en lasser de toute façon. Bref, aucun mobile.

- Est-on sûr que la mère Bronnec ne quitte jamais la maison ? Qu'en est-il du soir de la noyade ?

- La dernière fois remonte à cet été, pour une promenade, d'après ce que m'a dit le dragon qui sert de gouvernante. En tout cas, elle ne l'a pas quittée le soir du crime, grogna Manon. J'ai pris un soin particulier à vérifier cela. Son petit-fils était à Rennes et devait l'appeler dans la soirée, puis elle a prétendu avoir des douleurs et son

fidèle chien de garde est resté près d'elle toute la soirée avec des tisanes et tout le bataclan. Ils ont finalement fait passer le médecin en urgence vers une heure du matin, soit après le décès d'Armelle. En tous les cas, la mère Bronnec est hors de cause et son petit-fils aussi. Ils n'ont eu aucun moyen d'approcher Armelle ce jour-là.

- Il faudra...

- Vérifier auprès du médecin ? J'y compte bien, j'ai noté son nom. Et Loïc a dit qu'il me ferait passer les coordonnées de son ami de Rennes. En tout cas, il avait avec lui son billet de train aller-retour utilisé, et un reçu de carte bancaire dans une crêperie près du jardin du Thabor. Les deux datent du jour du décès, et il n'est revenu à Kerdavallec que le lendemain en fin de matinée.

- Donc, vous pensez qu'ils sont innocents.

Malo échangea un regard avec Manon, et dit lentement.

- Si l'on s'en tient aux faits, oui. Cependant... il y a une atmosphère contrainte là-dedans. Je suis certain que Loïc cache quelque chose, par exemple. Et cette mère Bronnec aussi. Mais nous sommes pieds et poings liés. On vérifiera malgré tout leurs alibis, même si je n'ai pas beaucoup d'espoir.

- Armelle n'aurait-elle pas pu ingérer le poison la veille ?

- Non. Là-dessus, le légiste est formel. Le poison est entré dans son système assez peu de temps avant son décès. Malgré la dose minime, il a eu un effet foudroyant.

- Et que dit la mère Bronnec sur la présence des plants de poison dans l'arrière-cour de sa vieille ferme ?

- Elle a presque ri à notre question, murmura Manon, dégoûtée. D'après elle, il s'agit avant tout d'une plante médicinale qui lui servait à

concocter des onguents et remèdes, surtout pour les yeux. Je demanderai si c'est vrai à la pharmacie avant de repartir. Elle a abandonné l'entretien de la ferme après le décès de sa sœur, sa dernière parente, nous a-t-elle dit. Mais elle ne se résolvait pas à la vendre pour autant.

La policière s'interrompt, tandis qu'ils dépassaient le gros rocher qui marquait l'entrée de la vieille ferme.

- On arrive.

Chapitre 13 – La ferme abandonnée

Lorsqu'ils sortirent de la voiture, un vent léger bruissait dans les arbres tout autour du bâtiment clos, où régnait un silence de mort.

- C'est un drôle d'endroit, hein ? murmura Edgar, qui avait baissé la voix sans s'en rendre compte.

Manon non plus ne semblait pas très à l'aise, mais déverrouilla la porte d'entrée avec quelques difficultés et un grincement sinistre. Elle ouvrit l'huis en grand et chercha sur le côté l'interrupteur, puis poussa un juron.

- Je crois qu'il n'y a pas l'électricité. Il fait noir comme dans un four, là-dedans.

- Je m'en doutais, fit Malo qui lui glissa dans la main une lampe torche et en tendit une autre à Edgar.

Le policier alluma la sienne et entra tout en ronchonnant.

- Ce qu'on risque surtout de trouver ici, c'est une ribambelle d'araignées et de musaraignes. Je ne pense pas que quelqu'un y soit entré depuis des lustres, mais faisons tout de même un tour.

De fait, après quelques pas, une odeur âcre de renfermé et de moisissure les prit à la gorge.

- Beurk ! Bon, ne nous éternisons pas, maugréa Manon, en mettant son mouchoir sur sa figure.

Un rapide tour des pièces à vivre du rez-de-chaussée ne leur apprit rien. Tout paraissait vide et désolé, et recouvert d'une épaisse couche de poussière. Edgar levait sa torche à chaque instant. Curieusement, les meubles d'origine avaient été conservés, certains recouverts d'une housse, un peu comme si les propriétaires avaient prévu d'y revenir un jour... Edgar repéra deux magnifiques lits clos bretons ouvragés et s'absorba dans la contemplation de photos de famille pâlies, sur une commode. Sur l'une

d'entre elles, l'une des plus vieilles, peut-être même un daguerréotype, Edgar découvrit le père et la mère Hascouët, deux campagnards robustes et massifs, aux traits presque indistincts. Leurs enfants les entouraient respectueusement de part et d'autre. Un jeune homme portait un costume traditionnel breton tandis que deux très petites filles enrubannées prenaient la pose en robe blanche à côté de leur mère. Plusieurs autres clichés représentaient les enfants plus âgés, et Edgar eut un pincement de cœur en reconnaissant sur une photo des deux sœurs les traits de la mère Bronnec, que la photographie ancienne révélait comme une ravissante jeune fille brune, à la beauté éclatante. A côté d'elle se tenait une jeune fille aux cheveux clairs et au visage fin, aussi belle dans un style plus délicat, qui lui tenait la taille. Par le monument aux morts de la petite place de l'église, Edgar savait déjà que leur frère avait compté au nombre des victimes de la deuxième guerre mondiale. S'arrachant à la contemplation des clichés, Edgar regarda autour de lui et plissa le nez : des coulées de moisissure avaient suinté du plafond, sans doute nées des pluies des années passées. Il passa ensuite à la cuisine, mais se heurta presque à Manon et Malo, qui en sortaient l'air dépités.

- Rien n'a servi récemment là-dedans, nous pouvons partir.

Une fois sortis du bâtiment que la policière referma soigneusement, les limiers échangèrent un regard morne. Manon s'exclama avec dépit.

- Rien d'intéressant là-dedans.

- En tout cas, nous sommes maintenant sûrs que le poison n'a pas pu être transformé ici, déclara Malo en guise de consolation. Quant à l'autre maison, avec trois domestiques en permanence dans les pattes, je ne vois pas comment la mère Bronnec aurait pu préparer une

mixture sans que les autres s'en rendent compte...

- Comment en êtes-vous si sûr, Malo ?
demanda Edgar.

- J'ai posé la question au personnel, et il semble que la mère Bronnec suive une routine bien établie, réglée comme une horloge. Elle a en permanence quelqu'un avec elle dans la journée. Cependant, son petit-fils possède une salle de travail spacieuse qui inclut également un établi et une paillasse de chimiste...

- Venez, dit Edgar. Nous allons faire demi-tour pour regarder l'arrière-cour, je voudrais vous montrer ces plantes...

L'espace envahi d'herbes folles semblait encore plus sombre et gris que la dernière fois, mais l'inspectrice prit quelques photos des buissons de belladone avec son smartphone.

- Bon, je crois que nous avons récolté ce que nous avons pu ici, revenons à Kerdavallec. Il n'y a pas d'établi, ou d'alambic dans une grange ?

- Allons voir.

Mais toutes les dépendances étaient soigneusement verrouillées et cadennassées, et la rouille avait envahi les serrures anciennes. Personne n'était visiblement entré dans l'une d'entre elles depuis une éternité. Manon poussa un soupir de découragement.

- Bon, venez. On s'en va.

A son retour dans la librairie, Edgar constata que le coin café était occupé par deux des personnes qu'il se serait le moins attendu à trouver chez lui : tout d'abord Eléonore de Kernaleguen, tenant dans ses deux mains un thé fumant, et une élégante femme d'âge mur, probablement sa grand-mère, qui sirotait sa

boisson de manière raffinée. Si la jeune fille resplendissait de sa beauté adolescente, la grand-mère au brushing blond platine pouvait paraître à côté d'elle sans déchoir, avec sa silhouette mince et élégante. Une énorme émeraude brillait à son annulaire gauche. Elle ne semblait qu'à peine égratignée par les ans. Toutes deux échangeaient des paroles brèves à voix basse et semblaient assez soucieuses. Edgar interrogea du regard Vicky qui vint aussitôt vers lui.

- Elles sont là depuis une demi-heure, boss, et j'ai l'impression qu'elles avaient des choses à se dire.

- Tu as pu...

Devinant la question, Vicky eut un signe négatif.

- Que dalle, je n'ai rien entendu. Ce n'est pas le style à parler fort ou bavarder devant des inconnus. Elles s'interrompaient toujours lorsque je me trouvais près d'elles. J'ai fini par abandonner.

Fort heureusement, Edgar savait que les deux policiers ne l'avaient déposé que pour poursuivre leur route vers le pensionnat, et pour s'entretenir aussi bien avec la directrice qu'avec Eléonore de Kernaleguen de manière plus énergique, maintenant que le crime devenait probable. S'agissant des coupables potentiels, Manon pariait toujours pour Enzo, et Malo pour Thibaut Gourvennec. Cependant, ils tenaient tous deux à interroger tout l'entourage de la victime sous l'angle criminel.

Edgar se dirigea donc vers les deux femmes, qui s'interrompirent aussitôt.

- Bonjour, mademoiselle. Je m'excuse de vous déranger, mais je viens de rencontrer le policier du village qui accompagne une inspectrice de Vannes au pensionnat. Je pense que tous deux voudront vous poser quelques

questions.

- Vous voulez dire au sujet de la mort d'Armelle ? Le bruit court maintenant qu'il s'agit d'un crime, demanda la jeune fille, yeux agrandis. Je l'ai su ce matin, et ai tout de suite appelé ma grand-mère.

- J'avais reçu cette jeune fille chez moi en même temps qu'Eléonore, cet été, intervint la comtesse douairière d'un ton précieux et inconsciemment arrogant. Une bien triste fin. Nous avons tous cru à une noyade accidentelle, bien sûr.

- Au début, il y avait même des rumeurs au pensionnat qu'une sirène l'avait entraînée sous les eaux. Mais qu'on ait voulu ainsi la tuer... c'est horrible. Qui aurait pu faire une chose pareille ? s'interrogea la jeune fille.

- Sans doute avait-elle des amis peu recommandables, plaça la comtesse d'un ton dédaigneux.

- A ce sujet, je préfère vous informer tout de suite, mademoiselle, il est possible que la police vous interroge de nouveau sur vos relations aussi bien avec Loïc Bronnec qu'avec Thibaut Gourvennec.

- Thibaut et ma petite-fille se sont officiellement fiancés depuis hier, la cérémonie a été avancée sur mon insistance personnelle, daigna l'informer l'aristocrate. Quant à ce Loïc... il vaut mieux l'oublier, n'est-ce pas ? Tu es engagée maintenant, ma chérie.

Sous le regard éloquent de son aïeule, la jeune fille rougit et demanda d'un ton incertain.

- Quelqu'un est-il soupçonné ?

- Pour l'instant et à ma connaissance, la police enquête sur tout le monde. Ils sont même allés inspecter l'ancienne ferme des Bronnec, ainsi que leur maison actuelle. Des investigations plus poussées sont en cours, maintenant que le

crime devient crédible.

- Mais que cherchent-ils ? demanda la comtesse en levant un sourcil parfaitement dessiné.

- Je ne sais pas, peut-être des traces de poison, peut-être autre chose.

- Vous semblez en tout cas très bien informé, monsieur Spencer, remarqua la vieille comtesse en le dévisageant d'un œil bleu scrutateur.

- Vous connaissez mon nom ? s'étonna le libraire.

- Voyons, tout le monde vous connaît ici comme un Anglais un peu excentrique de s'être enterré dans ce petit village, fit l'altière vieille femme avec un petit geste désinvolte de la main.

Elle ajouta quelques mots dans un anglais parfait, qui stupéfièrent Edgar. Elle parlait sans accent, cette aristocrate aurait facilement pu passer pour sa compatriote.

- Eh bien, je crois que je vais revenir au pensionnat au plus vite, avança Eléonore à contrecœur. La seule chose qui me fasse plaisir dans cette horrible affaire, c'est que maintenant les choses vont se calmer avec cette histoire loufoque de sirène.

- Evite de parler de cela, ma chérie, fit la comtesse sur un ton réprobateur. Il est de mauvais augure d'évoquer ces créatures maléfiques, qui sont toujours liées à des décès en mer.

- Comment, madame la comtesse, vous croyez à ces superstitions ? s'étonna Edgar.

- Je crois ce que je vois, Monsieur. Et j'en ai vu une, il y a de cela bien longtemps. L'histoire se répète, semble-t-il.

- C'était une hallucination, grand-mère, dit Eléonore avec indulgence.

La comtesse sembla sur le point de répondre quelque chose, puis se ravisa.

- Tu as certainement raison, ma chérie. Mais je n'aime pas que l'on parle de ces Marie-Morgane de malheur. Sur ce, je te ramène. Nous allons passer prendre ce dont tu peux avoir besoin à la supérette. Et n'hésite pas à m'appeler si quoi que ce soit te tracasse. Merci de vos informations, monsieur Spencer. J'espère que la police ne va pas ennuyer inutilement ma petite-fille.

Une fois les deux femmes parties, Edgar s'interrogea. Eléonore avait semblé très inquiète suite à la découverte du crime. Y aurait-elle été mêlée ?

Chapitre 14 – La conférence d'Edgar

Le lendemain, un brouillard épais s'était levé et même les arbres de la petite place en face de la librairie disparaissaient sous la brume. Edgar s'installa avec un soupir devant son comptoir et se prépara à la journée calme qui s'annonçait, tandis que Vicky avait élu domicile dans la réserve avec l'intention d'y faire du ménage et un inventaire précis.

En milieu de matinée, un Malo passablement irrité passa les voir.

- Salut, Edgar, le salua-t-il sans cérémonie. Les empreintes que vous m'avez amenées font avancer l'affaire, mais il semblerait que ce ne soit pas dans le bon sens.

- Comment cela ? s'étonna le libraire.

- Nous avons identifié les deux empreintes manquantes, et pour tout vous dire, cela complexifie d'autant l'enquête.

Il dévisagea longuement le libraire et Vicky, qui avait déboulé de la réserve plumeau à la main, avide d'information.

- Je vous fais confiance, d'accord ? Vous pouvez glaner des informations intéressantes l'un et l'autre, mais Manon m'écorcherait vif si elle apprenait que je vous en ai parlé.

- Mais ce sont les empreintes de qui ? demanda Vicky.

- Les premières sont plus explicables que les autres, puisqu'il s'agit de celles de Loïc Bronnec. Armelle a pu lui emprunter de l'argent pour ses études, ou celui-ci a tenu à y participer lorsqu'ils sortaient ensemble... Bref, les empreintes de Loïc sur certains billets peuvent s'expliquer. Je lui poserai quand même la question. Mais les autres ouvrent un nouveau champ de possibilités, et pour tout dire, ni Manon ni moi n'avions de soupçons de ce côté... les quatrièmes sortes d'empreintes appartiennent à ce professeur

d'anglais, ce monsieur Jordan. Pourquoi aurait-il payé Armelle ?

- Cela est peut-être lié à ses rencontres discrètes dans l'arrière-cour de la ferme des Bronnec, observa Edgar. Il peut s'agir d'une femme mariée.

- Bref, j'ai besoin d'en savoir plus à ce sujet. Je vais interroger ce prof bien sûr, mais il niera en bloc et criera au complot, ou bien il dira que l'argent lui avait été volé. De plus je n'ai pas vraiment de motif pour l'incriminer, il se trouvait au pensionnat le soir de la noyade et n'en a pas bougé. Mais je voudrais que vous m'aidiez, Edgar.

- Moi ? Et comment donc ? questionna le libraire, passablement surpris.

- Je crois qu'il vous a fourni quelques sujets pour une conférence que vous donneriez au pensionnat... eh bien, assurez-la au plus vite et posez des questions autour de vous. Cela vous donnera aussi l'occasion de cuisiner en aparté cette Machin de Kernaleguen, Sophie Vaillant, et peut-être aussi la directrice.

- Grand merci, rétorqua Edgar avec une grimace. Quant à Machin, c'est Eléonore.

- C'est ça, on en a plein la bouche.

- Eléonore, c'est vraiment long comme prénom, soupira Vicky. On l'appelle Ellie, un peu comme on m'appelle Vicky.

- Et quel est ton véritable prénom, au fait ? demanda Malo. On ne te connaît que comme Vicky depuis des années, par ici.

Vicky devint cramoisie.

- Cela ne sortira pas d'ici ?

- Bien sûr que non, répliqua Malo, surpris.

- Paulette-Victorine, marmonna Vicky, yeux à terre.

Edgar, qui connaissait déjà l'identité officielle de son employée par ses bulletins de

paye, darda un regard éloquent à Malo qui s'abstint de tout commentaire.

- Effectivement, Vicky, c'est plus court, dit-il d'un ton neutre. Bon alors Edgar, je peux compter sur vous ?

- C'est d'accord, accepta le libraire, la mort dans l'âme. J'imagine qu'il faudrait choisir une date la plus proche possible ?

- S'il vous plaît, répondit Malo avec un sourire devant l'air malheureux de son vis-à-vis. Manon revient tout à l'heure, et nous allons continuer nos interrogatoires officiels. En tout cas pour l'instant, elle ne va pas encore arrêter Enzo. Lui et son père Matteo peuvent souffler encore un peu.

- Elle pense toujours que c'est lui l'assassin ?

- Elle n'en est plus aussi sûre, depuis la déposition de Sophie Vaillant. Je crois que la petite a ébranlé ses convictions, ce qui est en soi un prodige. Mais cela nous ramène au point de départ.

- Et nous croulons sous les suspects, confirma Edgar en hochant la tête.

- Si je récapitule, Ellie de K. aurait pu être jalouse, Loïc aussi, Enzo et le professeur Jordan auraient pu vouloir tuer leur maître chanteur, et je vois bien le père Gourvennec se débarrasser d'une enquiquineuse qui dérangeait son beau mariage arrangé. Sans compter un motif que nous n'aurions pas encore décelé chez quelqu'un d'autre. Sur le comte de K...

- Armelle en savait peut-être un peu trop à son sujet, lui rappela Edgar. Nous ignorons encore de quel moyen de pression dispose son avocat, mais il n'est pas impossible qu'Armelle l'ait également découvert... après tout, le comte lui a peut-être donné cet argent pour une autre raison que celle qu'il a avancée.

- Je sais, grogna Malo. Pour ce qui est des

mobiles, nous pataugeons. Notre seule chance, c'est de découvrir comment le poison a été administré.

- Il n'y avait pas d'écorchure sur le corps, ou de trace de piqure ? demanda Vicky.

- Non, il a été donné par voie orale, voilà tout ce dont nous pouvons être sûrs.

- Elle aurait pu le prendre elle-même, si l'on en croit Dylan, objecta Edgar.

- Elle se serait donc suicidée ? Je n'y crois pas, mon vieux.

- Non, mais disons que... quelqu'un lui ait donné une pastille pour faciliter la digestion ou quelque chose dans ce genre, elle l'aurait prise au cours du repas sans réfléchir, non ? Et dans ce cas, le véritable meurtrier pouvait se trouver à des centaines de kilomètres de là au moment du crime. Il n'avait pas besoin de présence physique, je dirais même qu'il a dû se ménager un alibi en béton.

- Très bien. Si on admet que le poison a été préparé à l'avance, dans ce cas, on en revient au même problème, c'est-à-dire des notions de chimie pour transformer et concentrer ces damnées baies de belladone, ronchonna Malo. Et le chiendent, c'est que les deux seules personnes qui auraient eu les compétences nécessaires – à savoir les Bronnec aïeule et petit-fils – n'avaient pas approché Armelle depuis des lustres.

- Peut-être que quelqu'un d'autre possède ces connaissances ? suggéra Vicky. Quelqu'un auquel nous n'aurions pas encore pensé ?

- Possible, mais je ne vois pas qui, grommela Malo. Depuis la retraite du Docteur Ménard, et il est parti dans le Sud de la France, à part la pharmacienne, je ne pense à personne avec les compétences requises.

- Pour les personnes du village, je vous crois volontiers, fit observer lentement Edgar. Mais

Enzo et Matteo, les Gourvennec et les Kernaleguen sont extérieurs à Kerdavallec, et nous ne savons rien à leur sujet.

- Vous avez raison, reconnut Malo.

Après quelques instants de silence, Edgar poussa un long soupir, et décrocha son téléphone.

- Restez ici Malo, autant en finir tout de suite.

Après quelques instants, la voix affectée mais sonore de madame Denicourt se fit entendre dans le combiné. Edgar n'eut même pas à la passer sur haut-parleur pour le bénéfice de Vicky et Malo, qui lui adressèrent un clin d'œil d'encouragement simultané.

- Cher monsieur Spencer, quel plaisir !

Le pauvre libraire n'eut même pas le temps de présenter la raison de son appel.

- J'allais justement vous contacter ! s'écria-t-elle. Vous m'appellez pour votre conférence, n'est-ce pas ? Je suis contente que monsieur Jordan vous ait déjà donné des idées de thème, il m'en a parlé ! L'un d'entre eux vous intéresse ? Parfait ! Pourriez-vous venir, disons, après-demain au pensionnat, en soirée ? C'est justement le jour d'une des réunions des parents avec les professeurs sur le début d'année scolaire de leurs filles ! Nous finirons sur votre causerie, vous aurez un auditoire brillant !

- Après-demain ? s'étrangla Edgar, tandis que Malo dissimulait à grand peine un fou rire et que Vicky avait mis son poing sur sa bouche. Mais, heu... cela ne vous semble-t-il pas, disons, plutôt court pour préparer une allocution digne de ce nom ?

- Je suis certaine de votre talent ! roucoula madame Denicourt. Alors c'est d'accord ? A après-demain mon cher !

- Mais je n'ai pas encore choisi le thème, protesta Edgar inutilement, tandis que le clic de

la tonalité venait de lui apprendre qu'elle avait raccroché sans attendre de réponse.

Il regarda d'un œil piteux Vicky et Malo, dont l'amusement se mêlait à la compassion.

- Alors vous allez parler de quoi ? demanda Malo, sans doute pour le consoler.

- Aucune idée, maugréa Edgar. Et je dois faire ça pour après-demain, quelle barbe ! Dire que je détestais les présentations grandiloquentes où personne n'écoute lorsque j'étais cadre exécutif à Paris...

- Cette fois, il s'agit de littérature, boss, l'apaisa Vicky. Je suis sûre que vous n'aurez pas de mal à trouver un sujet passionnant, ni à intéresser l'auditoire.

- Bof ! La littérature anglaise, dire que je détestais cela à l'époque de mes A-levels[2] ! grogna Edgar. Entre Wordsworth qui bêtifie sur des jonquilles, les mœurs douteuses de Lord Byron et celles d'Oscar Wilde, on est servis !

- Parlez donc de crime, suggéra Malo. Entre Sherlock Holmes et Agatha Christie, vous n'aurez que l'embarras du choix.

- C'est un peu de mauvais goût dans un pensionnat où un décès suspect concerne une des pensionnaires, objecta Vicky en plissant le nez.

- C'est vrai. Mais vous n'aurez pas de mal à trouver autre chose, mon vieux.

- Attendez, je crois que j'ai une idée... fit Edgar, pensif.

Chapitre 15 – La soirée fatidique

Deux jours plus tard, Edgar serrait ses notes contre lui dans une ancienne serviette en cuir tout en sortant de sa voiture garée dans le parking presque plein du pensionnat. Tout de même un peu stressé, il avait prévu quelques petites bouteilles d'eau pour l'aider à s'hydrater et à couper son discours. France Miron avait dû extirper lesdites bouteilles de sa réserve en ronchonnant, son employé ayant pris un congé pour maladie ce jour-là. La brave épicière ne décollerait pas et avait tenu la jambe d'Edgar près d'une demi-heure sur ses malheurs, que celui-ci avait vainement tenté d'apaiser. Il était finalement sorti de l'épicerie avec un soupir de soulagement, et s'était bien gardé d'avertir la brave commerçante qu'il avait vu son gringalet de caissier en train de se promener près de la plage cigarette au bec une heure plus tôt.

Décidé à faire face, Edgar leva les yeux vers la bâtisse de Guéhennec qui paraissait plus riante dans le soleil couchant de cette soirée d'automne que lorsqu'il y était venu la précédente fois avant la rentrée scolaire.

Carrant les épaules, il s'apprêtait à sonner à la grande porte des visiteurs lorsque celle-ci s'ouvrit à la volée et une Maude Denicourt apparut en robe lamé noire qui moulait ses formes généreuses. Elle ronronnait littéralement et Edgar suspecta qu'elle avait dû le guetter depuis une des fenêtres du rez-de-chaussée.

- Monsieur Spencer, notre héros du jour !
minauda-t-elle de sa voix suraigüe et faussement juvénile, rendue encore plus insupportable du fait de sa surexcitation.

On aurait dit qu'une crécelle folle avait élu domicile à l'intérieur d'une baleine. Soupirant intérieurement, Edgar salua et fut propulsé l'instant d'après dans une grande salle lambrissée

où s'étaient des rangs impeccables de chaises pliantes. Au fond, des tréteaux supportaient des immenses panneaux surchargés de petits fours et de mignardises colorées, ainsi que des verres alignés.

- Bien sûr, nous conclurons par une *cocktail-party*. Préparez-vous je vous en prie, monsieur Spencer, susurra la directrice de sa voix artificiellement sucrée de petite fille. Vous avez une heure d'avance.

- Ah ! Bonjour, monsieur Spencer, intervint une petite voix grêle qu'Edgar reconnut comme celle de madame Lebeau.

Effectivement, la petite silhouette fluette de souris venait de s'encadrer derrière le cétacé rutilant. Edgar trouva sa robe gris perle particulièrement adaptée.

- Maude, je vous cherchais, continua son adjointe. Les parents vont bientôt sortir de leurs rendez-vous avec les professeurs, est-ce que je leur dis de rejoindre leurs filles dans le réfectoire ou est-ce que nous les dirigeons immédiatement ici ?

- Oh ici je pense, fit madame Denicourt, frémissante. Je vais tout de suite demander à notre irremplaçable Patricia de conduire nos pensionnaires dans la salle de réception.

- Mais il faudra surveiller ces chères petites, ou le buffet disparaîtra avant que les parents n'arrivent ! objecta madame Lebeau. Patricia n'y arrivera certainement pas toute seule. Savez-vous que j'ai parfois l'impression d'enseigner le français à des sauterelles affamées ? dit-elle avec un sourire à l'attention d'Edgar.

Elle soupira. Maude Denicourt, toute à son idée du moment, avait déjà disparu.

- Cette chère Maude est si active, murmura-t-elle en guise d'excuse à l'attention d'Edgar. Alors cher monsieur Spencer, sur quoi portera la

causerie de ce soir ? Tout le monde sait qu'elle aura lieu en anglais, mais nous en ignorons le sujet.

- J'ai pensé vous régaler d'un exposé sur la vie et l'œuvre de Shakespeare, fit prudemment Edgar, s'étant rabattu en dernier recours vers une valeur sûre.

Madame Lebeau battit des mains, enthousiaste, et ressembla plus que jamais à un mulot se frottant les moustaches. A cet instant, Edgar remarqua la silhouette étonnamment mince et altière de la comtesse douairière de Kernaleguen, comme toujours impeccablement coiffée et maquillée, qui entra dans la pièce d'un pas de promenade.

- Monsieur Spencer, vous vous trouvez déjà là ! s'exclama-t-elle d'un ton traînant. Je laisse en temps normal mon fils et ma belle-fille rencontrer les professeurs, mais lorsque j'ai su que vous nous feriez une conférence, je me suis jointe à eux. Madame Denicourt a eu la bonté de me faire visiter l'établissement entre-temps. Mais je vois que les élèves sortent du réfectoire.

Madame Lebeau les quitta précipitamment pour accueillir les quelques élèves en uniforme qui entraient dans la pièce, ou plutôt protéger au péril de sa vie les petits fours alignés sur les tréteaux. Un ou deux serveurs du traiteur entrèrent alors dans la pièce, à son grand soulagement, des caisses de bouteilles sous le bras. Des parents les suivaient, ainsi que certaines femmes qui étaient manifestement des professeurs de l'établissement. Edgar repéra le comte de Kernaleguen et son avocat parmi les présents, avec surprise pour ce dernier. Puis il remarqua monsieur Jordan, le professeur d'anglais, qui semblait un peu moins évaporé que d'habitude au milieu des parents d'élèves, et nota à son grand étonnement que Loïc Bronnec se

trouvait également là, bien qu'essayant de se fondre dans la masse malgré sa haute taille.

Edgar se dirigea aussitôt vers le petit groupe qui venait de se former autour d'Ellie de Kernaleguen, entourée de sa grand-mère, de son père et de sa mère, ainsi que de l'avocat et de son fils, qui venait d'apparaître de nulle part en rasant les murs.

- Nous venons féliciter la future mariée sur ses bons résultats, expliquait le comte d'un ton bonhomme à son homme de loi. Les annonces des fiançailles ayant été maintenant officiellement publiées, je pense que nous n'avons plus rien à souhaiter pour nos deux tourtereaux, n'est-ce pas ?

Lesdits tourtereaux, gênés, ne se regardaient pas en face et n'arboraient aucun sourire. Edgar se demanda comment aucun des parents présents ne se rendait compte de l'évidence, à savoir qu'ils couraient à la catastrophe. De fait, il vit le comte s'approcher de sa fille et lui agripper le bras en grommelant à voix basse.

- Bon sang, mets-y un peu du tien, ma fille. La donation t'a bien été faite, non ? Alors qu'est-ce que tu trouves à redire, maintenant ?

- Puisque tu dois me payer pour que je me fiance à cet abruti, je crois que tout est dit, siffla la jeune fille, vindicative.

- Maintiens les apparences pour l'instant, c'est tout ce que je te demande, gronda son père.

Ils s'arrêtèrent net en remarquant Edgar non loin d'eux, mais celui-ci se hâta flûte à la main vers le professeur Jordan, qui paraissait un peu ahuri, seul près du buffet.

- Monsieur Jordan ? Quel plaisir de vous voir ! Je voudrais vous parler de quelque chose qui va vous stupéfier.

Edgar baissa le ton avant de reprendre.

- Savez-vous que la victime de la noyade,

Armelle Bolloch, possédait une grosse somme d'argent liquide avec elle ?

- Ah bon ? remarqua l'Adonis indifférent qui semblait regarder dans le vague.

- Oui, et – le policier municipal du village est un de mes amis, figurez-vous – il paraît que la police y a relevé certaines empreintes de personnes que cette jeune fille faisait chanter ! Quelle histoire incroyable, non ?

Livide, le professeur reporta son attention sur le libraire.

- Que dites-vous ? Du chantage ?

- Je ne suis pas au courant de tout, mentit Edgar, mais si j'étais l'une de ces victimes, j'irais immédiatement raconter mon histoire à la police. Il vaut mieux avouer la cause de son chantage que de risquer une condamnation pour meurtre, vous ne trouvez pas ?

- Pourquoi me dites-vous cela à moi précisément ? rétorqua le professeur d'un ton soudain hargneux.

Edgar feignit la surprise.

- Oh désolé, je pensais que cela vous intéresserait... en tous les cas, cette petite semblait bien peu recommandable. Mais excusez-moi, je vois que madame Denicourt me fait signe, je vais devoir rejoindre le pupitre.

Il abandonna le jeune professeur - qui le regardait toujours d'un œil soupçonneux - pour rejoindre la directrice. Celle-ci le harponna littéralement pour le conduire au petit promontoire, d'où Edgar balaya courageusement la mer de visages qui lui faisait face. Il sortit ses notes et attaqua vaillamment son sujet dans sa langue maternelle, notant les regards vers les montres et les expressions d'ennui qui apparaissaient parfois sur les visages des parents. Le quart de l'auditoire le comprenait-il seulement ? Les professeurs faisaient bonne

figure, et certaines élèves buvaient littéralement ses paroles, front plissé, devant sans doute essayer de comprendre au fur et à mesure son laïus en langue britannique. Lorsqu'il termina, un tonnerre d'applaudissements salua sa causerie.

Soulagé tout autant qu'une partie de son audience, Edgar quitta son perchoir et se mêla à la foule, notant que le jeune Thibaut Gourvennec essayait de se frotter d'un peu près à sa fiancée, au grand déplaisir de celle-ci.

- Allez, Lilo, rien qu'un bisou, c'est tout. On est fiancés, non ?

- On a fait un arrangement, c'est tout. Alors, laisse-moi tranquille, fit-elle en le repoussant. Et arrête avec ce surnom ridicule.

- Non mais regardez-moi celle-là ! Je t'appelle comme je veux, moi, d'abord !

- Maintenant tu lui fiches la paix, ou je t'explode la tête, c'est clair ? intervint une grande ombre qui s'était matérialisée juste à côté d'eux et qui n'était autre que Loïc Bronnec.

Un instant désarçonnés, les deux jeunes gens répliquèrent vertement.

- D'abord qu'est-ce que tu fais là, toi le bouseux ? demanda Thibaut, méprisant.

- Loïc, je n'ai pas besoin de ton aide, renchérit la jeune fille d'un air de défi.

Elle leur tourna le dos et quêtâ du regard la présence de quelqu'un, jusqu'à se diriger tout droit vers sa grand-mère, lui toucher le bras et lui murmurer deux ou trois mots à l'oreille d'un air inquiet. Dès que celle-ci eut tourné la tête et repéré Loïc Bronnec, elle fendit la foule et s'adressa à lui aimablement, mais fermement.

- Jeune homme, il me semble que votre présence n'est pas opportune ici. Veuillez quitter ces lieux.

- Ah, vraiment ? demanda le grand jeune homme d'un ton peu amène.

- Vraiment.

Le regard bleu d'acier croisa celui de Loïc, qui haussa les épaules et obtempéra.

- Très bien, si cela vous amuse.

- Souvenez-vous que je suis de taille à protéger ma petite-fille des importuns, lança-t-elle dans son dos, tandis qu'il se dirigeait vers la sortie.

- Un problème, madame ? demanda gentiment Edgar à son côté.

- Non, non tout va bien. Ce jeune homme n'aurait pas dû se trouver ici, voilà tout.

A cet instant, plusieurs coups sourds et répétés se firent entendre dans le lointain, et certains des assistants se figèrent, flûte à la main.

- Un signal de détresse d'un navire ?

- Je dirais plutôt des chasseurs, opina un autre convive.

- Il n'y rien à chasser ici, contra un homme distingué en loden vert, tout en secouant la tête.

Une sirène déchira l'air à ce moment précis, et certains invités regardèrent autour d'eux, inquiets.

- Que se passe-t-il ? demanda une grosse femme rebondie visiblement apeurée.

- Cela ressemble à une alerte incendie au village, remarqua un des professeurs.

Ma librairie ! pensa immédiatement Edgar, affolé. Abandonnant l'assistance, il grimpa quatre à quatre le majestueux escalier verni jusqu'à entrer dans le bureau vide de madame Lebeau et composer en hâte le numéro du poste de police de Kerdavallec qui, il le savait, était rebasculé en cas d'urgence vers le téléphone mobile de Malo. Celui-ci répondit dès la deuxième sonnerie.

- Malo ? C'est moi. Un incendie au village ? demanda Edgar dans un souffle. S'agit-il de...

- Non, ne vous inquiétez pas, Edgar, le

rassura aussitôt le policier. Il ne s'agit pas de la grande rue, mais d'une maison à quelque distance.

- Celle des Bronnec ?

- Oui et non. C'est leur vieille ferme qui est en train de brûler comme une torche. Je ne sais pas ce qui s'est passé, on a entendu des bruits d'explosion juste avant.

Chapitre 16 – Carbonisation

Dans le village horrifié, la nouvelle de l'incendie avait relégué la noyade de la pauvre Armelle Bolloch au deuxième plan. Les explosions tonitruantes avaient fait paniquer tout Kerdavallec devant un poste de télévision ou une soirée tranquille au coin du feu, et l'incendie n'avait finalement été maîtrisé par les pompiers que tard dans la nuit. D'après ce qui se racontait, la bâtisse comme les anciennes dépendances avaient été réduites à néant, il n'en subsistait plus que quelques débris calcinés. On ignorait encore s'il s'agissait d'un incendie criminel ou d'un simple accident, ce dont Edgar débattit avec Malo dès le lendemain matin.

- Mais enfin, on ne garde pas des explosifs chez soi, tout de même ! Quelqu'un les y a amenés pour détruire la ferme, c'est évident.

- Eh bien non, justement, répliqua Malo, l'air sombre. Les équipes techniques sont encore sur les lieux et expertisent des débris, mais il semble qu'il restait une vieille chaudière à fioul près d'un tas de bois et de charbon dans une des dépendances. Et le frère de la mère Bronnec, celui qui est mort à la guerre, appartenait à une unité de minage – il avait ramené plusieurs de ces trucs lors de ses permissions, en toute illégalité bien sûr. Le souffle de l'explosion a propagé l'incendie à tous les bâtiments du domaine.

- Comment pouvez-vous être au courant de toutes ces informations ?

- Lorsque je suis allé voir la mère Bronnec dès le début de l'incendie, elle m'a appris tout cela – c'était une des raisons qui l'ont poussée à envoyer son petit-fils planter ce panneau, dit-elle. Lorsque les équipes confirmeront qu'il s'agit bien de vieux explosifs datant de la guerre, il ne nous restera plus qu'à classer le tout comme un

regrettable accident.

- Et comment se serait-il déclenché ?
demanda Edgar, qui tenait mordicus à son idée de sabotage. Les explosifs étaient stockés là depuis des années sans provoquer aucun dommage.

- Nous parlons d'une simple étincelle, Edgar. Le bois était ultra sec, de vieux chiffons se trouvaient juste à côté de vieux journaux... n'importe quoi a pu déclencher des mines aussi vieilles, y compris le changement de température de la pièce. De plus, personne n'a été vu aux alentours de la ferme, sauf le jeune caissier de madame Miron, qui a été aperçu par le petit Le Madec – il fait son jogging tous les jours dans le coin.

- Vraiment personne ? insista Edgar.

- Sauf si vous comptez un autre ado qui faisait aussi son entraînement, le petit Le Malec l'a croisé. Il court toujours à la même heure et était content de ne pas être seul pour une fois, sourit Malo.

- Il sait qui c'était ?

- Non. Il bruinait, ils avaient tous les deux leur capuche rabattue sur les yeux, l'informa Malo en la dévisageant avec curiosité. Vous pensez à Loïc ?

- Peut-être...

- Pour autant, je n'ai rien contre la mère Bronnec, maintenant que la pharmacienne a confirmé son histoire à propos de la belladone.

- Vraiment ?

- Apparemment, ce qu'elle avait raconté à Manon sur ses vertus thérapeutiques n'était pas une blague, cette plante a longtemps été utilisée comme base pour des collyres pour les yeux. Il paraît même que les ophtalmos s'en servent encore pour réaliser des fonds d'œil. Chou blanc... Maintenant, il faut que je revienne

informer la mère Bronnec que quasiment rien n'a pu être sauvé des décombres, ce qui me remplit de joie à l'avance, soupira Malo.

- Puis-je vous accompagner ? demanda Edgar avec toute la délicatesse voulue. J'aurais une question à poser à la vieille dame.

- Oh oui, bien sûr.

Lorsque Malo et Edgar arrivèrent tous deux devant la magnifique maison de la famille Bronnec, ce dernier eut de nouveau la sensation désagréable que quelqu'un le dévisageait d'un œil inquisiteur depuis une des fenêtres. Une femme austère au visage long et pâle leur ouvrit la porte, et pinça les lèvres à la vue de Malo.

- Encore vous ? grogna-t-elle en guise de bienvenue.

Edgar entra vite dans le hall d'entrée avec le policier et fut saisi par l'ameublement cossu et les tentures de riche tissu, qui ne correspondait pas du tout à l'intérieur de la maison tel qu'il se l'était imaginé.

La duègne vêtue de noir s'adressa de nouveau à Malo.

- Ne vous ai-je pas dit que madame Bronnec est très fatiguée ? Vous devriez cesser de la tourmenter, elle a besoin de repos et s'est alitée. Ce choc a été extrêmement pénible, en plus de tout le reste. Il s'agissait de sa propriété de famille, comprenez-vous ? Elle vous a déjà donné toutes les précisions nécessaires un peu plus tôt. Pourquoi revenez-vous ici ?

- Désolé, j'ai quelques précisions à lui demander. Cela ne prendra pas longtemps.

- S'il vous plaît, intervint Edgar. Vous avez dit « en plus de tout le reste ». A quoi faisiez-vous allusion ?

La gouvernante se mordit la lèvre, et dit.

- Eh bien, madame a reçu un coup de téléphone hier soir qui l'a énormément perturbée.

Je la connais, elle est restée déprimée quasiment toute la soirée.

- Un coup de téléphone ? demanda Edgar d'une voix neutre, sans avoir l'air d'y toucher. Était-ce des menaces ?

- Je ne sais pas, j'ai quitté la pièce.

- Mais c'est vous qui avez pris l'appel ? Était-ce un homme ou une femme ?

- La voix était assez basse et voilée, mais c'était une femme, j'en suis sûre car elle m'a donné son prénom.

- Comment s'appelait-elle ? questionna Malo.

- Marie-Morgane. Elle n'a pas voulu donner son nom. Elle m'a demandé de parler à madame, qui m'a priée de la lui passer, et je suis sortie de la pièce.

- Combien de temps a duré l'appel ?

- Pas plus de dix minutes, car lorsque je suis revenue avec le repas de madame sur un plateau, c'était la fin de la conversation.

- Vous avez entendu quelque chose ? C'était peut-être une dispute ?

- Non, je n'ai rien compris à ce que les deux se disaient. Mais madame semblait très lasse après cela, les traits tirés de fatigue. C'est pourquoi je ne voudrais pas qu'on la dérange aujourd'hui, j'ai appelé le médecin et il se trouve avec elle, conclut-elle en lançant un regard vindicatif à Malo.

- Votre maîtresse est donc restée alitée toute la soirée ?

- Oui Monsieur, et cela m'a bien fait peine ! Une femme toujours si active et si pleine d'allant, quelle misère ! Bien sûr, elle ne sort presque plus maintenant, sauf à la Toussaint pour fleurir les tombes de son mari et de ses parents, au cimetière. Son fils et sa belle-fille sont enterrés à Rennes.

- Et elle n'est pas sortie hier soir ?

- Non monsieur, je mets toujours le détecteur de mouvements le soir, et il y a une petite clochette au-dessus de la porte d'entrée. Je peux certifier que madame n'est pas sortie, elle a de plus pris les nouveaux cachets que lui a prescrits le docteur qui l'ont assommée. J'ai seulement ouvert à monsieur Loïc lorsqu'il est rentré.

Malo lança un regard expressif à Edgar, et tous deux rayèrent en même temps l'hypothèse d'une folie pyromane qui se serait emparée de la vieille femme, mais le petit-fils restait en ligne de mire des suspects. La vieille gouvernante leur indiqua du menton deux sièges rustiques à dossiers hauts ouvragés remarquablement inconfortables.

- Je vais voir si le docteur est d'accord pour qu'elle vous reçoive, mais ne la fatiguez pas, gronda-t-elle.

- La personne qui a appelé la mère Bronnec est peut-être pour quelque chose dans cet incendie, suggéra Edgar dès que la sévère garde-malade eut quitté les lieux.

- Elle aurait alors aimablement prévenu la propriétaire que sa bicoque allait être cramée par ses soins ? Mais dans ce cas, la vieille femme aurait tout de suite prévenu la police, voyons ! C'est sa propriété de famille, après tout ! Nous qui y sommes entrés, nous avons bien vu qu'elle y tenait, puisque rien n'avait été déménagé ou changé de place.

- Oui, je ne pense pas non plus que la mère Bronnec aurait sciemment incendié ou fait brûler la ferme de ses parents par quelqu'un.

- C'est donc un accident, conclut Malo, péremptoire. Laissons tomber, nous allons repartir quand cette dragonne reviendra, je ne veux pas déranger davantage cette vieille femme qui a l'air en mauvaise santé.

- Pouvez-vous tout de même retrouver l'origine de la communication qu'elle a reçue hier soir ? s'enquit Edgar.

- Je peux demander cela à Manon, accepta Malo, curieux. A quoi pensez-vous, Edgar ?

- Rien de précis, c'est seulement...

A cet instant, le mobile de Malo bipa. Celui-ci décrocha et écouta longuement son interlocuteur, tout en changeant de couleur. A la fin de la conversation, il se tourna vers le libraire.

- C'est l'équipe technique du déblaiement. Ils vont prévenir l'équipe médico-légale car ils viennent de trouver des restes qu'ils pensent humains dans les décombres de l'incendie.

- Comment ? s'exclama Edgar, effaré.

- C'est tout ce que je sais à ce stade. Ils ont immédiatement arrêté de toucher à quoi que ce soit.

- Mais où cela ?

- Dans le réduit où se trouvaient le bois et la chaudière. Mais ils ont aussi retrouvé des mégots à moitié consumés sur le sol de la pièce. S'il s'agit d'un fumeur, cette personne est probablement à l'origine de l'incendie et des explosions. Toutefois, il peut aussi s'agir du cadavre d'un chien errant.

- Toutes les dépendances étaient cadénassées, le jour où nous nous sommes rendus à la vieille ferme des Bronnec, objecta Edgar.

- Alors il s'agit bien d'un humain, et cette personne sera probablement entrée par effraction, pensa Malo, songeur. On verra ce que le labo va nous dire, mais cela me donne une bonne raison pour aller voir la propriétaire des lieux.

A cet instant, un homme rubicond à la large moustache vint vers eux et s'adressa à Malo.

- Bonjour, monsieur Kerven. Je suis le médecin de madame Bronnec, et il me semble que vous désirez lui parler ?

- C'est cela, docteur. Seulement quelques minutes bien sûr, nous n'abuserons pas de son temps. Est-elle très souffrante ?

- L'état de madame Bronnec ne me permet pas d'interdire des visites à strictement parler, mais je les déconseille fortement. Elle a besoin de repos et de calme, fit-il en fronçant les sourcils.

Avec un toussotement, Malo précisa.

- C'est-à-dire, docteur, qu'il semblerait qu'une personne soit morte dans l'incendie d'hier soir. Nous venons bien sûr demander à madame Bronnec si elle peut avoir la moindre idée de qui il pourrait s'agir.

- Je comprends. Eh bien, pas plus de dix minutes alors. Et ne la fatiguez pas.

- Si je peux me permettre, son état est-il si grave ? interrogea Edgar.

- Sans briser le secret médical, je peux vous dire qu'elle souffre d'une maladie très sérieuse depuis un long moment. Aussi je vous recommande de ne pas la brusquer.

- Nous ferons attention.

Chapitre 17 – La malade

Dans la chambre à la demi-pénombre, les deux hommes hésitèrent un instant. Manifestement, le délabrement de l'état de santé de la mère Bronnec n'était pas une fable, et une respiration profonde et sifflante leur provenait depuis l'immense lit ouvragé qui trônait au centre de la pièce. Celle-ci s'interrompit tout à trac, et une voix sèche et gutturale les fit sursauter.

- Qui est là ?

Malo se présenta, mais la voix le coupa sans cérémonie.

- Et l'autre, qui est-il ?

- Je suis Edgar Spencer, le libraire du village, madame Bronnec. Je voudrais seulement vous poser une question, si vous le permettez.

- Et à quel titre ?

- A titre purement amical, mais si ma présence vous gêne, je suis tout disposé à m'en aller.

Après quelques instants de silence, un ordre sec tomba.

- Restez ici.

Comme la vieille femme ne reprenait pas la parole, Malo prit sur lui de demander.

- Madame Bronnec, je suis vraiment désolé de cette perte qui n'était pas seulement patrimoniale mais également un bien de famille où vous aviez des souvenirs.

- Merci, laissa tomber la vieille femme.

Edgar dressa l'oreille. Avait-il ressenti une pointe d'ironie dans la voix qui émergeait du lit ?

- Je suis au regret de vous informer que nous avons retrouvé des... heu... des restes qui sembleraient humains dans la réserve où le feu s'est déclenché.

- Celle de gauche en sortant de la ferme ? C'était là que Guénolé avait mis ses souvenirs de

guerre... des grenades et autres objets de démolition.

- N'était-ce pas le pire endroit pour entreposer des explosifs ? intervint Edgar d'une voix douce. A côté d'une chaudière qui contenait encore du combustible et d'objets hautement inflammables, cela paraît très dangereux.

- Il n'a pas fait attention.

- Mais il faisait partie d'un régiment spécialisé dans la pose de mines, pourtant. Il devait prendre toutes les précautions nécessaires en manipulant ce genre de choses.

- Certainement.

Après quelques secondes, la voix reprit, coupante.

- Il aura oublié.

Edgar ne discernait-il pas à nouveau de l'ironie larvée dans les paroles de la vieille femme ?

- Voyez-vous de qui il pourrait s'agir ?

- Non. Personne n'allait dans notre vieille propriété.

- Vous n'avez vraiment aucune idée ?

- Aucune.

- Très bien, conclut Malo, dont la déception se devinait. Eh bien, nous n'allons pas abuser davantage de votre temps. Remettez-vous, madame Bronnec. Et excusez-moi de vous avoir dérangée.

- Et vous, votre question ? fit la voix, s'adressant directement à Edgar.

- Je voulais vous demander pourquoi vous étiez sortie, le jour où je vous ai croisée en voiture.

- C'est un crime ?

- Pas du tout, mais j'avais cru comprendre que vous sortiez très rarement.

- Je me promenais au grand air, voilà tout. Au revoir, messieurs.

Malo et Edgar, congédiés sèchement, échangèrent un regard dépité, mais arrivé sur le pas de la porte, Edgar se retourna brusquement et lança.

- Au fait, qui est Marie-Morgane ?

- Marie-Morgane ?

- Oui, votre... dame de compagnie nous a dit qu'une personne de ce nom vous avait appelée...

- Ah, oui. Une parente. Elle venait prendre de mes nouvelles.

- Je vois. Eh bien, au revoir.

Lorsqu'Edgar franchit le seuil de la maison, il était certain de ne pas s'être trompé. Il avait eu la nette impression que la voix d'outre-tombe avait manqué d'assurance, lorsqu'elle avait répété après lui « Marie-Morgane ? ».

Manon piaffait d'impatience devant l'entrée de la librairie. Elle avait vertement envoyé paître Vicky qui lui avait proposé une tasse de thé, et s'en était après coup sentie honteuse. Maintenant, elle faisait le pied de grue devant la devanture en attendant Malo – et il faisait froid. Lorsqu'elle ne l'avait pas trouvé à son bureau, elle avait tout de suite suspecté qu'il était parti fouiner quelque part en compagnie de ce maudit libraire... et avait ressenti une pointe de jalousie qui l'avait surprise elle-même. C'était eux deux qui devraient faire équipe ensemble pour enquêter, pas cet enquiquineur d'Anglais à la noix.

Lorsque les deux silhouettes s'encadrèrent au bout de la rue, Manon nota que ce damné Spencer paraissait plutôt pensif, yeux baissés au sol, et Malo semblait déçu.

- Ah, Manon ! la salua-t-il cependant avec chaleur, ce qui la revigora. Comment vas-tu ? Tu

viens me voir au sujet du macchabée de la ferme ?

Manon lui fit les gros yeux, mais il rétorqua.

- Oh, Edgar est au courant. Il était là lorsque j'ai reçu l'appel des déblayeurs.

- Très bien, concéda-t-elle à contrecœur. J'ai été mise sur l'affaire car d'après les résultats préliminaires de l'équipe médico-légale, il s'agit bien d'un corps humain. Les ossements ont été envoyés au labo, et jusqu'à présent nous n'avons aucun élément d'identification. Pour l'instant, aucune disparition alarmante n'a été signalée. Vu la somme de pétards emmagasinée dans ce réduit, il peut s'agir d'un simple accident, mais c'est à moi de l'établir. Qui que soit celui qui se trouvait là, il fumait comme un pompier, ce qui constituait de l'inconscience pure au milieu de cette poudrière.

- Excusez-moi, mais a-t-on retrouvé le cadenas ? demanda Edgar, circonspect.

- Non, on n'a rien retrouvé.

- Nous revenons d'aller voir la propriétaire. La mère Bronnec ne nous a pas apporté beaucoup d'informations, précisa Malo.

- Je suis certain qu'elle a maille à partir avec cette histoire d'incendie, opina Edgar.

- Voyons, mon vieux ! Cela ne tient pas debout, c'est sa propriété de famille qui a brûlé, or elle y tenait.

- Oui, mais elle mentirait certainement pour couvrir l'auteur de l'incendie, s'il lui était proche.

- Vous pensez à son petit-fils ? demanda Manon avec vivacité, oubliant un instant ses préventions contre le libraire.

- Oui, c'est le suspect idéal.

- Moi aussi, je le crois ! Il faut vous dire que j'ai vérifié avec attention la prétendue journée qu'il a passée à Rennes, le soir du meurtre. Et

bien entendu, il s'est empressé d'omettre de nous fournir le nom et l'adresse de son fameux copain Léo, malgré deux relances. Et pour cause !

- Comment cela ? demanda Malo en levant un sourcil.

- Léo n'existe pas. Aucun des copains de lycée de ce Loïc Bronnec ne se souvient d'en avoir entendu parler. Je suis maintenant sûre que c'est lui notre coupable, même si j'avais déjà des doutes à son sujet dès le départ.

Malo et Edgar se gardèrent bien de lui rappeler sa conviction tout aussi obstinée concernant Enzo, sur qui les présomptions n'avaient pourtant guère changé.

- Donc, vous pensez qu'il serait revenu à Kerdavallec en douce ?

- C'est mon hypothèse. Je ne sais pas comment il a pu faire absorber le poison à Armelle, mais je parie qu'il n'y est pas étranger.

- Je ne vois pas comment il aurait pu revenir ici sans que personne ne l'aperçoive, objecta Malo, perplexe.

- Et le mobile ? Après l'avoir rencontré, j'ai un peu de mal à croire au crime passionnel, remarqua Edgar. De plus, il n'a témoigné aucun chagrin sur sa rupture ni sur le décès de son ex-petite amie. On a l'impression que tout cela lui est égal.

- Il joue bien la comédie, voilà tout, renifla Manon.

- C'est possible, admit Malo, toujours diplomate.

- Pour ne rien vous cacher, je suis sûr que la mère Bronnec a quelque chose à voir avec la mort d'Armelle... déclara Edgar, songeur. Elle a refusé de me dire pourquoi elle était sortie lorsque Fifi et moi l'avions croisée, et je suis convaincu que si elle se tait, c'est que la chose a de l'importance... que pouvait-elle bien faire

dehors le lendemain matin du crime ? A qui voulait-elle parler ? D'autre part, ses réponses sur la présence du matériel de guerre dans la remise de la chaudière ne tiennent pas debout. Aucun être doué de bon sens n'aurait entreposé l'un à côté de l'autre.

- Que voulez-vous dire ?

- Cela a été fait *exprès*. On voulait vraiment détruire cette baraque. On n'a retrouvé aucun cadenas, d'après ce que vous dites. Si le cadenas avait été retrouvé fermé, ç'aurait été la preuve que tout ceci n'était qu'une comédie et que la victime y avait été enfermée. Par contre, s'il avait été retrouvé forcé ou ouvert, on pouvait se demander qui en avait la clé pour l'ouvrir, ou qui aurait pu avoir l'idée loufoque de casser le verrou d'une dépendance pour venir fumer à l'intérieur... non, la personne qui a orchestré tout cela voulait que nous ayons l'impression que la victime était entrée dans ce réduit par hasard pour y fumer des clopes, et avait provoqué accidentellement cet incendie.

- Un accident, c'est peut-être bel et bien ce qui s'est passé, nuança Malo. Qui aviez-vous rencontré à cet endroit, Edgar ?

- Eh bien, le professeur Jordan, Loïc Bronnec, et on m'a parlé de mystérieux X qui y parlaient dans une langue étrangère l'été dernier, sans doute des touristes.

- J'espère qu'il ne s'agissait pas d'un SDF, ou l'identification du corps risque d'être longue, maugréa Manon.

Edgar garda le silence, mais il avait déjà de sérieux soupçons sur l'identité du corps, si ce qu'il avait deviné était bien la vérité...

Chapitre 18 – Le dîner de Soho

Quelques jours plus tard, Edgar descendait la grande rue avec entrain, un bouquet de fleurs sous le bras, pour aller dîner chez Vicky et Dylan. Il s'était fait beau pour l'occasion, et reconnaissait que cette sortie lui apportait un grand plaisir... Depuis la mort de Dorothy, sa chère femme, il avait coupé court à toute relation sociale ou manifestation de sympathie de son entourage, dévasté par le chagrin. Il reconnaissait maintenant que son existence récente avait brillé par la solitude. Pour la première fois, il se demanda ce qu'étaient devenus d'anciens collègues, des amies de sa femme ou bien encore certains membres de sa famille. On approchait des mois d'hiver... sans doute enverrait-il des cartes de vœux à la fin de l'année, ne serait-ce que pour leur annoncer qu'il était toujours vivant. Peut-être certains oublieraient-ils son ostracisme d'alors et lui enverraient-ils une réponse.

Arrivé devant le petit portillon de l'ancienne maison de la mère Le Guirrec, il eut un sourire en constatant la disparition des multiples pots et jardinières de fleurs qui en décoraient autrefois la façade. L'ensemble, plus sobre, se prêtait moins à une carte postale kitsch qu'auparavant, mais relevait d'un meilleur goût à son avis.

Il ajusta son col de manteau – une brume s'élevait maintenant dans la grande rue– et sonna. Ce fut une Vicky rayonnante qui lui ouvrit.

- Boss ! Je suis super contente !

Débarrassé en un tournemain de son manteau et de son cache-col, Edgar se retrouva propulsé dans un salon brillamment éclairé repeint de couleurs vives qui n'avait plus rien de commun avec l'intérieur démodé et surchargé de la précédente occupante. Dylan souriait gentiment,

et lui désigna un canapé vert vif où il s'assit confortablement. En regardant autour de lui, Edgar constata que même les poutres apparentes avaient été repeintes en beige clair et jetaient une note moderne dans la pièce colorée. Le gros crochet d'acier qui trônait au milieu de la poutre centrale avait été dévissé et le trou colmaté. Tous les murs arboraient fièrement une couleur orangée tonique, sauf celui du fond qui tranchait sur du rouge cerise. L'ensemble donnait une impression très moderne, mais pas du tout désagréable au milieu de posters de street art décalés et de lampes halogènes subtiles.

- C'est magnifique, déclara-t-il, sincère. Et cela vous ressemble, j'y retrouve votre dynamisme, à tous les deux. Cela a dû vous prendre un temps fou pour tout aménager ?

- C'est vrai ? s'exclama Dylan, dont le visage s'éclaira.

- Vous aimez, boss ?

L'air des deux jeunes gens s'était illuminé, et Dylan précisa :

- Ma mère déteste, et celle de Vicky n'a même pas voulu venir voir.

- Moi, j'aime beaucoup. Cela me rappelle le quartier de Soho, à Londres. Il ne vous manque qu'une cabine téléphonique rouge au coin de la rue.

Sans vouloir se l'avouer, Edgar se sentait très à l'aise et aurait presque eu une pointe de nostalgie sur la capitale britannique. Mais bah, il n'y avait pas mis les pieds depuis belle lurette, même si Christopher avait décidé d'y vivre après la tragédie... Se secouant, il se servit généreusement des petits fours que Vicky lui tendait et commença à discuter avec eux avec animation. Bien sûr, de l'aménagement de leur intérieur, la conversation dériva assez vite sur le sujet de la noyade et de l'incendie.

- Moi, vous savez, finit par avouer Dylan, je me demande si Malo et la policière de Vannes ne se montent pas la tête sur toute cette histoire... J'ai discuté avec un gars du labo de l'hosto quand ils ont envoyé les résultats, et même si on avait trouvé des traces de belladone dans le sang, c'était quand même tiré par les cheveux d'affirmer qu'il s'agissait de la cause de

la mort. Au bout du compte, il y avait assez peu de poison dans le corps. Les toubibs ont fini par supposer une réaction allergique pour expliquer le décès, mais imaginez qu'au final ce ne soit qu'un accident ?

- C'est bien cela le problème, renchérit Edgar avec une grimace, tout en se servant généreusement de salade piémontaise – tous les plats avaient été déposés sur la table en mode buffet. Tu sais quoi, Dylan ? C'est exactement le même constat que l'on peut faire sur le cadavre que l'on a retrouvé carbonisé dans la remise de l'ancienne ferme des Bronnec. Là aussi, on ne peut pas exclure avec certitude l'accident... et c'est ce qui agace Malo et Manon, je le sens bien. Si les deux enquêtes tardent trop, elles finiront par être classées faute de preuves, ou requalifiées en morts accidentelles.

Vicky fronça les sourcils, et avala une énorme bouchée.

- Mais vous, boss, qu'en pensez-vous ?

- Ma conviction est qu'il s'agit de meurtres, avança posément Edgar. Mais de là à le prouver, c'est une autre paire de manches.

- Et qui serait ce mystérieux X dans la remise ? demanda Dylan. Vous avez une idée ?

- Personne n'a été déclaré disparu, souvenez-vous, dit lentement Edgar. Et nous sommes dimanche demain. Je ne pense pas qu'on saura de qui il s'agit avant lundi en fin de journée.

- Pourquoi cela ? demandèrent en même

temps les deux jeunes gens.

- Parce que... enfin, j'ai un doute. J'ai retrouvé des mégots autour des bancs à la vieille ferme, et j'ai une idée de qui est venu là-bas. Mais pourquoi, je n'ai encore aucune certitude, ce ne sont que des suppositions.

- Mais qui avez-vous en tête ? demanda Vicky avec vivacité.

- Le petit jeune qui a été embauché par France Miron comme caissier... il n'était pas du coin, n'est-ce pas ?

- Non, je ne l'avais jamais vu auparavant.

- Ni moi non plus, confirma Dylan. Ce serait lui, vous croyez ?

- En tout cas, c'est le seul auquel je pense qui fume comme un pompier. Et justement, je me rappelle que le jour de la conférence, il avait pris un jour de congé pour une soi-disant maladie... mais je l'avais vu traîner près de la plage.

- Cela expliquerait tout, réfléchit Vicky. Il y a un « bed and breakfast » à quelques rues d'ici et je crois que c'est là qu'il réside, chez madame Guihéneuf. Si j'étais vous, boss, j'inventerais un prétexte quelconque pour aller y sonner lundi, et vérifier qu'il s'y trouve.

- En fait, je préférerais que tu viennes avec moi, Vicky. Je ne voudrais pas que... enfin, que ma seule présence soit mal interprétée par la suite.

- Pourquoi cela ? demanda-t-elle ingénument.

Dylan, plus rapide que sa fiancée, émit un long sifflement.

- C'est lui qui aurait eu des rendez-vous clandestins avec le professeur Jordan ? interrogea-t-il, perspicace. Ce serait un couple de gays ?

- Exactement, approuva Edgar. Et si vous regardez bien les faits, tout colle. Ils sont arrivés dans Kerdavallec tous deux à peu d'intervalle. Le

travail de caissier a été accepté avec une paye loin d'être mirobolante, alors pourquoi se déplacer de loin pour un job pareil ? Enfin, si Jordan voulait rencontrer n'importe qui, il aurait pu le faire au grand jour. Il n'est pas marié, et n'est arrivé que depuis peu, donc il n'a pas eu le temps de fréquenter quelqu'un sur place. Mais une relation de ce type risquerait de mettre à mal sa carrière, il a donc tout intérêt à dissimuler leurs rencontres. Je ne suis pas sûr que les parents d'élèves ou le corps enseignant du pensionnat brillent par leur largeur d'esprit.

- C'est loin d'être bête, comme raisonnement, musa Vicky. Voilà pourquoi vous pensez que l'identité du caissier n'a pas encore été découverte ? Personne ne s'est inquiété car c'est trop tôt ?

- Exactement. Lorsque madame Miron rouvrira la supérette lundi après-midi, elle constatera que son employé est à nouveau absent et téléphonera à son meublé, où on lui apprendra que celui-ci n'est toujours pas revenu. Mais les logeurs ne sont pas sa mère, il peut s'absenter pour des vacances ou un long weekend quand cela lui chante sans qu'ils s'affolent ! Alors seulement l'avis de disparition sera signalé à la police.

Vicky prit son verre de vin et regarda résolument Edgar.

- Ce que vous dites, c'est que nous avons une longueur d'avance sur Malo et Manon, boss. On ne découvrira pas que c'est lui avant après-demain soir au moins.

Elle s'interrompt, puis demanda d'une voix incisive.

- A votre avis, pourquoi l'aurait-on tué ?

- Tout d'abord, lors de ces rencontres discrètes à la ferme des Bronnec, il a peut-être vu ou entendu quelque chose qui l'aurait rendu

dangereux pour quelqu'un. Mais il est aussi possible qu'il ait commencé à faire chanter le professeur Jordan en menaçant de tout révéler à madame Denicourt au pensionnat, et de créer un scandale. Et enfin, celle-ci peut avoir découvert ce qui se passait, et avoir décidé de régler le problème à sa manière.

- Cette dernière possibilité me semble très peu probable, objecta Dylan, madame Denicourt aurait tout simplement pu renvoyer le professeur Jordan et chercher un remplaçant, si elle avait peur du qu'en dira-t-on auprès de ses parents d'élèves prout-prout.

- Je suis d'accord avec toi, enfin sa personnalité m'est apparue assez... comment dire ? assez imprévisible.

Dylan et Vicky éclatèrent de rire.

- Ce qui nous fait penser qu'on ne vous a pas encore félicité pour votre magnifique conférence ! s'exclama Vicky, hilare. On en a eu des échos dans le village, et vous étiez *sub-bli-me*.

- Qui donc du village y assistait ? demanda Edgar, curieux.

- Vous croyez que Loulou aurait raté cette occasion ? Elle a pratiquement fait le siège de son fils et sa belle-fille pour venir vous applaudir ! rigola Vicky.

- Pour bénéficier d'un semblant d'intimité à Kerdavallec, il faut avoir des superpouvoirs, grommela Edgar.

- Ça, je vous l'avais dit il y a longtemps, boss, conclut Vicky affectueusement.

Le dîner s'écoula agréablement, et tard dans la soirée, lorsque Vicky amena un café bien chaud – décaféiné – elle demanda tout de go :

- Bon alors boss, qu'est-ce qu'on invente comme prétexte lundi pour aller fouiner chez ce type ?

Chapitre 19 – Le professeur Jordan

Le lendemain, jour de la fermeture de sa librairie traditionnellement dédié à son parcours de golf hebdomadaire, Edgar passa chercher Vicky en milieu de matinée pour saisir l'occasion d'aller inspecter les affaires du malheureux caissier. S'ils s'étaient trompés dans leurs déductions et se trouvaient nez à nez avec l'intéressé, après tout, il serait toujours temps de prétexter une erreur et de battre en retraite.

La maison coquette de monsieur et madame Guihéneuf se tenait dans une rue latérale pas très loin de la supérette. Bien qu'elle se baptisât pompeusement « bed and breakfast », il ne s'agissait que de trois chambres d'hôtes basiques qui amenaient un peu d'activité supplémentaire et de la distraction à la maîtresse de maison depuis le départ de ses enfants. Sinon, elle occupait la majeure partie de son temps à cuisiner. Son mari, pêcheur passionné, sortait en mer quotidiennement sauf par gros temps, et lui ramenait de multiples produits marins. En toute illégalité, certains habitants du village venaient parfois s'approvisionner en poissons et crustacés du jour, n'omettant pas de payer en liquide.

Après qu'Edgar eut sonné à la porte, il échangea un regard d'encouragement avec Vicky. Madame Guihéneuf, aimable et ronde, vint leur ouvrir avec empressement, drapée dans un tablier de coton rose.

- Ah, monsieur Spencer ! Entrez, je vous prie. C'est à quel sujet ?

- Je crois savoir que vous hébergez le nouveau caissier de madame Miron ?

- Ah oui, le petit Kevin Lemarchand ! C'est exact, mais je crois qu'il est parti faire la fête avec des amis et qu'il n'est pas encore rentré. Son oncle a appelé ce matin et je lui ai dit la même chose.

Edgar Spencer afficha un air contrarié.

- Ah ! Il aura oublié, sans doute... il devait passer me déposer un livre.

- Attendez, je peux peut-être vous aider. De quel livre s'agissait-il ?

Vicky cita un nom, et madame Guihéneuf les pria d'entrer. Elle prit une clé dans un tiroir tout en babillant.

- Pauvre petit, il est si distrait... il ne m'en voudra pas de vous avoir rendu cet ouvrage, monsieur Spencer. Attendez ici quelques secondes.

Elle s'engagea dans l'escalier, mais à cet instant une sonnerie stridente les fit tous sursauter. Dylan jouait son rôle et appelait madame Guihéneuf au sujet d'un questionnaire de santé fictif. Toute décontenancée, la brave femme se tourna vers Edgar et Vicky.

- Excusez-moi, c'est l'hôpital... je vous fais confiance, c'est la porte sur la gauche sur le palier, voulez-vous avoir la bonté de vérifier par vous-même ?

Les deux compères s'empressèrent de monter l'escalier et d'ouvrir la chambre en question, où un désordre chronique régnait. Le lit n'avait pas été refait, ni la chambre aérée depuis quelques jours, défaut auquel Edgar s'empressa de remédier. L'air frais d'octobre envahit la chambre et révéla un intérieur des plus modestement meublé. Edgar et Vicky fouillèrent superficiellement la pièce, jusqu'à ce que Vicky pousse une exclamation de triomphe.

- Regardez, boss ! Vous aviez raison !

Dans le tiroir du bureau, deux entrefilets de journaux révélaient que monsieur Daniel Jordan avait démissionné de son précédent poste de professeur d'anglais dans un établissement de prestige près d'Albi, à cause de dissensions avec la direction.

- Il y a bien un lien entre ce Kevin et le professeur Jordan, sinon pourquoi aurait-il conservé ceci ?

- Continuons, fit résolument Edgar, les plaçant bien en évidence sur le bureau.

Mais la chambre n'avait rien d'autre à leur offrir. Aucun papier personnel ou digne d'intérêt ne leur apparut. Dépités, ils s'apprêtaient à partir lorsque la porte d'entrée tinta. Madame Guihéneuf avait terminé sa conversation et courut ouvrir, mais il ne s'agissait que du facteur Bruno Le Gall.

Edgar et Vicky saisirent l'occasion pour s'en aller, en informant madame Guihéneuf qu'ils avaient retrouvé le livre, qu'Edgar exhiba fièrement – il était caché dans son veston depuis le départ. La logeuse sympathique leur fit un signe de la main, en tenant un petit paquet de lettres.

- Vous avez remarqué ? demanda Vicky à mi-voix tandis qu'ils remontaient la rue principale.

- Quoi donc ?

- Cet appel d'hier soir. Je suis certaine que... disons... son « oncle » doit s'inquiéter de ne pas avoir de nouvelles.

- Tu vois, Vicky...

Edgar réfléchit.

- J'aimerais bien avoir l'occasion de parler avec ce Jordan, avant qu'il n'apprenne la mort de son ami et que Manon ne commence à le cuisiner.

- Facile. Rendez-vous au pensionnat sous prétexte de recueillir le feedback de votre intervention là-bas, bref une visite de courtoisie. Vous pouvez même dire que vous attendez avec impatience la date de la prochaine conférence.

Ici Edgar leva les yeux au ciel avec une expression si comique que Vicky éclata de rire.

- Allons, madame Denicourt a un faible pour vous, elle vous accueillera à bras ouverts. Et c'est l'occasion de parler en tête à tête avec ce type.

- Tu as raison, je le sais bien, grogna Edgar. Bon, j'y vais de ce pas.

Une fois revenu dans son appartement situé au-dessus de la librairie, Edgar traîna des pieds autant qu'il le pouvait, mais dut finalement se résoudre à suivre le conseil de Vicky, qui ne manquait pas de bon sens. Simplement, l'idée de se retrouver une fois de plus face aux minauderies de madame Denicourt lui hérissait le poil à l'avance.

Ce fut en renâclant qu'il sortit sa voiture et emprunta la route du pensionnat, mais lorsqu'il y parvint, on lui ouvrit sans difficulté et cette fois, le parking était presque vide. Edgar sonna longuement à la porte, et à sa grande surprise, ce fut le professeur Jordan lui-même qui lui ouvrit.

- Ah ! euh... Monsieur Spencer. Entrez, je vous prie.

Edgar avait noté la rapidité avec laquelle l'enseignant avait ouvert la porte, ainsi que la déception fugitive qui s'était inscrite sur ses traits. Il décida d'attaquer tout de suite.

- Monsieur Jordan, pour ne rien vous cacher, c'était en partie vous que je venais voir. Il s'agit de Kevin, votre ami.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répliqua le professeur Jordan, l'image même de la vertu guindée.

- Je vais vous rafraîchir la mémoire, je parle des rendez-vous que vous avez eus avec lui dans la cour arrière de la ferme des Bronnec.

Le jeune professeur devint livide et sembla se décomposer.

- Vous... vous savez ? demanda-t-il dans un souffle.

Il se décida brusquement.

- Suivez-moi.

Une fois installé dans un des petits salons de réception qui servaient aux visites des familles, il se laissa tomber dans une chaise et se prit la tête dans les mains.

- Que savez-vous, au juste ? C'est lui qui vous l'a dit ?

Edgar se pencha en avant vers la forme prostrée, et se fit persuasif.

- Monsieur Jordan, je ne suis pas là pour vous créer des ennuis et je vous demande de me croire. Mais vous savez sans doute qu'on a retrouvé un corps dans l'incendie de la ferme des Bronnec ?

Le jeune homme eut un signe de tête affirmatif, puis il se redressa d'un geste vif et ses yeux s'agrandirent d'horreur.

- Oh mon Dieu non ! Vous voulez dire...

Edgar lui posa la main sur l'épaule et s'assit à côté de lui.

- Nous ne sommes sûrs de rien. Mais maintenant, dites-moi tout.

Le professeur Jordan se passa la main sur le visage, et commença d'une voix saccadée.

- Eh bien... nous avons commencé une relation à Albi, Kevin et moi. Mais nous n'avons sans doute pas été assez discrets, et les gens sont commencé à parler... finalement une lettre anonyme est parvenue au lycée sélect où j'enseignais et pour faire court, on m'a demandé de partir. Ils n'avaient rien contre moi, mais c'était surtout pour la réputation de l'établissement que l'équipe dirigeante avait peur si un des parents faisait un scandale... je dois dire qu'ils se sont montrés chics. Ils m'ont aidé à retrouver un poste à l'autre bout de la France dans un pensionnat de jeunes filles, comme ça je n'aurais rien à craindre. Kevin est parti avec moi

mais cette fois-ci j'avais compris la leçon, et ne voulais pas que l'histoire se répète. Alors il a trouvé ce poste dans le village et occupait une chambre chez de braves gens, tandis que je logeais au pensionnat. Nous nous retrouvions de temps en temps dans la cour de cette vieille ferme. Et puis, les choses ont commencé à se gâter...

- Comment cela ?

- J'étais trop prudent, trop précautionneux, toujours sur le qui-vive, et cela commençait à agacer Kevin, il menaçait sans cesse de plier bagage et de partir... bref, nous nous disputions de plus en plus. La dernière fois où je l'ai vu, un accrochage assez violent nous a opposés. Il m'a dit qu'il s'appêtait à faire une bonne affaire, et qu'il avait l'intention de partir d'ici.

- Une bonne affaire ? De quoi parlait-il ?

- Je ne sais pas, j'ai supposé que madame Miron, sa patronne, lui avait donné une prime ou je ne sais quoi.

- C'était quand, exactement ?

- Oh... nous nous sommes vus pour la dernière fois la veille du jour de votre conférence.

- Excusez-moi, mais il n'a pas... menacé de tout révéler ? Auprès de votre employeur actuel ?

- Non, je vous le jure, protesta l'enseignant avec véhémence.

- Si – je dis bien si - il s'agit de la victime qui a été retrouvée, savez-vous ce qu'il pouvait bien attendre dans cette remise, en train d'allumer cigarette sur cigarette ?

Le professeur Jordan hocha la tête dans la négative.

- Je n'en ai aucune idée. Il guettait, peut-être.

- Il guettait ? Que voulez-vous dire ?

- Vous vous rappelez que je vous avais parlé de touristes étrangers ? Eh bien, Kevin se

trouvait avec moi. Je vous l'ai dit, j'étais devenu paranoïaque sur le secret et suis parti tout de suite sans demander mon reste. Mais Kevin est resté derrière moi – de toute façon, nous ne partions jamais ensemble. Il m'a dit par la suite qu'il aurait aimé connaître l'identité précise de ces personnes. Ce n'est qu'une supposition, mais il les avait sans doute vues toutes les deux... Peut-être pensait-il qu'elles allaient revenir dans la cour de la ferme ?

Edgar réfléchit. Oui, l'idée pouvait se tenir, mais après si longtemps...

- C'était vous, l'oncle qui a pris des nouvelles de Kevin ce matin auprès de madame Guihéneuf ?

- Oui, c'était moi, reprit le professeur Jordan d'une voix étouffée. Je voulais m'excuser pour notre dernière dispute, et lui dire que j'allais essayer de trouver un autre poste ailleurs.

- Vous ne l'avez pas appelé sur son mobile ? Je pense qu'il en avait un ?

- Oui, bien sûr, mais il ne répondait ni à mes appels, ni à mes messages.

A cet instant, on frappa à la porte et madame Denicourt entra, l'air pincé. Elle ne remarqua même pas Edgar et apostropha le professeur Jordan d'une voix rogue, bien loin de ses manières éthérées habituelles.

- Jordan ? La police est là pour vous.

Chapitre 20 – Nouveau meurtre ?

Le visage défait, le malheureux professeur se leva et suivit madame Denicourt, qui gardait les lèvres pincées et ne faisait pas mystère de son déplaisir. Toute à son idée du moment, la directrice avait à peine glissé son regard sur Edgar qui profita de l'aubaine pour s'éclipser dès qu'ils eurent quitté la pièce.

- Monsieur Spencer !

Dans le hall, le libraire se retourna vivement pour se trouver face à Eléonore de Kernalguen. Il fut surpris par son apparence : sanglée dans son uniforme d'écolière et un chignon strict, son beau visage était déformé par l'anxiété et elle se tordait nerveusement les mains.

- Oui, mademoiselle ?

- Je voudrais savoir... puisque vous êtes ami avec le policier du village... je voudrais savoir... si l'enquête progresse en ce qui concerne la noyade d'Armelle.

- La police de Vannes considère plusieurs suspects, fit Edgar sans se compromettre.

- S'agit-il de personnes que je connais ?

- Vous craignez pour quelqu'un ? demanda gentiment le libraire.

Une lueur d'inquiétude parut dans les yeux de la jeune fille, qui dit avec un petit rire bref.

- Oh, c'est seulement que... mon fiancé, vous savez, Thibaut, il était avec elle ce soir-là. Alors je me demandais si la police le soupçonnait.

Oui, il se trouvait avec elle, et curieusement, cela n'a pas l'air de vous chagriner du tout, remarqua Edgar intérieurement. Il réfléchit quelques instants, puis se décida.

- Je crois savoir que le suspect numéro un de la police est Loïc Bronnec, dit-il nettement.

Il ne fut pas déçu de l'effet qu'il produisait, la jeune fille blonde sembla en avoir le souffle coupé. Elle agrippa convulsivement la rambarde

du majestueux escalier.

- Lui ? Et que lui reproche-t-on ? demanda-t-elle sourdement.

- Ce ne sont que des présomptions, fit gentiment remarquer Edgar. Je vous rappelle qu'on a longtemps été incertains de la réalité d'un crime qui n'est d'ailleurs toujours pas prouvé, et s'il n'a pas été arrêté, c'est parce que la police n'a pas suffisamment de preuves contre lui. Ne vous inquiétez donc pas.

A cet instant, entendant un bruit de pas derrière elle, la jeune fille tourna vivement la tête et murmura rapidement.

- Merci de m'avoir répondu. Il faut que je me sauve.

Elle monta l'escalier avec la grâce et la rapidité d'une gazelle, laissant Edgar dubitatif sur ses sentiments de soi-disant rancune contre son ancien petit ami. S'il se rappelait bien, le fait que celui-ci se soit porté au secours de son ex-dulcinée le soir de la conférence plaidait également en la faveur d'un retour de flammes de la part du jeune homme. Pourtant, ils n'allaient plus se voir bientôt, puisque celui-ci partait dans quelques jours poursuivre ses études dans la capitale. Edgar se demanda même fugitivement si ces deux ex-tourtereaux n'étaient pas les personnes que Jordan et son ami Kevin avaient surprises dans la cour de la ferme, quelques mois plus tôt.

Edgar n'eut pas le loisir de méditer plus longtemps sur l'attitude de la jeune fille, car la redoutable directrice d'école madame Denicourt fonçait sur lui comme si elle avait été aimantée par une force irrésistible.

- Monsieur Spencer !

Constatant qu'elle avait retrouvé ses accents aigus et maniérés, celui-ci grimaça et résolut de mettre les pieds dans le plat.

- Bonjour, madame Denicourt. Comment s'est passée l'entrevue de monsieur Jordan avec la police ?

Le sourire mielleux de la directrice disparut comme par enchantement, et elle balbutia.

- Comment ? Vous... vous savez ?

- J'étais là, chère madame, se fit-il un plaisir de déclarer en arrangeant un peu la vérité, je lui demandais le retour de ses élèves sur ma conférence. J'espère qu'il n'a pas d'ennuis ? C'est un jeune homme très sympathique.

Madame Denicourt sembla prendre une résolution, et fit signe à Edgar de la suivre dans le même salon où il avait échangé quelques mots avec le professeur.

- Monsieur Spencer, vous êtes un gentleman. Je vous demanderai donc de garder le silence absolu sur cette entrevue entre les forces de l'ordre et un membre de mon personnel. Je sais pouvoir compter sur vous.

Edgar approuva de la tête, devinant que les commandes de livres scolaires seraient transférées à une librairie concurrente plus vite qu'une fusée dans le cas contraire.

- Mais que se passe-t-il, madame ? Vous pouvez peut-être me le dire ?

- Je sais que ce policier municipal ne tarit pas d'éloges à votre sujet. Eh bien, figurez-vous que les restes qui ont été retrouvés dans les décombres de la ferme des Bronnec sont ceux d'un employé du village nommé Kevin Lemarchand.

Bingo, pensa Edgar.

- Or, il semble que... enfin, le professeur Jordan et ce jeune homme avaient une relation suivie, qu'ils se sont toujours efforcés de mener discrètement. Naturellement, la police est venue l'interroger pour établir qu'il s'agit bien d'un accident.

Aucune trace d'indignation ou de surprise ne se devinait dans la voix de la directrice. Edgar comprit en un flash.

- Vous étiez au courant depuis le départ de la vie privée du professeur Jordan, c'est cela ? Comment l'avez-vous su ?

- Très simplement, fit-elle avec le plus grand naturel, semblant s'étonner de la question. L'établissement d'Albi m'avait apporté toutes les précisions nécessaires avant son recrutement. Vous comprenez, dans un pensionnat comme le nôtre, le danger du scandale aurait plutôt été... enfin, monsieur Jordan est un jeune homme très agréable à regarder, ce qui donne un Adonis sur lequel fantasmer pour ces demoiselles, mais vu sa situation, il n'y a pas à craindre de... comment dire ? De conséquences fâcheuses.

Edgar comprit, et rendit mentalement hommage à la perspicacité de madame Denicourt, qui avait inconsciemment abandonné sa voix suraigüe de midinette et parlait maintenant comme une femme d'affaires cynique. Si un beau et jeune professeur homosexuel se trouvait là, il constituait un pôle d'attraction pour les élèves tandis que l'état-major du pensionnat pouvait dormir tranquille.

- Je comprends, dit Edgar. Et qu'en pense la police ?

- Ils ne m'ont pas laissée assister à l'entretien, répliqua madame Denicourt d'une voix de reine offensée. Si vous en obtenez des échos, n'hésitez pas à m'en faire part.

- Personnellement, que pensez-vous qu'il se soit passé ? demanda Edgar.

- Je suis entièrement d'avis qu'il s'agissait d'un accident. Ce jeune homme ne connaissait presque personne ici, de toute façon. Et monsieur Jordan est au-dessus de tout soupçon, il avait aidé ses collègues à installer la salle de votre

conférence tout l'après-midi et n'a pas quitté l'établissement une minute. Qui d'autre ce Kevin serait-il allé voir dans cette ferme ? Il a dû se tromper de date sur un rendez-vous, voilà tout, et une de ses cigarettes sans doute mal éteinte a mis le feu aux explosifs.

- Sans qu'il se soit enfui ? demanda Edgar, dubitatif.

- La première explosion a pu l'assommer ou le projeter à terre. Je suis certaine d'avoir raison. Personne d'autre ne le connaissait, ici.

- Non... il ne connaissait personne dans le village, répéta Edgar, traversé par une idée subite, qui lui sembla loufoque. Eh bien, je vais vous laisser.

Il eut quelques difficultés à s'extirper des griffes de la directrice qui tenait à tout prix à lui proposer un thé.

Sur le chemin du retour, il réfléchit à ce qui venait de lui être dit, mais sans en distinguer un fil directeur. La discussion avec le professeur Jordan et la directrice avait au moins confirmé qu'il avait vu juste. La librairie étant fermée, il monta à son appartement situé au-dessus et se versa une rasade généreuse de whisky. Il aurait eu grand besoin de marcher pour s'éclaircir les idées. Pourquoi aurait-on voulu assassiner ce jeune gringalet ? Serait-ce à cause de quelqu'un qu'il avait vu dans cette maudite cour de ferme, ou bien de quelque chose qu'il aurait remarqué dans le cadre de son travail de caissier ? Après tout, le village entier y défilait quotidiennement...

Sans compter que ceci pouvait également concerner Matteo, le tenancier de la pizzeria qui se rendait régulièrement à la superette, ou son fils qui gérait les approvisionnements du restaurant dans la chambre froide de l'épicerie... il avait un peu perdu de vue ces deux suspects-là...

Il s'étira, et eut besoin de penser à autre chose, plutôt que de laisser ses soupçons échauffer son esprit. Il était content pour Dylan et Vicky de s'être installés aussi confortablement... et espérait que leurs familles ne rendraient pas leur mariage si difficile à concrétiser dans les prochaines semaines... d'ailleurs, si on transposait leur cas à Loïc Bronnec et à Eléonore de Kernaleguen, la situation pouvait se comparer. Pourquoi les parents veulent-ils forcer leurs enfants à suivre des voies qui ne plaisent qu'à eux ? se demanda-t-il un moment, avant de réaliser que comme la plupart des gens, lui aussi se trouvait mal placé pour donner des conseils sur ce chapitre...

Haussant les épaules, Il alluma la télé en bruit de fond, et se prépara un déjeuner rapide. Il n'avait pas envie de revenir au golf de Vannes ce jour-là.

Il regardait d'un œil à moitié somnolent un vieux magazine de turf lorsqu'une inspiration surgie de nulle part le traversa à la vitesse d'un boulet de canon.

Il se leva d'un bond et lança son périodique à travers la pièce.

- Evidemment ! C'était donc cela ! Qu'est-ce que je peux être bête !

Chapitre 21 – Le piège d’Edgar

Le lendemain, Edgar se tenait au comptoir de sa librairie comme un capitaine à la proue de son navire, ayant élaboré un plan d’attaque pendant la nuit. S’il ne se trompait pas, Manon et Malo avaient suivi le même raisonnement que lui et avaient inspecté les affaires du malheureux Kevin, maintenant que son identité avait été établie. Ils ne tarderaient donc pas à venir lui demander pourquoi le libraire s’y était rendu avant eux.

Une heure plus tard, il eut grand-peine à dissimuler sa satisfaction lorsqu’il les aperçut remonter la grande rue pour se diriger vers son magasin. Il échangea un regard d’intelligence avec Vicky.

- Tu vois ! gloussa-t-il en les désignant discrètement. J’avais raison, ils viennent voir ce qu’on fouinait chez la victime hier.

- Faites gaffe à l’inspectrice, boss, chuchota-elle en se glissant dans l’arrière-boutique.

Le tintement caractéristique de la porte résonnant, laissant entrer les deux policiers qui semblaient tous deux assez indécis sur la conduite à tenir. Edgar se douta que coordonner une stratégie avait dû donner du fil à retordre à Malo, Manon ayant certainement voulu procéder avec sa diplomatie habituelle de bulldozer.

- Tiens, bonjour ! Que puis-je faire pour vous ?

- Nous dire ce que vous faisiez chez Kevin Lemarchand hier, grinça la policière.

- Je venais seulement rechercher un livre, observa Edgar avec un air d’innocence.

- S’il vous plaît, Edgar, pas de ça, fit Malo d’un air las. Vous aviez deviné, n’est-ce pas ? Lorsque vous avez dit à sa logeuse que vous aviez remis la main sur ce livre, madame Guihéneuf a essayé de joindre son locataire

plusieurs fois pour le prévenir de votre passage. Tous ses appels restant sans réponse, cette brave femme a fini par s'inquiéter et m'appeler. Lorsque je suis arrivé chez elle, j'ai trouvé les coupures de presse que vous aviez laissées bien en évidence sur le bureau. J'ai prévenu Manon et nous avons interrogé le professeur Jordan hier après-midi, mais vous le savez déjà, n'est-ce pas ? Comment avez-vous compris ?

- Ce qui m'a tout d'abord alerté, c'est que cet enseignant ne voulait visiblement pas que je découvre qui il rencontrait à cet endroit. Pourquoi ? Il n'était pas marié et ne connaissait personne dans le coin. Il fallait donc que ce soit une relation qui puisse nuire à sa situation professionnelle si elle était découverte. J'ai ramassé un mégot qui traînait dans cette cour et ai constaté que le caissier de madame Miron fumait la même marque. Or, il s'était installé à Kerdavallec presque en même temps que l'arrivée de monsieur Jordan au pensionnat. Voilà pour les déductions. Ensuite, si on n'avait pas signalé la disparition de ce jeune homme, c'est qu'il ne travaillait pas ce vendredi-là qui était suivi d'un long weekend, madame Miron me l'avait dit. Sa disparition ne serait donc signalée au plus tôt que le lundi après-midi, lorsqu'il ne reviendrait pas à son travail.

- En tous les cas, Jordan n'a rien à voir avec le décès de son petit ami, ronchonna Manon, il avait un alibi pour tout l'après-midi. Nous allons être obligés de conclure à l'accident.

- Si nous parlons de suspects potentiels, avez-vous pu retracer d'où le coup de téléphone à la mère Bronnec a été passé ?

- La communication venait du pensionnat. C'est sans doute Loïc Bronnec qui aura appelé sa grand-mère, l'informa Malo.

- D'après l'intendante, c'était une femme à

l'appareil, qui s'est présentée sous le nom de « Marie-Morgane », contra Edgar. Et elle aurait certainement reconnu la voix de Loïc.

- Vous voulez dire que vous avez toujours des soupçons ?

- Je vous ai déjà dit que la disparition de ce cadenas de porte d'entrée me semblait significative, objecta Edgar d'une voix douce. Car j'imagine qu'il n'a toujours pas été retrouvé ?

Manon secoua la tête dans la négative.

- Nous ne pouvons guère déduire de cela qu'il s'agit d'un meurtre, contra Malo avec lassitude. Je finis par me dire que nous voyons partout des assassinats imaginaires.

- Et Armelle ?

Manon échangea avec Malo un regard embarrassé.

- Justement...

Elle tendit à Edgar une photo du bord de plage. Lové derrière des bruyères à côté des rochers, un petit arbuste aux baies noires se dressait fièrement à l'abri du vent.

- De la belladone ? comprit Edgar.

- Tout juste, répliqua Malo, lugubre. Thibaut Gourvennec a pu ne pas remarquer qu'Armelle Bolloch croquait quelques-unes de ces baies sur le chemin de la plage... elle avait même pu les cueillir au passage avant de se rendre au restaurant et les grignoter après. Auquel cas nous avons inventé un crime de toutes pièces et avons ennuyé un certain nombre de gens - dont certains ont le bras long - pour des prunes.

- Allons, Malo, le réconforta Edgar. Vous n'y êtes pour rien, voyons. Ni vous ni Manon ne pouvez être suspectés de vous être montés la tête mutuellement, n'importe quel enquêteur aurait réagi comme vous.

- Que vous dites, remarqua Manon, qui

donnait l'impression d'assister à l'enterrement d'un proche. Mon commissaire va devenir fou, je le connais. Je n'ai pas fini d'en entendre parler.

- Mais pourquoi aucun estivant n'a-t-il remarqué cet arbuste auparavant ?

- On a mis du temps à établir la cause exacte du décès, rappelez-vous. De plus la belladone n'est pas une plante de bord de plage, mais de sous-bois. Personne n'aurait deviné qu'une touffe y avait poussé tranquillement non loin de la crique où Armelle s'était baignée.

- Donc, vous ne suspectez plus Loïc Bronnec ?

- Je ne dis pas cela, grommela Manon.

- Et si vous l'arrêtiez ?

Les deux jeunes policiers regardèrent le libraire, stupéfaits.

- On n'arrête pas les gens comme ça, monsieur Spencer, s'exclama Manon. Il me faut des preuves.

- Et si vous le mettiez simplement en... comment dit-on ? en garde à vue ?

- C'est déjà plus faisable, mais sous quel motif ?

- Je crois que Loïc voulait se débarrasser d'Armelle car il avait l'intention de revenir vers son ancienne petite amie, avança Edgar sans vergogne en croisant les doigts sous la table. De plus, Eléonore partage ses sentiments.

- Comment ? Mais ils se détestent !

- En public, ils prennent grand soin d'afficher leur animosité réciproque, je suis d'accord. Ils ne sont pas mauvais comme acteurs, mais ces histoires de crime commencent à leur faire perdre leurs précautions...

- Quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez ? demanda Manon en fronçant le nez.

- Je crois en trouver une. Tout d'abord, il y a quelques jours, nous avons parlé des diminutifs

du prénom Eléonore, vous vous rappelez ? Vicky disait qu'il y en avait plein. Même si Thibaut Gourvennec l'appelle « Lilo », et la plupart de ses camarades « Ellie », je me demande quel était son surnom pour Loïc Bronnec lorsqu'ils étaient ensemble...

- Léo ? comprit Malo, perspicace. Voilà notre mystérieux « Léo » ? Loïc aurait donc passé la journée de la mort d'Armelle avec Eléonore de Kernaleguen ?

Edgar eut un signe de tête affirmatif. Après quelques instants, Manon reprit, pensive.

- Cependant, il s'agit toujours de présomptions. Nous n'avons rien de probant qui établisse une relation secrète entre ces deux jeunes gens.

- Je pense que si, affirma Edgar. Au début de la rentrée scolaire, Eléonore est venue ici et a commandé des livres en demandant un texto de confirmation. Or, elle n'a pas de téléphone mobile à son nom car cela est interdit au pensionnat. Ses parents ne lui en auraient jamais acheté un.

- Eh bien ?

- A qui ce mobile appartient-il ?

- Sa grand-mère, sans doute. Elle lui en aura offert un, suggéra Malo.

- J'en doute, puisque cela aurait valu des ennuis à sa petite-fille. Mais vérifions.

Joignant le geste à la parole, Edgar sortit la fiche d'achat des livres de septembre et composa le numéro du mobile qu'Eléonore lui avait laissé, puis mit l'appareil sur haut-parleur. Après deux sonneries, une voix profonde et masculine se fit entendre dans le combiné.

- Allô ! Allô ? Qui est à l'appareil ?

Edgar coupa aussitôt la communication, tandis que les deux policiers s'entre-regardaient, médusés. C'était bien la voix de Loïc Bronnec.

- Mais pourquoi gardent-ils leur relation secrète ?

- Je pense qu'Eléonore sait parfaitement que l'avocat de son père le fait chanter, dit lentement Edgar. De plus, elle a attendu qu'une grosse donation lui soit faite en propre si les fiançailles étaient publiées, ce qui vient juste de se produire. Mais du côté de Loïc Bronnec, je crois que cette situation a assez duré, et il a perdu sa prudence en se montrant le soir de la conférence, en envoyant promener ouvertement Thibaut Gourvennec. La jeune fille semblait désespérée plutôt qu'en colère contre lui... j'ai commencé à avoir des soupçons ce soir-là, pour tout vous dire.

- Vous pensez que quelqu'un d'autre est au courant ?

- Je peux me tromper, mais je suppose que la grand-mère d'Ellie est au courant, fit lentement Edgar. La façon dont elle a rembarré le jeune Loïc semblait dire qu'elle prenait la situation en main et lui enjoignait la prudence.

Manon et Malo s'entre-regardèrent puis Malo fit les cent pas dans le magasin, tandis que l'inspectrice restait songeuse.

- Très bien. Admettons que vous ayez raison, dit brusquement Malo en se retournant. Quelle aurait été la raison pour Loïc de supprimer Armelle ?

- Cette petite était un maître chanteur sans scrupules avec plus d'un tour dans son sac, répliqua Edgar. *Et si elle avait découvert que la rupture entre Loïc et Eléonore n'était que du vent ?*

- Ce qui expliquerait la véritable raison des billets qui portaient les empreintes de Loïc Bronnec... musa Manon. Compliments, effectivement, je dirais que nous tenons un début de piste contre lui. Cela peut justifier qu'on

l'amène au commissariat, en tout cas.

- N'oubliez pas de dire aux bonnes personnes que Loïc Bronnec est convoqué à un interrogatoire de police, conseilla Edgar. Les réactions ne devraient pas se faire attendre...

Chapitre 22 – Un coin du voile

Après avoir soigneusement préparé ce qu'ils devaient dire, Manon et Malo se rendirent à la maison des Bronnec, de l'autre côté du village. Si Manon ressentait un pincement au cœur morose de ce qu'Edgar ait déduit seul tant de choses dans l'enquête, Malo affichait la détermination et l'air résolu de qui a reçu un coup de fouet pour avancer. Il sonna d'un geste vif à la maison et attendit que la duègne vêtue de noir vienne lui ouvrir.

Lorsque celle-ci s'encadra dans la porte, ils demandèrent à voir le jeune homme et un air méfiant apparut aussitôt sur son visage. Mais elle n'eut pas le temps de répondre, car une voix nette la coupa dans son élan.

- Laissez-les entrer, Jeanine. C'est à moi qu'ils veulent parler.

Impassible, le jeune homme leur fit signe d'entrer dans un salon confortablement meublé.

- Après tout, le secret allait bientôt être découvert... remarqua-t-il en s'asseyant dans le fauteuil le plus proche. Vous avez deviné, n'est-ce pas ?

- Comment savez-vous... commença Manon.

- L'appel d'Edgar d'hier, bien sûr, coupa Malo. Vous n'êtes pas bête, Loïc.

- Je finis par me dire que si, répliqua le jeune homme en regardant par la fenêtre. Cela fait longtemps que Léo et moi sommes ensemble et voulons faire les mêmes études... et puis il a fallu que ces imbéciles de parents nous mettent des bâtons dans les roues avec ce Thibaut à la noix. Ils en étaient venus à harceler carrément leur fille, nous avons pensé calmer les choses en prétextant une rupture. C'était aussi dur pour moi que pour Léo de feindre un quelconque intérêt pour Armelle ou Thibaut, tout cela pour qu'on nous fiche temporairement la paix.

- Vous aviez donc deviné qu'Armelle n'était là que pour vous aguicher ?

- Cela n'avait rien de difficile, rétorqua Loïc avec un demi-sourire. Pas plus que la soudaine admiration béate des parents de Léo pour ce Thibaut, un vrai minable.

- Savez-vous que le comte faisait l'objet d'un chantage de la part du père de Thibaut ?

- Non, pas du tout, s'étonna-t-il sincèrement. Je pensais qu'il s'agissait seulement de snobinards à la petite semaine et de préjugés de classe ridicules contre moi. Je comprends mieux maintenant...

- Quelqu'un était-il au courant que vous et Eléonore étiez toujours ensemble ? demanda Manon.

- Oui, tout naturellement Léo en a parlé à sa grand-mère, et elle nous a aidés à nous rencontrer en cachette.

- « Tout naturellement » ? Que voulez-vous dire ?

- Léo m'a dit que sa grand-mère n'était pas d'une famille noble à l'origine, elle a compris tout de suite nos difficultés. Et ma grand-mère était aussi au courant. D'ailleurs, je ne lui cache rien. Malgré notre différence d'âge, elle est toujours de bon conseil et elle me comprend.

- Et Armelle ? Armelle ne s'était doutée de rien ?

- Il ne me semble pas.

- Si elle avait compris, cela expliquerait pourquoi elle avait transféré son attention sur Thibaut en sachant que cela ne ferait de mal à personne.

- Sans doute, acquiesça Loïc. Mais elle n'a parlé de rien.

- Pourquoi a-t-on retrouvé vos empreintes sur de l'argent qui a été saisi dans sa chambre ?

Une expression fugace de crainte apparut sur

le visage du jeune homme, mais elle se dissipa aussitôt.

- Oh ! cela... des cadeaux que je prétendais lui faire pour maintenir les apparences.

- C'est curieux de se donner des espèces sonnantes et trébuchantes entre amoureux transis, releva Malo. Pour la fille, c'est même carrément insultant.

- C'est mon affaire, il me semble, répliqua-t-il. Armelle ne s'en formalisait pas.

Manon donna un coup de coude discret à Malo. Il ne fallait pas qu'ils oublient la raison de leur venue.

- Eh bien, monsieur Bronnec, je vais vous demander de nous suivre au commissariat de Vannes pour de plus amples explications concernant tout ceci.

- Vous m'arrêtez ? demanda le jeune homme d'un ton sec. Je vous préviens que je pars bientôt, mes cours commencent à Paris la semaine prochaine.

- Veuillez nous suivre, s'il vous plaît, répliqua Manon sans hausser le ton.

Le jeune homme haussa les épaules, attrapa son blouson et tourna la tête.

- Vous permettez que je prenne congé de ma grand-mère ?

- Bien sûr, intervint Malo.

Ils sortirent dans le couloir et Loïc rassura la fidèle duègne qui montait la garde sur une chaise devant la chambre de madame Bronnec, tout en cousant un ouvrage hideux.

- Il ne faut pas vous faire de souci, Jeanine. La police a quelques questions à me poser. Je reviendrai dès que possible. Je vais dire au revoir à Mamie.

Malo cilla. Le qualificatif de « Mamie » sonnait bizarrement pour désigner la vieille femme à la voix gutturale d'outre-tombe qui

ressemblait d'après Edgar à une des trois sorcières dépeignées de Mac Beth.

- Je suis sûr qu'elle ne se sent pas bien, bien qu'elle ne veuille pas l'admettre, fit-il en sortant de la chambre quelques minutes plus tard, d'un air soucieux. Appelez le docteur, Jeanine, voulez-vous ? Et tenez-moi au courant.

- Nous sommes désolés d'avoir causé un choc à madame Bronnec, s'excusa Malo.

- Ce n'est rien. Elle a pris la chose très calmement et m'a dit qu'elle était certaine de me revoir bientôt. Tout comme moi, elle pense que vous faites fausse route en m'imaginant en assassin. Ma grand-mère conserve toujours son calme dans les situations difficiles. Et c'est heureux, vu son état.

- Votre grand-mère est si mal ? demanda Malo en ouvrant la portière de la voiture. Le docteur n'a rien voulu nous dire à notre dernière visite.

- Vous ne faites pas partie de la famille et il a le secret médical à respecter. Sachez donc que la pauvre se débat contre un cancer qui la ronge depuis longtemps déjà. Elle fait preuve d'une combativité et d'un courage exceptionnels, mais le mal progresse peu à peu.

- Ah ! Désolé, marmonna Malo.

Manon lui lança un regard furieux, lui enjoignant clairement de ne pas s'apitoyer sur un suspect tandis qu'elle prenait le volant.

Une fois arrivés devant le commissariat à Vannes, Malo ne put retenir un soupir d'exaspération. Edgar leur avait bien assuré que certaines personnes allaient réagir, et le policier espérait que les conséquences n'allaient pas se faire attendre, car ils n'avaient aucune raison valable de retenir Loïc très longtemps...

Cet après-midi-là dans la librairie, Riri, Fifi et Loulou s'étaient rassemblées pour leur thé hebdomadaire. Le nez de cette dernière vibronnait d'excitation tandis qu'elle décrivait la scène de l'arrestation de Loïc Bronnec le matin même. Edgar se garda bien de la détromper et l'écouta attentivement, tandis que Vicky s'affairait au coin café.

- Vous dites qu'il a été arrêté ? Cela me semble incroyable, affirma-t-il sans rougir.

- C'est pourtant la vérité vraie, mon cher Monsieur. Ce matin, le petit Le Madec faisait son jogging près de la maison des Bronnec, et devinez ce qu'il a vu ? La voiture de Malo et Manon s'est arrêtée devant le perron et ils sont ressortis quelques minutes plus tard avec Loïc ! J'ai toujours dit que c'était lui ! triompha-t-elle mensongèrement. Ils sont certainement partis à Vannes car le père Vigneaux - qui revenait de la pêche - les a vus emprunter la Nationale à la sortie de Kerdavallec.

- Sans doute ont-ils des questions à lui poser, observa doucement Edgar, content de voir que le système de renseignement interne du village avait très bien fonctionné.

- Jeanine a rapporté à France Miron que la vieille mère Bronnec était certaine qu'ils allaient relâcher son petit-fils d'ici peu, intervint Fifi d'une voix douce.

- J'aimerais savoir d'où lui vient cette certitude, murmura Riri, sourcils froncés, en portant sa tasse à ses lèvres.

- Si elle le dit, alors cela se fera, opina Fifi qui était loin d'avoir dépassé ses frayeurs superstitieuses en ce qui concernait la vieille femme.

- Mais vous ne connaissez pas le plus beau ! s'exclama Loulou, émoustillée à l'idée de

rapporter un morceau de choix aux appétits affamés de cancans. Il paraît que la petite Eléonore de Kernaleguen est tombée malade. Sa grand-mère est venue la chercher ce matin en voiture pour quelques jours de repos chez elle.

- Sophie vous a prévenue ? s'enquit Edgar, sagace.

- Selon ma petite-fille, il s'agit d'une maladie inventée de toutes pièces, renifla Loulou. Il faut dire que le choc a été rude à encaisser...

- Le choc ? Que voulez-vous dire ? s'étonna Edgar.

Pour toute réponse, Riri se pencha en avant et déplia un entrefilet soigneusement découpé dans le journal du matin.

- N'est-ce pas un rude coup pour notre cher comte ?

Le journal accusait clairement le comte de Kernaleguen d'avoir fraudé dans ses demandes de subventions aux Monuments Historiques pour la rénovation de son château, et sous-entendait également des délits d'initié et des actes de corruption avant la fermeture de son entreprise. Edgar en tomba des nues.

- Voilà donc le moyen de pression éventé... siffla-t-il entre ses dents. A vrai dire, Mesdames, nous avions soupçonné depuis longtemps que l'avocat de la famille, Maître Gourvennec, dictait sa loi au comte, mais Malo se demandait quel pouvait en être le motif. Je crois qu'il n'y a plus de doute sur la question. Sait-on qui a vendu la mèche ? L'avocat ou le comte lui-même ?

- L'un ou l'autre, c'est bien possible, mais on n'est sûr de rien, avança prudemment Fifi.

- En tous les cas, maintenant Maître Gourvennec n'a plus de moyen pour forcer à ce mariage. Peut-être n'est-ce pas lui qui a mis le journal au courant...

- Je donnerais cher pour savoir qui est

derrière tout cela. Peut-être s'agit-il d'Eléonore de Kernaleguen, maintenant qu'elle a reçu sa grosse donation elle peut dénoncer son père et rompre ses fiançailles, observa Loulou.

- Cela n'a pas l'air d'être son genre, objecta Vicky qui prenait la parole pour la première fois.

- Tu n'imagines pas ce que peuvent faire les jeunes filles au visage d'ange, contra Edgar, qui partageait avec ses vieilles amies un manque total d'illusions sur la nature humaine. Cela la met à l'abri du besoin et en sécurité, et lui garantit qu'on lui fichera la paix à propos de Thibaut pour l'avenir. Je dirais au contraire qu'elle semble la suspecte idéale.

- Mais un problème demeure, objecta Loulou.

- C'est-à-dire ?

- Eh bien, les journaux ne publient pas n'importe quoi, nota la vieille dame. S'ils ont fait passer cet article, qui va certainement faire régir le Parquet de Rennes et prononcer des mises en examen, c'est que la rédaction devait disposer de certaines preuves... je ne vois pas où Eléonore les aurait cachées depuis la rentrée au pensionnat. Les casiers des filles sont inspectés périodiquement, m'a dit Sophie.

- Effectivement, approuva Edgar, cela rend les choses plus difficiles. Mais cette dénonciation arrive à point nommé...

A cet instant, le téléphone sonna. Le libraire alla répondre et, avec un haussement de sourcil, revint près de la table de Riri, Fifi, et Loulou.

- Je vais en savoir plus, Mesdames. Si je suis disponible, Eléonore de Kernaleguen et sa grand-mère souhaiteraient avoir un entretien privé avec moi dans leur maison d'Auray.

Chapitre 23 – Les aveux d’Auray

Deux jours plus tard, la voiture d’Edgar s’engagea dans la voie qui menait à l’extérieur du village. Il avait laissé Vicky en charge de la librairie pour la matinée, car en plein mois d’octobre, le commerce s’était considérablement ralenti – jusqu’aux prochaines vacances d’automne, où les mamans viendraient chercher de quoi distraire leurs chères têtes blondes, et les ados leur dose habituelle de mangas.

Arrivé aux abords de la ville d’Auray, il dut utiliser le GPS pour s’orienter avec l’adresse qu’on lui avait donnée et se trouva bientôt devant une jolie petite maison de maître, nichée dans un parc verdoyant. Même avec la petite pluie fine qui mouillait son pare-brise, l’endroit ne manquait pas de charme et Edgar poussa un léger sifflement d’admiration. L’interphone lui ouvrit la grille et il remonta vers la maison, en se garant sous un porche visiblement réservé aux visiteurs. L’entrée principale entourée de deux colonnes et de grandes portes fenêtres lui sembla presque britannique dans sa conception. Il sonna et attendit, dévoré par la curiosité.

Ce fut la comtesse douairière qui lui ouvrit. Comme toujours très élégamment vêtue et à la silhouette élancée, on lui donnait certainement vingt ans de moins que l’âge qui figurait sur son acte de naissance.

- Bonjour, monsieur Spencer. Eléonore et moi vous attendions. Mais permettez-moi de vous débarrasser de votre manteau.

Cette formalité accomplie, Edgar se rendit dans un salon magnifique et clair, où un grand feu de bois brûlait dans l’âtre surmonté d’une vue impressionniste de mer avec des bateaux, qui parut à Edgar vaguement familière. L’endroit était meublé de divans et de fauteuils confortables, de lampes à la lumière indirecte et

de tapis chatoyants. La jeune fille était assise dans un canapé et emmitouflée dans un plaid. On voyait qu'elle avait récemment pleuré.

- Monsieur Spencer nous a fait l'extrême gentillesse de se déplacer, déclara la comtesse en invitant le libraire à s'asseoir. Je dois vous présenter d'emblée toutes mes excuses, cher Monsieur, car j'aurais préféré que nous nous rencontrions à Kerdavallec, mais Eléonore a insisté. Je suis confuse de vous avoir fait faire tout ce chemin.

- Je voulais être sûre que ce que nous nous dirions ne sorte pas d'ici, reconnut Eléonore. Monsieur Spencer, vous êtes mon dernier espoir. Vous connaissez bien le policier municipal, celui qui a arrêté Loïc... mais il se trompe sur toute la ligne. Avez-vous lu le journal d'hier matin ?

- Vous voulez dire au sujet des... heu... des allégations qui sont portées contre votre père ?

La jeune fille eut un léger signe de tête affirmatif.

- J'en ai entendu parler, reconnut pudiquement le libraire.

- Cela me libère de beaucoup de choses, à présent. Je savais plus ou moins que les tractations qu'avait menées Papa englobaient des éléments douteux, et je l'ai vu de mes propres yeux modifier des documents officiels, dont je me doutais qu'ils servaient à constituer le dossier aux Monuments Historiques. D'autre part, il se montrait très fuyant lorsque j'essayais de lui en parler. J'ai vite compris que quelque chose n'allait pas... c'est à ce moment qu'il a commencé à essayer de me faire rompre avec Loïc. Ma mère le secondait, et j'ai vraiment vécu un enfer... comme je ne céda pas, ils ont fait intervenir Armelle que je n'avais pas revue depuis des années. Elle était là pour me séparer de Loïc... ce dont nous nous sommes

parfaitement rendu compte dès son arrivée. J'étais désespérée, et ai pensé naturellement à me tourner vers ma grand-mère. Je savais qu'elle me comprendrait.

- Aimez-vous Armelle ?

Eléonore baissa les yeux.

- Elle est morte maintenant, mais... pour tout vous dire, je la méprisais du fond du cœur. Elle aurait fait n'importe quelle bassesse pour de l'argent. Bien sûr, je savais que son milieu familial n'était pas parfait, mais cela n'enlevait rien à sa cupidité. Loïc a promis de jouer le jeu, et moi de consentir à ces fiançailles ridicules, pour que nous ayons de la tranquillité jusqu'à ce que je puisse le rejoindre à Paris, l'année suivante. J'ai exigé cette donation de la part de mon père sur les conseils de ma grand-mère, afin de pouvoir disposer d'une totale indépendance le moment venu.

- C'est donc vous qui avez dénoncé votre père à ce journal ?

- Oh non, pas du tout ! Je pensais simplement l'en menacer. Il est faible, il aurait cédé devant la peur du scandale. Papa m'a imposé la compagnie d'Armelle cet été chez ma grand-mère, sans doute pour me surveiller. Je croyais faire attention, mais un soir très tard, j'ai appelé Loïc depuis cette maison et Armelle a surpris notre conversation tapie derrière la porte. Depuis ce moment, cela a été l'enfer...

- Loïc a cependant affirmé à la police qu'Armelle ne savait pas que vous étiez toujours ensemble.

- Ne voyez-vous pas que c'était le seul moyen pour lui de se préserver des soupçons concernant sa noyade ? Si on avait su qu'elle jouait au maître chanteur avec nous – car elle nous extorquait de l'argent pour son silence – nous aurions été en première ligne des suspects.

Je n'avais pas de liquidités disponibles, c'était Loïc qui se chargeait des paiements. Et maintenant, ils l'ont arrêté à cause de moi.

Un sanglot l'interrompit, et elle resta quelques instants la voix coupée.

- J'ai réalisé que moi seule pouvait le sortir de ce guêpier, alors je vous ai fait appeler. Je ne voulais pas parler à la police directement, mais vous savez être discret et vous les connaissez bien.

- Vous êtes sûre de l'innocence de Loïc ?

- Certaine, fit la jeune fille, catégorique. D'abord, Loïc n'aurait jamais empoisonné quelqu'un, il affronte les difficultés et les ennemis en face. Je crois d'ailleurs que cette dissimulation lui a beaucoup coûté. Ensuite, nous nous trouvions ensemble à Rennes en la présence de ma grand-mère cette journée-là.

- On n'a guère de preuves de votre emploi du temps, fit gentiment observer Edgar.

- Il me semble que ma parole devrait vous suffire, laissa tomber la comtesse, altière.

- Laissez, je vous en prie, grand-mère. Nous pouvons prouver que ni lui ni moi ne sommes revenus à Kerdavallec. Nous ne sommes pour rien dans la mort d'Armelle.

- Admettons, mais êtes-vous aussi innocents en ce qui concerne le deuxième mort ? Le caissier de la supérette ?

- Je croyais qu'il s'agissait d'un accident, répliqua la jeune fille très étonnée. Cela s'est su au pensionnat, mais on disait qu'il fumait à côté de matières inflammables et a provoqué une explosion. Ce n'est pas le cas ?

- On semble s'orienter vers l'hypothèse de l'accident, c'est vrai, fit Edgar sans se compromettre. Le connaissiez-vous ?

Eléonore hocha la tête dans la négative.

- Je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque ma grand-

mère et moi avons acheté des bricoles chez lui avant de revenir au pensionnat, et l'ai à peine regardé.

- Un jeune sot, opina la comtesse, péremptoire. Il a failli m'escroquer pour un article imaginaire en trop. J'ai dû revenir lui pointer son erreur et il m'a remboursée en rougissant jusqu'aux oreilles.

- De toute façon, Loïc n'est pas concerné par ce tragique accident, puisqu'il se trouvait ce soir-là au pensionnat pour votre conférence, monsieur Spencer. Et s'agissant de la noyade d'Armelle, grand-mère, montrez-lui la preuve que Loïc n'est pour rien non plus dans cette affaire.

Avec une grâce féline, l'aristocrate se leva et alla vers un meuble d'où elle tira une feuille de papier qu'elle tendit à Edgar. Celui-ci le parcourut des yeux, et tomba des nues. Eléonore de Kernaleguen et Loïc Bronnec s'étaient mariés à la mairie d'un village avoisinant Rennes en fin d'après-midi du jour où Armelle s'était noyée. Les témoins de l'acte étaient la grand-mère d'Eléonore, et un autre nom masculin qui lui était totalement inconnu.

- Le deuxième témoin est l'ancien adjoint du père de Loïc, qui est toujours resté en contact avec la famille Bronnec, précisa Eléonore. Nous avons profité du fait que l'ancienne maison des parents de Loïc se trouvait dans cette commune... elle est louée maintenant, et son courrier est transféré à Kerdavallec chez sa grand-mère, mais on pouvait se servir de l'adresse pour les formalités des bans. D'ailleurs, ses deux parents y sont enterrés.

- Vous étiez donc bien tous deux absents de Kerdavallec la journée entière, tout comme vous, madame ? conclut Edgar en se tournant vers la comtesse douairière. Vous approuviez donc ce mariage ? Mais votre fils... enfin, il nous a laissé

entendre que vous partagiez ses préjugés sur la classe sociale de Loïc.

- J'aurais été mal placée pour critiquer, étant moi-même roturière de naissance. Mais bien sûr, c'est ce que je lui ai laissé croire, sourit l'élégante comtesse. Si je m'étais opposée à lui frontalement, il ne m'aurait pas fait confiance pour héberger ma petite-fille cet été-là.

- Si je puis me permettre, madame, que pensiez-vous d'Armelle ? Elle est restée également chez vous à ce moment-là ?

La comtesse réfléchit quelques secondes, puis répondit.

- Oui, elle se trouvait là. Vous me pardonnerez de dire du mal des morts, j'y répugne tout autant que ma petite-fille. A mon sens, c'était une petite rouée sans scrupules. Au surplus, elle était assez sotte...

- Au contraire, grand-mère, je la trouvais très fine lorsqu'il s'agissait de deviner les secrets des autres, reconnut Eléonore d'une voix lasse.

- C'est vrai, c'était le genre de petite bécasse qui écoute aux portes et se croit intelligente. Elle ne m'avait pas impressionnée outre mesure, je dois dire. Mais j'avais une grande ascendance sur elle, de par mon statut et...

La comtesse s'interrompt, gênée, mais Eléonore conclut à sa place avec un petit rire.

- Voyez-vous, monsieur Spencer, elle trouvait ma grand-mère très belle pour son âge, et ne cessait de lui demander quel était son secret de beauté.

- Voilà pourquoi je l'appelle une petite écervelée, conclut l'aristocrate, lèvres pincées. Je n'ai pas honte d'avouer, au contraire de certaines femmes, que le bistouri m'a aidée à conserver une partie de ma jeunesse.

Elle se tourna vers Edgar.

- Pensez-vous que ce que ma petite fille vient

de vous apprendre a des chances de faire libérer Loïc au plus vite ?

- Puisque nous nous étions mariés, renchérit Eléonore, Armelle n'avait plus de motif de chantage envers nous. Mon père n'aurait jamais toléré un divorce dans la famille, il aurait finalement accepté la situation.

- Cela va certainement aider ce jeune homme, reconnu Edgar.

Il se leva pour prendre congé, mais Eléonore et sa grand-mère insistèrent pour qu'il prenne une boisson chaude avant de repartir.

- Votre maison est ravissante, madame, dit-il tandis qu'elle lui servait un chocolat fumant. De quand date-t-elle ?

- J'ignore l'année exacte de construction, mais elle a été acquise par le grand-père de mon mari, puis modernisée par mon beau-père à la fin des années trente. Il s'en servait comme pied-à-terre de bord de mer pour aller poser son chevalet sur les côtes avoisinantes, car c'était un peintre amateur talentueux. Tenez, le tableau qui se trouve au-dessus de la cheminée est d'ailleurs l'une de ses œuvres.

Edgar suivit la direction de son regard, et poussa soudain une exclamation.

- Mais c'est la vue de la falaise, à Kerdavallec ! Voilà pourquoi elle me semblait familière !

Il se leva pour l'examiner de plus près, et reconnut que l'auteur du tableau ne manquait pas de talent. Les bateaux étaient artistement représentés par des touches vives, et les flots gris aux vagues mouvantes correspondaient tout à fait à son souvenir. Il remarqua alors un gros rocher vert qui tranchait sur le reste de la grève, et plissa les yeux pour en discerner les contours, puis s'écria :

- Mais c'est une sirène !

Chapitre 24 – La sirène du passé

Si Eléonore leva un sourcil d'étonnement poli, la comtesse sourit légèrement et déclara d'un ton parfaitement serein :

- Je vous félicite. Peu de gens remarquent ceci... Vous rappelez-vous qu'un jour je vous ai dit que je croyais à l'existence des sirènes ? Vous savez maintenant pourquoi. Je suis persuadée que jamais mon beau-père n'aurait représenté quelque chose qui n'existait pas sur sa toile.

- Et il vous a confirmé qu'elle n'était pas sortie de son imagination ? Qu'il l'avait bel et bien vue ?

- Je n'ai jamais pu lui poser la question, le mystère reste entier, expliqua-t-elle. Il est mort peu de temps après, J'étais à l'époque en vacances avec mon fiancé, nous n'en sommes revenus qu'après son décès. Cela a été un grand regret pour Philippe que le pauvre homme n'ait pu assister à notre mariage, et je dois dire que je l'ai aussi regretté.

- De quoi est-il mort, si je ne suis pas indiscret ?

- D'une chute dans l'eau, soupira-t-elle. Un rocher l'a assommé, et il s'est noyé. On peut sans doute arguer qu'il s'agissait de la malédiction de la Marie-Morgane ! Tout cela est si loin... mais lorsque je regarde ce tableau, ces superstitions bretonnes me semblent presque réelles.

A cet instant, une sonnerie retentit, et Eléonore bondit de son canapé et sortit de la pièce plus vite qu'un boulet de canon. La comtesse soupira à nouveau.

- La pauvre petite guette un appel de son mari depuis qu'il a été emmené par la police. Elle m'a téléphoné au bord de la crise de nerfs, et je l'ai sortie du pensionnat jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre.

- Vous êtes très proche d'elle, dirait-on.

- J'adore ma petite-fille, monsieur Spencer.

Les traits de la vieille dame s'adoucirent.

- Il faut dire qu'elle me ressemble beaucoup lorsque j'étais jeune. Nous avons aussi des centres d'intérêt communs... je me retrouve beaucoup en elle, pour tout vous dire, physiquement et intellectuellement.

- Vous étiez donc encore plus belle dans votre jeunesse qu'à l'heure actuelle, si c'est possible, la complimenta galamment Edgar.

La comtesse baissa les yeux et répondit d'un ton mélancolique.

- C'est vrai... j'étais belle, alors... mais la beauté ne suffit pas pour une femme, monsieur. Il lui faut aussi de la cervelle. Et vous voyez ce qui est arrivé à ma pauvre Eléonore. Mon fils est imbu de sa personne et vit cinquante ans en arrière, il lui refusait aussi bien de pouvoir s'accomplir par les études qu'elle méritait, ou de pouvoir vivre avec celui qu'elle aimait. Il a bien failli gâcher sa vie. Heureusement, j'ai pu aider ma petite-fille à éviter cette ingérence et à poursuivre ses ambitions.

- Pourtant, madame...

Il s'interrompit, mais la comtesse de Kernaleguen devina ce à quoi il faisait allusion.

- Vous me trouvez étonnamment progressiste pour une femme de mon âge et de ma condition ? Comme je l'ai dit, je ne suis pas née aristocrate, monsieur. Sachez que, jeune fille, j'aurais voulu poursuivre des études...

- Ah, vraiment ? Dans quel domaine ?

- La littérature, dit-elle brièvement. J'y ai renoncé de mon plein gré lorsque j'ai rencontré mon mari, nous étions follement amoureux. Mais c'était un temps rétrograde maintenant révolu, et ma chère petite Eléonore a à présent la possibilité de s'épanouir sur les deux plans simultanément. C'est pour cela que je lui ai conseillé le mariage

immédiat avec Loïc. Elle a parfaitement raison sur l'absence de motif de chantage de cette Armelle par la suite. Mon fils est de la vieille école, cher Monsieur. Il tempêtera, sera outré d'avoir été joué... mais ne remettra jamais en cause leur union. Pour lui, un mariage est un mariage.

- Et vous avez confiance en Loïc pour être un bon mari ? Ils sont vraiment très jeunes tous les deux, et pardonnez-moi, mais vous ne le connaissez pas très bien.

- Je sais juger les gens que je rencontre, monsieur Spencer.

- Vous l'avez donc rencontré ?

- Eléonore me l'a présenté, et puis je l'ai revu à plusieurs reprises. De plus, quelqu'un qui le connaissait intimement m'a dit de lui beaucoup de bien.

- L'ancien adjoint de son père ?

- C'est cela.

- Mais que pensez-vous de sa famille, les Bronnec ?

- Je ne connais que Loïc, mais il m'a dit qu'il n'avait plus que sa grand-mère au monde, auquel il est très attaché. Bien sûr, je n'avais jamais rencontré cette famille auparavant, laissa-t-elle tomber comme si elle énonçait une évidence.

- Vous n'avez donc pas de préjugés de classe ?

- Ce qui compte est le bonheur de ma petite-fille. Je suis certaine que tout se passera bien. Ils ont tous les deux subi d'importantes épreuves, et malgré leur jeunesse, ils ont su y faire face et se tenir les coudes. Ils méritaient de l'aide.

- Je suis d'accord, ce sont des jeunes gens intelligents.

A cet instant, Eléonore surgit dans la pièce, haletante.

- Grand-mère, ça y est, ils ont libéré Loïc !

C'était Jeanine au téléphone, il va revenir à Kerdavallec ! Je vais essayer de l'appeler tout de suite !

Aussi vite qu'elle était entrée, Eléonore fit volte-face et se précipita dans le couloir. La comtesse et Edgar échangèrent un sourire.

- Voilà une très bonne nouvelle, commenta ce dernier.

- Pardonnez l'impétuosité de la jeunesse, sourit-elle. En tous les cas, ajouta-t-elle plus sérieusement, j'espère que vous respecterez la confidentialité de ce que ma petite-fille vous a révélé. Cela ne doit être divulgué qu'en cas de nécessité absolue. Il est inutile de lui attirer des ennuis dès maintenant auprès de son père, d'autant que mon fils a certainement d'autres chats à fouetter à l'heure actuelle.

- Je vous promets de n'en parler qu'à la police, et seulement si le besoin s'en faisait sentir pour le bien de Loïc, promit gravement Edgar.

- Restez-vous déjeuner, monsieur Spencer ?

- Je vous remercie, madame, mais je vais revenir tout de suite au village. Nul doute que la libération de Loïc va faire sauter de joie tous les habitants. Et je vous promets de respecter vos confidences dans Kerdavallec.

- Merci, Monsieur. J'espère que nous nous reverrons.

- J'en suis certain.

Lorsqu'Edgar remonta dans sa voiture, il était encore étourdi des révélations qu'Eléonore venait de lui faire. Alors, Armelle connaissait la relation toujours existante entre elle et Loïc ? Voilà pourquoi elle s'était jetée au cou de Thibaut Gourvennec, sachant qu'il serait éconduit sous peu... et lui n'y avait vu qu'une conquête facile d'un soir. Mais sitôt ce mariage arrangé annulé, elle aurait consolé le jeune homme qui serait devenu une proie facile pour

retomber dans ses bras. Bref, elle avait préparé ses arrières.

Alors, pourquoi la tuer ? Eléonore et sa grand-mère avaient raison sur un point, le mariage secret éliminait tout mobile de leur part. Bien sûr, il consacrait également le fait que tous deux avaient un alibi infailible pour le soir du meurtre. Un peu comme si on avait voulu les mettre à l'abri des événements qui allaient se produire... mais qui aurait voulu protéger leurs intérêts ? La comtesse bien sûr, mais elle se trouvait avec eux ce jour-là pour faire office de témoin... la mère Bronnec ? L'hypothèse pouvait se tenir, mais son médecin et sa dame de compagnie pouvaient certifier son état de santé précaire et elle restait sous surveillance quasi constante. Et de ce fait, elle disposait d'un alibi en bronze pour le jour de la noyade et celui de la mort du caissier. C'était à n'y rien comprendre...

Le retour se fit sans encombre, tandis qu'Edgar réfléchissait. La situation de Vicky et d'Eléonore pouvaient largement se comparer... il s'en voulait de ne pas avoir fait le rapprochement plus tôt. Les deux couples avaient organisé un mariage secret à distance pour forcer leur entourage familial à accepter leur choix de vie...

Décidément, la vie est bien difficile pour les jeunes, réalisa-t-il, ce qui lui fit réaliser à quel point il était devenu vieux et solitaire. Pourtant Dorothy et lui sortaient souvent, avant...

Il secoua la tête. Ce n'était pas le moment de se laisser entraîner dans des souvenirs du passé.

Presque sans s'en apercevoir, il se trouva devant son garage et s'y engouffra. Lorsqu'il entra dans sa librairie, Vicky le harponna immédiatement.

- Boss ! Vous connaissez la nouvelle ?

- Loïc Bronnec est libéré, annonça distraitemment Edgar, tout en prenant son poste

derrière le comptoir.

Les coins de la bouche de Vicky en tombèrent d'effarement.

- Mais comment le savez-vous ?

Edgar réalisa que Vicky ignorait tout ce qu'il venait d'apprendre à Auray, aussi dit-il vaguement.

- Oh, quelqu'un m'en a parlé. Alors, il est dehors ?

- Oui, Manon et Malo le ramène. Je crois d'ailleurs qu'ils se sont fait sonner les cloches, pouffa-t-elle. En tout cas, Dylan faisait sa pause lorsqu'il les a vus passer devant l'hôpital en voiture, et il m'a téléphoné.

- Je vois. Eh bien, attendons. Ils ne devraient plus tarder.

Effectivement, une vingtaine de minutes plus tard, les deux policiers remontaient la grande rue et se dirigeaient vers l'échoppe du libraire, arborant chacun l'air de qui vient de recevoir un redressement fiscal salé.

- Les pauvres, fit Vicky avec sollicitude.

- Ils ne doivent pas me porter dans leur cœur, reconnut Edgar avec contrition. J'espère au moins que Loïc leur a craché le morceau sur le chantage dont il faisait l'objet de la part d'Armelle.

Les deux policiers entrèrent dans le magasin avec la lenteur d'un convoi funéraire. Edgar aurait juré que Manon avait même pleuré.

- Bonjour, Edgar, salua Malo mais sans sa chaleur habituelle. Comme je le prévoyais, nous n'avons pas pu retenir Loïc très longtemps. J'ai peur que cela n'ait servi à rien, et nous ait même desservis.

- Je suis désolé, compatit gentiment Edgar. Que s'est-il passé ?

- Un type à la Gourvennec nous est tombé dessus, soupira Malo. Bref, un avocat mandaté

par la famille Bronnec et visiblement, même clouée au fond de son lit, la mémé n'a pas regardé à la dépense. Pour résumer, la hiérarchie de Manon nous a convoqués et nous a passé un sacré savon. Je suis désolé, ajouta-t-il gentiment à l'adresse de sa coéquipière.

Celle-ci, à l'inverse de sa détermination habituelle de bulldozer, affichait un air de boxer sonné qui s'apprête à fondre en larmes.

- Cela n'aura rien donné, conclut Malo avec une once de reproche dans la voix à l'encontre d'Edgar.

- Détrompez-vous. Dès que Loïc a été amené, Eléonore et sa grand-mère m'ont demandé de venir les voir et j'ai appris certaines choses.

- Je ne sais pas si cela nous servira à grand-chose maintenant, objecta Manon, l'air déprimé. Mes supérieurs ont déjà catégoriquement affirmé que dans le cas de la noyade d'Armelle Bolloch, comme de la mort de Kevin Lemarchand, ils privilégiaient désormais la piste accidentelle. Réaction allergique à une ou deux baies de belladone ingérées par erreur dans le premier cas, et explosion provoquée par une cigarette mal éteinte dans le deuxième cas.

- C'est un moyen élégant pour dire qu'ils n'ont pas assez de preuves pour un crime, observa Edgar.

- Je risque gros si je continue d'enquêter dans cette voie, reconnut Manon, toujours aussi abattue. Mais je ne regrette pas d'avoir essayé d'intimider Loïc Bronnec, même si cela s'est soldé par une engueulade.

- Et je vous remercie d'avoir suivi mon idée, tous les deux. En retour de votre confiance, j'ai quelques informations à vous apprendre...

Chapitre 25 – Le châtime

Ce soir-là, fatigué et enveloppé dans une robe de chambre moelleuse, tandis que la pluie battait les carreaux, Edgar essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Toute cette affaire s'embrouillait de jour en jour... exaspéré, il se leva, saisit un bloc et un crayon et se lava dans un fauteuil confortable, essayant de répondre aux multiples interrogations qui foisonnaient dans son cerveau. Tout le monde avait quelque chose à cacher dans cette affaire... et l'hypothèse selon laquelle Armelle aurait été tuée par une victime de ses chantages devenait plus compliquée au fur et à mesure que se dévoilaient les alibis des uns et des autres...

Enzo, bien sûr, aurait eu possibilité de l'empoisonner directement à sa table. Mais Sophie lui ayant demandé de ne rien faire jusqu'à ce qu'elle ait parlé à Armelle le lendemain matin, psychologiquement cette piste tournait court. Enzo avait autant de faiblesse que Sophie de fermeté de caractère, il n'aurait certainement rien tenté tout seul.

Si l'on s'en rapportait au comte de Kernaleguen, Armelle aurait pu découvrir ses malversations et le faire chanter. Mais comment aurait-il pu avoir accès ce soir-là à la nourriture d'Armelle ?

Le professeur Jordan ou Kevin ? Ces deux-là la payaient pour son silence... mais pourquoi la tuer de cette manière alambiquée alors qu'il était si simple de simuler un accident lors de sa scolarité au pensionnat ? Et puis, aucun des deux n'avait un profil de tueur.

Eléonore de Kernaleguen ou Loïc Bronnec ? Psychologiquement, l'idée que l'un d'eux – ou les deux ensemble – soient des assassins, convenait déjà davantage. Ils avaient tous deux des caractères bien trempés, et de la cervelle. De

plus, ils savaient dissimuler ou mentir quand la nécessité s'en faisait sentir. Mais puisqu'ils s'étaient mariés en secret, quel aurait été leur mobile ?

Y aurait-il eu *quelqu'un d'autre* qu'Armelle aurait fait chanter, et qui n'aurait pas été découvert ? Cette petite semblait déjà avoir fait profession de collecter les secrets gênants des uns et des autres, et de monnayer leur confidentialité par la suite...

Secouant la tête pour se débarrasser des pensées qui lui venaient en tous sens, Edgar inscrivit rapidement sur son bloc les points qui lui semblaient inexplicables et méritaient un éclaircissement.

- *Si Armelle a été empoisonnée, quelqu'un a dû fabriquer le poison à l'avance, mais qui possédait les connaissances et l'appareillage nécessaires ?*

- *Pourquoi si peu de belladone dans le corps ?*

- *Qui étaient les mystérieux touristes étrangers que Kevin a vus ?*

- *Pourquoi les armes et munitions se trouvaient-ils près de la chaudière et du bois ?*

- *Qui savait que le matériel de guerre se trouvait là ?*

- *Qui a mis le feu à la remise et comment ?*

- *Qui a appelé la mère Bronnec le soir de l'incendie ?*

- *Qui est « Marie-Morgane » ?*

- *Qui était l'ado joggeur aperçu dans les environs de la ferme des Bronnec par le petit Le Madec ?*

- *A-t-il un lien avec ce qui est arrivé ?*

- *Qui a dénoncé les malversations du comte à la presse ?*

Edgar inspira longuement, puis ajouta une question qui lui était venue à l'esprit.

- S'il s'agit bien d'un crime, qui a planté la belladone en bord de plage pour égarer les soupçons ?

Il claqua des doigts et pensa pouvoir répondre déjà à cette question. Pourquoi la mère Bronnec était-elle sortie de si bon matin le jour du crime ? Elle revenait de la plage lorsque la voiture d'Edgar l'avait croisée, et elle n'avait pas voulu répondre sur la raison de cette sortie inhabituelle pour elle... le libraire était certain de ne pas se tromper. C'était la grand-mère de Loïc qui avait planté l'arbrisseau incriminant si près du bord de mer pour égarer les soupçons... elle avait dû d'ailleurs en profiter pour vérifier que le corps avait bien été rejeté sur la grève... ce qui voulait dire...

La mère Bronnec était l'assassin. Du moins connaissait-elle le projet de crime qui entourait Armelle. Mais comment ? Comment avait-elle pu faire ingérer le poison à la victime, ou même le distiller ? Elle ne quittait jamais sa dame de compagnie ou son docteur... et elle n'avait jamais rencontré cette fille. De plus, était-elle au courant du chantage que celle-ci pratiquait sur Loïc ?

La mère Bronnec avait vraiment l'apparence d'une sorcière, son mental correspondait-il à son physique ? Mais dans ce cas, qui avait assassiné Kevin ? Elle n'avait pas pu y prendre part... et n'aurait certainement pas fait brûler sa propriété de famille. Alors, les deux crimes étaient-ils liés ou s'agissait-il de deux affaires totalement distinctes ?

En tous les cas, la mère Bronnec était mêlée jusqu'au cou dans la mort d'Armelle, Edgar était prêt à le jurer, avec ou sans la complicité de son petit-fils. Et ce n'était sans doute pas sa première expérience... Edgar frissonna involontairement, il se souvenait de la terreur de Fifi lorsqu'on

évoquait la vieille femme. Peut-être y avait-il des décès suspects anciens, ou des crimes que l'on n'avait pu élucider, à porter au dossier noir de la mère Bronnec. En tous cas, les deux crimes donnaient une impression de machine bien rodée. Loïc avait soigneusement été éloigné de Kerdavallec le soir fatidique, ce qui impliquait la préméditation. Et le matin du crime, sa grand-mère s'en était allée planter l'arbrisseau de belladone dans le cas improbable où le poison aurait été identifié – les labos ayant planché un bon moment avant de le déceler. Oui, tout avait été prévu de main de maître.

Edgar comprenait presque l'ironie amusée qu'il avait détectée dans les paroles de la vieille femme, lorsque Malo et lui étaient venus l'interroger.

Amusez-vous avec votre enquête, semblait-elle dire, vous ne réussirez jamais à arriver au fin mot de l'histoire.

Par contre, il ne voyait pas les Kernaleguen prêter main-forte à la vieille harpie. L'aristocrate douairière sophistiquée, quoi qu'elle affichât des idées progressistes, était visiblement fière de son statut, tout comme son fils, et n'aurait jamais trempé dans une affaire qui la mettrait à la merci d'une empoisonneuse de village. Edgar avait les mêmes doutes concernant Loïc... ce jeune homme détestait la dissimulation, et avait l'air ouvert et loyal de qui joue franc jeu en toute occasion.

Mais elle avait certainement bénéficié d'une aide extérieure pour mener à bien son projet...

Edgar se prit la tête dans les mains, réfléchissant. Quelles preuves avait-il contre la mère Bronnec ? Aucune, sinon de fortes présomptions. Et de un, elle adorait son petit-fils et aurait fait n'importe quoi pour le protéger. Et de deux, elle aurait eu les connaissances

nécessaires, avec ses remèdes de bonne femme, pour concocter un poison mortel presque impossible à détecter. Et de trois, elle s'était trouvée au bon endroit au bon moment pour ajouter cette plante de belladone sur la scène du crime. De plus, si quelqu'un avait recueilli les confidences de Loïc sur le chantage dont il faisait l'objet, elle aurait été la mieux placée. Quant à son état de santé, n'aurait-elle pas pu bénéficier d'un certificat de complaisance par son médecin de famille ? Sa force de caractère et son esprit d'initiative restaient intacts, si l'on en croyait la facilité avec laquelle elle avait dépêché un des meilleurs avocats du coin pour faire libérer son petit-fils. Peut-être que le physique suivait aussi, et qu'elle n'était pas si impotente qu'elle paraissait l'être...

Edgar réfléchit et essaya d'établir un plan d'action. S'il confiait ses soupçons, ce ne serait qu'à Malo, la pauvre Manon s'étant déjà attiré suffisamment d'ennuis. Mais Malo et même lui ne faisaient pas peur à la vieille femme, ils en avaient déjà eu la preuve. La sorcière coriace ne se laisserait intimider ni par l'un, ni par l'autre. Il réalisa qu'il serait presque impossible d'obtenir des aveux, et encore moins de l'effrayer au point qu'elle dévoile l'identité de son complice.

Car il ne s'agissait pas d'un accident. Edgar avait le pressentiment que ce crime avait été prémédité dans les moindres détails, et soigneusement préparé... comment le prouver ? Tout à coup, un souvenir ancien se présenta à sa mémoire. C'était Malo qui disait le jour de la découverte de la noyée « *Deux ou trois vols mineurs dans les campings d'à-côté, et quatre chiens errants retrouvés morts, voilà l'essentiel de mon activité jusqu'à présent.* »

En un flash, Edgar comprit. Rien n'avait été laissé au hasard. Pendant l'été, on avait *testé* le

poison sur de malheureuses bêtes pour l'élaborer au mieux... il déglutit. Cette froide préméditation l'écœurerait. L'assassin n'avait eu aucune pitié, et avait traité le crime comme une expérience scientifique. Le complice de la mère Bronnec habitait donc également le village.

Que convenait-il de faire maintenant ? A qui faire confiance ? Edgar en était là de ses réflexions lorsque le téléphone sonna. C'était Malo au bout du fil.

- Quelle chance que ce soit vous ! s'exclama le libraire. Ecoutez, j'ai bien réfléchi et je crois que notre coupable depuis le départ est celle qui paraît la plus évidente, à savoir la mère Bronnec.

Il y eut un silence, puis Malo demanda d'une voix nette.

- Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

Edgar narra les différentes idées qui lui étaient venues à l'esprit.

- C'est possible, dit lentement le policier. Je n'avais pas fait le rapprochement, mais vos idées se tiennent.

- Ceci étant dit, je ne sais pas comment nous pourrions la faire avouer. C'est une cliente coriace, pour tout vous dire je suspecte qu'elle n'en est pas à son coup d'essai. Que pensez-vous que nous puissions faire ? demanda Edgar.

- Dans ce cas précis, la réponse est simple : rien.

Edgar n'en croyait pas ses oreilles.

- Comment ? Vous laisseriez une folle empoisonneuse sévir dans le village ? Et si elle recommençait ?

- Ne vous inquiétez pas à ce sujet. C'est pour cela que je vous appelais. La mère Bronnec vient de mourir.

Chapitre 26 – L'enterrement

L'enterrement tomba la deuxième quinzaine du mois d'octobre. Un froid glacial avait envahi les rues de Kerdavallec, et la bise soufflait à intervalles réguliers. Chez lui devant la glace, Edgar nouait sa cravate noire, se sentant attiré vers la cérémonie funèbre comme un aimant, certain d'y trouver des preuves de la culpabilité de la vieille femme sur la mort d'Armelle. Si la mère Bronnec en était effectivement responsable, cela ne lui avait guère profité, puisqu'elle suivait sa victime de peu dans la tombe.

Edgar se couvrit chaudement et sortit dans l'air frisquet pour se rendre d'un bon pas vers la petite église de pierre grise bretonne qui trônait au milieu de la place où se tenait le marché hebdomadaire de Kerdavallec. Il arrivait avec un peu d'avance, aussi ne fut-il pas surpris de voir seulement quelques personnes en groupe devant l'église, qui s'étaient mises à l'abri du vent dans un coin. Il les rejoignit et constata avec surprise la présence de Riri, Fifi et Loulou, habillées de noir sobre, qui consolaient une femme en pleurs qu'il reconnut comme Jeanine, la femme de charge de la défunte. Il les rejoignit et les salua, lorsque Loulou désigna d'un geste discret à ses deux amies l'approche de la famille pour offrir les condoléances du trio. La « famille » se limitant à Loïc et Eléonore, Edgar se retrouva seul avec la femme en grand deuil.

- Acceptez toutes mes condoléances, dit-il gentiment en lui tendant un quatrième mouchoir. D'après votre chagrin, on devine que la m... que madame Bronnec était une bonne patronne pour vous.

- Trente-quatre ans, hoqueta-t-elle. Trente-quatre ans que j'étais à son service, Monsieur. C'était quelqu'un d'exigeant, mais toujours juste, et qui avait du cœur.

- Vraiment ? demanda Edgar, un peu étonné.

- Ça oui, y'avait pas beaucoup de monde qui voulait de la place, au départ, à cause que la famille avait pas bonne réputation à ce moment-là. Que des mensonges, Monsieur. Elle a soigné mon petit Alain avec ses tisanes mieux que le docteur, quand il avait la fièvre de la grippe, exactement comme pour son mari, alors que les médecins l'avaient déclaré perdu. Et elle m'avait donné trois jours payés pour aller à l'enterrement de ma mère, à Pont-Aven, et rester un peu chez ma sœur. C'est vraiment une personne bien qu'avait le sens de la famille. Qu'elle a souffert, la pauvre, quand son fils et sa belle-fille sont morts dans cet accident. Elle a pris le petit Loïc sous son toit alors que des tantes du côté de sa mère voulaient s'en occuper. Elle l'a élevé sans être trop sévère ni le gâter, et ça c'est rare pour une grand-mère. Et puis elle a été courageuse jusqu'au bout, Monsieur. Jamais elle ne s'est plainte, dans sa maladie. Même elle se forçait parfois à sortir, pour nous prouver qu'elle allait bien.

Des sanglots l'interrompirent. Un peu ébranlé, Edgar se demanda ce qui avait trait dans le discours à l'indulgence unanime que l'on accorde à qui vient de mourir, et ce qui relevait de la réalité. Loïc aussi avait chanté les louanges de sa grand-mère, lorsqu'Edgar l'avait rencontré. Il se demanda un instant s'il n'avait pas fait fausse route.

- Monsieur Spencer ?

Il se retourna pour saluer Eléonore de Kernaleguen, maintenant Bronnec, qui lui adressa quelques mots de remerciement de sa venue, ce qui le mit encore plus mal à l'aise. Loïc parlait à un homme en costume cravate noir, aux cheveux gris, emmitoufflé dans une chaude parka sombre, qui donnait le bras à la comtesse

de Kernaleguen, superbe comme toujours, enveloppée dans une magnifique fourrure d'astrakan et coiffée d'un petit chapeau noir.

Bientôt le cercueil arriva, et les personnes présentes défilèrent en procession derrière la dépouille à l'intérieur du lieu de culte.

Le service fut sobre et court, et comme seule la famille suivait l'inhumation au cimetière, l'assistance se dirigea tout de suite vers la maison des Bronnec où était servie une collation réconfortante, ainsi qu'il était de coutume. Dans le grand salon, Edgar repéra Jeanine, la gouvernante, toujours lèvres tremblantes, à qui il amena un petit verre de vin et quelques petits fours chauds.

- Prenez ceci, cela va vous faire du bien. Vous avez l'air d'avoir pris froid.

Avec un regard reconnaissant, elle accepta le remontant et soupira.

- Je savais que ce serait une épreuve, Monsieur, c'est pour cela que je n'ai pas voulu accompagner la famille au cimetière.

- Cela a été si dur pour vous ? Comment était votre patronne, dans les derniers temps ?

- Oh, pour cela elle avait encore toute sa tête, Monsieur, et puis comme je vous l'ai dit elle ne voulait pas montrer qu'elle souffrait. Je crois que c'est le choc de voir la ferme partir en fumée qui l'a achevée.

- Je me rappelle que vous aviez dit que quelqu'un l'avait appelée, ce jour-là... mentionna Edgar, approchant d'un point sensible. Si je me souviens bien, vous n'aviez pas compris leur conversation.

- Non, je n'ai rien entendu. Mais j'aurais pas pu, de toute façon.

- Comment cela ?

- Ben elle a dit quelques mots avant que je ne referme la porte, et j'y ai rien compris, Monsieur.

- Comment cela ?

- Oh, peu de personnes peuvent comprendre le brezhoneg, maintenant. Y'a plus que les vieux.

Edgar venait de recevoir un choc.

- Vous voulez dire qu'elle parlait *une autre langue* ?

Jeanine lui accorda un regard où on devinait un brin de commisération.

- Bien sûr, Monsieur. La patronne, elle était du coin depuis tellement longtemps... avec ses intimes, elle parlait pas français, mais *breton*. C'est qu'à l'école qu'elle a appris le français, pas avant.

La tête d'Edgar commençait à lui tourner, une idée subite venait de lui traverser l'esprit à la vitesse d'un boulet de canon. Les touristes que Kevin avait vus... ceux qui parlaient une autre langue... il aurait donc vu la mère Bronnec et *quelqu'un d'autre* parler *breton* ? Mais qui ?

- Vous n'avez aucune idée de l'identité de cette personne ? Celle qui appelait madame Bronnec ?

- Elle a dit qu'elle s'appelait Marie-Morgane.

- Mais ce prénom ne vous évoque rien dans la parenté et les amis proches de Marie Bronnec ?

- Ah ça non, c'était la première fois que j'entendais ce nom, c'est pour ça que j'ai demandé à madame si elle voulait bien lui parler.

Tournant la tête, il aperçut du coin de l'œil Eléonore et Loïc qui entraient dans la pièce. Le jeune homme avait visiblement pleuré, et la jeune fille avait aussi les yeux rougis. Ils allaient de groupe en groupe saluer les uns et les autres, et Edgar en profita pour se placer près de la comtesse de Kernaleguen et de l'homme aux cheveux gris qui paraissait d'autant plus imposant dans son costume noir de ville.

- Je vous présente monsieur Edgar Spencer,

le libraire de Kerdavallec, et un... ami de la famille. Monsieur Spencer, je vous présente monsieur Yann Gourcuff, l'ancien adjoint du père de Loïc, dit la comtesse d'une voix flûtée, habituée aux mondanités sociales.

- Enchanté, monsieur, fit le quinquagénaire d'une voix grave en lui broyant la main. Je me réjouis que quelques personnes se soient déplacées pour saluer Marie dans sa dernière demeure, malgré la météo. C'était vraiment une femme bien. Elle aura tout fait pour sa famille, vous savez. Je n'ai pas connu le vieux père Bronnec, mais son fils, un de mes meilleurs amis, me parlait souvent de sa mère. Pauvre Loïc... il se retrouve seul maintenant, mais heureusement sa grand-mère en a fait un homme avant l'âge.

- Je n'ai jamais rencontré cette dame, mais on m'en a dit beaucoup de bien, approuva la comtesse.

- Je m'étonne de vous trouver ici, madame, dit Edgar à mi-voix.

- Tout comme je m'étonne de vous voir ici, monsieur Spencer, rétorqua-t-elle avec une lueur d'amusement dans l'œil. Je ne pouvais pas laisser ma petite-fille seule, voyez-vous, et de surcroît je la ramènerai au pensionnat tout à l'heure, avant de repartir à Auray. Mais je dois admettre que...

Elle s'interrompit et regarda autour d'elle. Le mobilier cossu n'aurait en rien dépareillé dans son propre salon à Auray, sans doute était-elle surprise de l'opulence de la belle-famille.

- Les Bronnec sont très aisés, savez-vous, intervint monsieur Gourcuff qui avait compris à demi-mot. Moi-même, je n'avais aucune idée de l'ampleur totale de la fortune familiale avant la lecture du testament de Marie, il y a deux jours. Sans surprise, elle a tout légué à Loïc, à l'exception de quelques dons, dont celui de

Jeanine, le mien, et un legs à l'association des anciens combattants au nom de Guénolé, son frère défunt. En tous les cas, lorsque le notaire nous a révélé l'ampleur des biens, nous sommes restés stupéfaits, Loïc et moi. Heureusement, tout est géré par des sociétés extérieures et il n'aura pas grand-chose à faire. Marie m'a fait un legs de manière très généreuse, sans raison car j'allais de bon cœur entretenir la tombe de mon meilleur ami et de sa femme chaque année, pour éviter le voyage à sa mère.

- Mais Loïc n'avait-il pas hérité de l'argent de son père à sa majorité ?

- C'est exact, mais son héritage en provenance de sa grand-mère avoisine cinq fois plus, sans compter cette maison et le terrain de l'ancienne ferme. Je suis vraiment content pour lui, mais le chagrin de cette perte l'a beaucoup affecté. Il part la semaine prochaine à Paris, cela lui fera du bien de s'éloigner.

- Excusez-moi, interrompit la comtesse avide de mondanités qui venait d'apercevoir le curé.

- Je vous en prie, comtesse.

- Mon cher, je vous ai déjà demandé de m'appeler Thérèse, fit-elle avec une légère moue tout en se mouvant avec grâce vers l'ecclésiastique.

Dès qu'elle fut partie, Yann Gourcuff hocha la tête.

- Voilà une maîtresse femme également, mais dans un autre genre, monsieur Spencer. Elle s'est mise en quatre pour organiser le mariage de...

Il s'arrêta brutalement de parler, mais Edgar le rassura.

- Ne vous inquiétez pas. Eléonore m'a mis au courant de son union avec Loïc.

- Ah, très bien. Oui, j'étais le témoin de Loïc tandis que la comtesse de Kernalleguen

remplissait ce rôle auprès de sa petite-fille. C'est comme cela que nous nous sommes rencontrés. Nous avons eu une belle cérémonie, bien que très discrète. Je suis vraiment content pour eux, cette petite m'a l'air aussi dégourdie que son mari, ils forment un beau couple. Elle le rejoindra à Paris dès son bac obtenu, l'année prochaine. Je suis content pour elle aussi, elle se destine à une carrière d'ingénieur chimiste, au contraire de Loïc, même s'ils seront tous deux des scientifiques.

- Ah bon ? Et lui, que compte-t-il faire ?

- Il va préparer Polytechnique, se rengorgea monsieur Gourcuff. Si seulement son père avait pu voir cela...

Edgar hocha la tête en approbation et avisa Philomène, qui s'était rapprochée en engloutissant un nombre impressionnant de petits fours.

- Alors, Fi... heu... madame Landébiac ?
Comment avez-vous trouvé la cérémonie ?

- Très bien.

- Si je puis me permettre, vous n'aviez pas peur de venir à l'enterrement ? Pour vous, cette vieille femme était une sorte de sorcière, non ? demanda-t-il à voix basse.

- Oui, répondit Fifi sur le même ton feutré, mais je voulais surtout m'assurer qu'à part Loïc, il ne restait plus aucun membre vivant de cette maudite famille, maintenant.

Elle poussa un soupir de soulagement.

Chapitre 27 – Vicky et Dylan

Plusieurs jours plus tard, la librairie était exceptionnellement fermée et ses deux habitués occupants avaient disparu. Dans l'assistance de la petite mairie exiguë, à quatre-vingt kilomètres de là, l'émotion culmina lorsque les consentements furent échangés. Il n'y avait qu'une dizaine de personnes, mais de toute façon Vicky et Dylan n'auraient pas eu les moyens d'inviter plus de monde, et bien que la tante de Vicky – une replète et aimable femme entre deux âges – ait proposé sa petite maison pour y donner un apéritif, Edgar avait tenu à inviter la noce au restaurant à ses frais.

Heureux et un peu endimanchés, les mariés souriaient aux multiples téléphones qui crépitaient des personnes qui les entouraient, avant que tout le monde ne se rende à pied à l'auberge qui se tenait dans la rue d'à-côté. Celle-ci surprit agréablement le libraire par sa décoration de terroir assez sobre et sa grande cheminée noircie par les âges au milieu de la pièce.

Vicky avait invité deux amies proches, Dylan avait fait de même et avait convié deux de ses frères encore adolescents. Tout naturellement, Edgar gravita autour de la tante de Vicky et du cousin trentenaire de Dylan, nommé Briac.

Après plusieurs toasts enthousiastes à la santé des mariés auxquels se joignirent sans façon les membres du personnel de l'établissement, Edgar se pencha vers la tante de Vicky.

- Savez-vous que je n'ai encore jamais rencontré la mère de Vicky, ni celle de Dylan ?

- Je n'aime pas dire du mal de mon prochain, cher monsieur Spencer, mais croyez-moi, vous n'avez peut-être rien perdu, lui répondit l'aimable Bretonne à la figure rebondie.

- Je confirme aussi pour mon côté, ajouta Briac avec un sourire en coin, tout en se servant de pain.

- Ainsi, il me reste encore deux personnes à rencontrer. Savez-vous que je pensais connaître tout le village de Kerdavallec depuis mon arrivée ? Eh bien, j'ai découvert en septembre l'existence d'une vieille femme que je n'avais jamais vue auparavant.

- Oh, c'est parfois le cas dans ces petites bourgades où les vieilles personnes se claquemurent et ne sortent plus, approuva Briac, attendri par l'excellent champagne. Mais les choses changent, heureusement. J'ai eu la chance de pouvoir partir très tôt à Rennes pour y travailler.

- Mais monsieur Spencer, vous qui êtes un homme cultivé, ne vous ennuyez-vous pas dans Kerdavallec ? demanda courtoisement la tante de Vicky.

- Oh non, madame, j'ai mon commerce...

- Appelez-moi Viviane, coupa-t-elle immédiatement.

- Dans ce cas appelez-moi Edgar, je vous prie. Eh bien, Viviane, la librairie me tient assez occupé. Et puis j'ai un golf à proximité, et cela est ma passion de toujours. Il est très répandu de faire du golf, en Angleterre, et encore plus en Ecosse.

- Vous m'impressionnez, et je vous félicite, monsieur Spencer. Vous n'avez pratiquement pas d'accent, c'est remarquable.

Après quarante-deux ans dans ce pays, c'est bien le moins, songea Edgar.

- Et vous avez réussi à vous trouver des distractions, bravo. Tellement de gens trouvent la vie à la campagne ennuyeuse.

Ça, pour l'instant, ça ne risque pas de m'arriver, sourit mentalement Edgar. Si la brave

femme qui se trouvait en face de lui suspectait la manière dont se passait la plupart de ses soirées, à savoir rechercher des assassins et analyser des meurtres, elle se serait enfuie en panique du restaurant.

- Il me semble que Vicky et Dylan souhaitent finir la journée dans une boîte de nuit avec leurs amis, aussi je compte repartir après le repas, annonça Edgar.

- C'est comme moi, soupira la brave femme. J'ai donné une clé aux mariés, mais compte aller dormir comme d'habitude.

- Je complète notre trio de couche-tôt, rit Briac en se resservant de champagne, je travaille demain, il n'y a pas de jour de congé pour le mariage d'un cousin.

- C'est comme moi, je dois rouvrir la librairie. Laissons les jeunes faire la fête, ils l'ont bien mérité.

Le reste du repas s'écoula agréablement, et Edgar fut intérieurement étonné que cette occasion de sortir lui ait ainsi ragaillardie le moral. Comme la pensée lui en était déjà venue, il se promit de s'intéresser davantage aux réunions des quelques associations qui se tenaient parfois dans le village, pour se socialiser un peu plus à l'avenir.

Edgar avait accordé le mardi et le mercredi à Vicky comme jours de congé, aussi rouvrit-il le lendemain en guettant avec malice la réunion hebdomadaire habituelle de Riri, Fifi et Loulou. A sa grande surprise, une habitante du village le gronda amicalement de ce qu'elle n'avait pas pu venir chercher son magazine de mots croisés habituel, et madame Guihéneuf, l'ancienne logeuse de Kevin Lemarchand, se présenta à la recherche de livres de cuisine sur le poisson – à cette occasion, le libraire découvrit qu'elle avait parlé de sa visite à des amies qui lui avaient

chaudement recommandé le fonds de commerce.

Deux heures plus tard, ponctuelles comme à l'accoutumée, les trois vieilles dames se présentèrent à la librairie, l'œil avide.

- Alors, comment c'était ? demanda Riri, toujours gourmande de récits de mariages.

- La cérémonie était très jolie, capitula tout de suite Edgar en faisant défiler les photos prises sur son smartphone la veille, sachant que les trois amies ne pensaient pas à mal. Nous sommes ensuite allés dans un restaurant et les jeunes ont fini la soirée en boîte de nuit. Je n'attends pas Vicky ici demain avec une mine très réveillée, conclut-il malicieusement. Par contre, Mesdames...

Il baissa la voix.

- Vicky et sa tante m'ont affirmé qu'elles souhaitaient que ce mariage reste le plus longtemps possible un secret. J'espère que vous voudrez bien leur rendre ce service ?

Une terrible indécision se lut sur le visage des trois vieilles femmes, et les têtes blond platine, roux et blanc de neige se tournèrent l'une vers l'autre. C'était un peu comme si Edgar leur avait présenté un délicieux gâteau à la crème après une semaine de jeûne en leur intimant l'ordre de ne pas y toucher. Finalement, Loulou, qui représentait l'âme dirigeante du trio, soupira longuement.

- C'est d'accord, consentit-elle sur un ton mourant, d'un air de martyr.

- Merci, Lou... Louise, je veux dire madame Vaillant. Je ne voudrais pas attirer d'ennuis dans leur famille à ces deux petits jeunes si sympathiques.

- Le secret ne se maintiendra pas indéfiniment, observa Riri, toujours versée dans les affaires municipales de toutes sortes. Il suffit que l'une d'entre elles demande l'acte de

naissance de Vicky ou de Dylan dans les mois qui viennent, et ils découvriront le mariage mentionné en marge de la naissance.

- On ne demande pas souvent d'acte de naissance, contra Fifi. Je pense qu'ils ne risquent rien.

- Changeons de sujet, fit Louise, un brin cassante.

La conversation dériva sur les pots de chrysanthèmes avec lesquels les trois vieilles amies comptaient aller fleurir les tombes de leurs défunts époux à l'occasion de la Toussaint.

- Je m'y rendrai tôt, pour éviter la foule, déclara Louise.

- Moi de même, renchérit Fifi. Il semble qu'il gèlera à pierre fendre ce jour-là, d'après ma météo. C'est exceptionnel pour un bord de mer.

- Mais au fait, monsieur Spencer, où en êtes-vous de votre enquête ? demanda Riri en buvant son thé à petites gorgées.

- Peut-on seulement parler encore d'enquête ? répondit Loulou en haussant le sourcil. Manon Lascaux a disparu du village depuis des jours, et la rumeur court que les deux affaires vont finalement être classées comme de simples accidents.

- C'était peut-être le cas, opina Riri en haussant les épaules. Toute cette histoire du printemps dernier nous avait échauffé les esprits, je le crains. Mais ce ne sont que de banals hasards malheureux.

Edgar pensa à la forme recroquevillée en position fœtale qu'il avait vue sur les photos – il préférait ne même pas visualiser la dépouille du malheureux Kevin, et un sentiment de révolte l'envahit.

- Moi, je crois toujours qu'il s'agit de crimes, et je suis sûr que la mère Bronnec avait quelque chose à y voir. Mais si la police officielle ne

partage pas cet avis, il n'y a rien que je puisse faire. Savez-vous ce qui m'irrite dans tout ceci ?

Avant que l'une des trois commères ait pu répondre, il enchaîna.

- C'est que ces crimes soient si *parfaits*. D'abord, on n'en est même pas sûrs, la seule preuve concernant Armelle se trouve dans les traces de belladone dans son sang... et rien du tout n'a été prouvé concernant le pauvre Kevin. Personnellement, je n'ai aucun doute que la mère Bronnec les avait plus ou moins « téléguidés ». Mais je donnerais cher pour savoir *qui* a aidé cette vieille femme dans leur exécution.

Fifi le regarda d'un œil compatissant.

- Je n'ai jamais su précisément ce que l'on reprochait à la famille, reconnut-elle, mon père était muet comme une tombe dès qu'on les mentionnait.

- N'avez-vous aucune idée ?

- Pas la moindre.

- Y a-t-il des membres de la famille Hascouët encore en vie ? Des cousins, par exemple ?

- Pas que je sache, répliqua Fifi, un peu surprise. Pourquoi pensez-vous qu'un membre de sa famille l'aurait aidée ?

- La mère Bronnec, j'en suis certain, a tenu des conciliabules dans l'ancienne cour de la ferme de ses parents, au début de l'été. Et elle parlait breton, j'en suis persuadé. Voyez-vous à qui elle aurait pu s'adresser ?

- Breton ? Vous voulez dire le brezhoneg d'antan ?

- C'est cela.

Fifi semblait stupéfaite. Elle échangea un regard avec Loulou, et finit par secouer la tête dans la négative.

- Non, je ne vois pas. A part moi-même, bien sûr, mais je ne l'ai pas parlé depuis si longtemps... seuls les vieux s'en rappellent.

- N'oubliez pas, ma chère Philomène, que le brezhoneg est devenu aussi très à la mode chez les jeunes. Avant d'intégrer ce pensionnat, Sophie fréquentait une école Diwan. Parfois elle me demande de lui parler en breton.

- Une école quoi ? demanda le libraire, désarçonné.

Loulou lui expliqua.

- Ce sont des écoles spéciales associatives, où tout l'enseignement est dispensé en breton. Elles sont de plus en plus nombreuses dans toute la Bretagne. Je ne suis pas si sûre que l'interlocuteur de la mère Bronnec ait été une personne d'un certain âge, peut-être s'agissait-il d'un jeune.

- Je vois, fit le libraire, découragé. Il aurait pu s'agir de Loïc. Sans compter que... si ma mémoire est bonne, le comte de Kernalleguen parle aussi le breton, d'après ce qu'il avait dit à Malo lorsqu'ils se sont rencontrés à Rennes. Pour la famille immédiate de la mère Bronnec, j'ai la preuve que le frère Guénolé est bien décédé à la guerre. Mais pour la sœur ? Est-elle bien morte il y a des années, comme la vieille sorcière l'a prétendu ?

- La sœur de la mère Bronnec ? Cela remonte à presque soixante ans. Voyons, comment s'appelait-elle ? Ah oui, Anne ! Elle a quitté le village alors qu'elle n'était qu'adolescente, pour se placer comme domestique, expliqua Fifi, se remémorant de vieux souvenirs. Plusieurs mois plus tard, le bruit a couru qu'elle était morte mais comme elle s'était fâchée avec ses parents lorsqu'elle a quitté le village, ils n'ont pas voulu qu'elle soit enterrée ici.

- Vous êtes sûre de sa mort ? Elle n'est jamais venue visiter sa sœur à Kerdavallec ?

- Jamais, confirmèrent Fifi et Loulou d'un signe de tête décidé. Elle est certainement

décédée car la mère Bronnec s'est mariée peu de temps après et Anne n'assistait pas au mariage. Or les deux sœurs s'entendaient très bien.

- C'est vrai, reconnut Edgar, la mère Bronnec n'a rien laissé à Anne dans son testament non plus, d'après ce que m'a dit Yann Gourcuff à l'enterrement. Ce qui semble indiquer qu'elle est bien morte depuis longtemps.

En désespoir de cause, le libraire posa une dernière question.

- A l'enterrement, vous n'avez reconnu personne ? Ni parent, ni cousin, ni un autre proche de la mère Bronnec ?

- Non. Mais vous savez, on les évitait et aimait mieux ne rien savoir d'eux, dans le temps.

- Et c'est bien là le problème. L'omerta qui a régné sur cette famille les a protégés, au demeurant on a fini par les oublier. Mais je suis certain que *la mère Bronnec n'en était pas à son coup d'essai*. Tout était parfaitement huilé, tout avait été prémédité avec soin, les personnes qu'elle voulait protéger avaient été éloignées du village le soir fatidique.

- Donc vous vous trouvez à présent dans une impasse ? observa Loulou, perspicace.

- Oui, il m'est difficile d'amener maintenant la mère Bronnec devant les tribunaux, conclut Edgar lugubrement. J'ai passé en revue tous les protagonistes, mais j'ai du mal à voir qui aurait pu être son complice, à part Jeanine, qui n'en a vraiment pas l'étoffe. J'ai longtemps pensé à Loïc, qui aurait bien sûr pu être l'ado joueur du soir de l'assassinat de ce pauvre Kevin... on n'a vu personne d'autre autour du lieu. Mais... comment dire ? Je *sens* que ce n'est pas lui. Et puis, j'ai des soupçons depuis que je sais qu'Eléonore veut suivre une formation d'ingénieur chimiste. C'est l'ancien adjoint du père de Loïc qui me l'a dit à l'enterrement. Elle

aurait peut-être eu les connaissances nécessaires pour fabriquer le poison. J'en viens à soupçonner tout le monde.

- Tout cela finit par vous embrouiller, mon cher, fit Loulou, un brin condescendante.

Edgar se tut, et emmena les tasses à thé vers le petit coin vaisselle, tout en reconnaissant que cette affaire le frustrait au plus haut point. Ce fut alors qu'il astiquait rageusement l'une d'entre elles d'une éponge que la vérité lui apparut. Si simple, si limpide...

Chapitre 28 – Mise au point

Le lendemain, Edgar partit de bonne heure de la librairie après l'avoir confiée aux bons soins de Vicky qui réceptionnait et installait déjà dans la réserve les articles susceptibles de plaire pour les fêtes de Noël. Attentionné, Edgar lui avait préparé un thé fortement additionné de citron, qui allait lui tenir compagnie et dissiper les derniers vestiges de la fête.

Arrivé aux portes de la mairie de Kerdavallec, qui venait tout juste d'ouvrir, il se trouva nez à nez avec Malo Kerven, qui se dirigeait vers son bureau.

- Edgar ? Par exemple ! Vous venez me voir ?

- Pour une fois non, mais j'aurais certainement tenté de vous croiser pour vous présenter mes plus plates excuses. Je suis vraiment désolé que Manon – et vous-même sans doute, ayez eu à subir les foudres de la police de Vannes.

- Oh, c'est comme ça, répondit Malo avec philosophie. Mais ne vous inquiétez pas trop. Manon partage mon avis là-dessus, je reste persuadé que vous aviez raison de suspecter un coup fourré, même si maintenant cela n'a plus guère d'importance.

- Comment cela ?

- La police de Vannes a classé les deux affaires, lui apprit le policier en haussant les épaules, en estimant que l'enquête n'avait pas rassemblé assez de preuves pour démontrer des crimes. De mon côté je partage votre avis, la mère Bronnec se cachait certainement derrière tout cela... mais maintenant qu'elle est morte, nous ne pouvons plus faire grand-chose.

- Elle a certainement eu un complice, s'obstina Edgar, et je continue à en chercher les preuves...

- Je pense que vous vous trompez, mon cher. S'il s'agit de meurtres, Armelle a pu être empoisonnée à distance, par une gélule ou un cachet distillé par cette sorcière, et elle a pu tout simplement enjoindre à ce Kevin de l'attendre dans cette remise avec un piège préparé à l'avance.

- C'est possible bien sûr, admit Edgar.

- Et puis, je me demande si les événements du printemps passé ne nous ont pas échauffé les esprits... après tout, les supérieurs de Manon ont peut-être raison, et tout ceci avait bel et bien une cause accidentelle. Nous ne le saurons jamais avec certitude, je le crains.

Edgar regarda Malo avec attention, et sut qu'il avait perdu. Même s'il lui apportait maintenant une preuve irréfutable que les deux décès avaient été froidement prémédités, il n'en croirait rien, car il ne voulait plus y croire. Edgar se sentit soudain seul, et le découragement l'envahit. Mais, ne serait-ce que pour sa propre satisfaction, il voulait percer le mystère qui entourait ces deux morts. Il salua Malo et se rassit sur sa chaise, où il s'abîma dans une rêverie mélancolique.

- Monsieur Spencer ? Que puis-je faire pour vous ?

Il leva les yeux et sourit à madame Lebrun, la secrétaire administrative de la petite commune.

- Bonjour, madame. Vous allez pouvoir me renseigner, car je suis Anglais et ne connaît pas très bien les formalités d'état-civil en France.

- Mais bien sûr, s'empressa la brave dame. Entrez donc dans mon bureau.

Quelques moments plus tard, Edgar remerciait l'employée municipale en serrant quelques papiers contre lui, et lui posa une dernière question :

- Quels sont les horaires d'ouverture du

De retour à la librairie, Edgar trouva Vicky occupée avec deux clients du village qui le saluèrent chaleureusement au passage, confirmant qu'il s'était fait accepter définitivement par les gens du cru à Kerdavallec. Il attendit que ceux-ci aient fini leurs emplettes pour annoncer à Vicky que l'enquête était terminée, du moins officiellement. Le visage de la jeune femme s'allongea visiblement, comme si on avait retiré un nouveau jouet à un enfant.

- Mais vous, boss ? Vous ne croyez pas à des accidents ?

- Je pense que nous nous trouvons devant des crimes minutieusement échafaudés, mais qu'au moins un des coupables se trouve déjà devant un jugement, fit lentement Edgar.

- La mère Bronnec ?

- C'est cela.

- « Un des coupables » ? Quelqu'un l'aurait aidée ?

- C'est exact.

- Et vous connaissez cet autre criminel ?

- J'ai eu des soupçons sur plusieurs personnes, reconnut Edgar, Loïc en premier lieu. Mais maintenant je penche vers une autre personne, et pendant un moment je ne m'expliquais toujours pas pourquoi elle avait rejoint la mère Bronnec dans ses projets meurtriers. Maintenant je pense avoir l'explication, mais je n'en ai aucune preuve.

- Que comptez-vous faire ?

- Je voudrais aller lui parler.

- Méfiez-vous, boss, s'alarma Vicky. Je vous rappelle que vous avez fini avec une belle bosse sur la tête et un traumatisme crânien la dernière

fois.

- Ne t'inquiète pas. Je crois que cette personne n'a aucune envie de me nuire. Mais elle doit être rongée par le désir de parler. Tant qu'elle partageait ses secrets criminels avec la mère Bronnec, tout allait bien, mais maintenant elle se trouve seule avec la conscience des actes qu'elle a commis. Je pense que le coupable reconnaîtra ses crimes devant moi, tout simplement parce qu'il est plus facile de dire la vérité que de mentir.

- Vous ne voulez pas me dire de qui il s'agit ?

Lentement, Edgar hocha la tête dans la négative.

- Pour ta sécurité, non. Et puis il est possible que je décide de laisser les choses en l'état.

- Vous allez enregistrer sa déclaration ?

- Même pas. Un enregistrement fait à l'insu du coupable n'a pas de valeur de preuve. Il faudrait qu'il accepte de faire ses aveux en présence de Malo, et il y a une bonne raison pour qu'il s'y refuse.

- Il va venir ici ? demanda Vicky avec un frisson.

- Non, j'attends le meurtrier demain même si je n'ai aucune preuve contre lui.

- Demain ? Mais c'est la Toussaint. La librairie est fermée.

- Précisément.

Ce fut tout ce que Vicky put tirer de son patron ce jour-là.

Le lendemain, malgré le froid sévère du petit matin, Edgar prépara ses affaires et se rendit dès l'ouverture dans le cimetière de Kerdavallec, puis passa un certain temps à rechercher

plusieurs tombes, qu'il finit par trouver. Ce lieu de dernier repos n'était guère confortable pour les visiteurs – il était battu par les vents qui venaient de la côte, et aucun arbre ne permettait de couper les rafales qui glaçaient des promeneurs jusqu'aux os. Cependant, Edgar s'était promis d'y passer la journée entière, ne sachant pas à quel moment le mystérieux complice de la mère Bronnec viendrait lui rendre hommage. Mais il viendrait, le libraire en était certain. En conséquence, Edgar s'était muni d'une parka rembourrée et moelleuse, de gants fourrés et de chaussures adéquates, et sélectionna un coin de monument funéraire assez abrité pour attendre les premiers visiteurs.

Comme il s'y attendait, des dizaines de gens vinrent en matinée – d'autant que le vent était tombé. C'était une coutume qui l'avait passablement surpris à son arrivée en France, mais dans les campagnes les gens venaient entretenir les sépultures de leurs proches chaque année, y compris avec des enfants, et l'ambiance n'était pas triste mais plutôt festive. Après quoi, tombes nettoyées et fleuries retombaient dans leur torpeur d'éternel repos en subissant les intempéries jusqu'à l'année suivante.

Sachant ce qu'il savait, Edgar était presque sûr de ne pas se tromper, le coupable allait venir se recueillir sur la sépulture de la mère Bronnec, sa complice. Son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'il vit quelqu'un s'arrêter devant la tombe de la mère Bronnec, mais il ne s'agissait que de la fidèle Jeanine qui venait déposer des chrysanthèmes et s'essuya les yeux à plusieurs reprises.

Les visiteurs du cimetière se raréfièrent peu à peu en fin de matinée, et Edgar frotta ses doigts engourdis puis mangea discrètement un sandwich. Il se ragaillardit en prenant une tasse

de café brûlant dans son thermos.

En début d'après-midi il y eut à nouveau une forte affluence, puis au fil des heures les gens devinrent plus clairsemés. Au fur et à mesure de la désertification du cimetière, Edgar jetait des coups d'œil discrets vers les sépultures des Bronnec. Maintenant que la journée s'avancait, s'il ne se trompait pas, la personne en question apparaîtrait peu de temps avant la fermeture, lorsque le lieu serait pratiquement vide. Le jour baissait très rapidement, et il n'y avait plus que vingt minutes avant la fermeture du cimetière maintenant désert par l'employé municipal, lorsqu'une silhouette sombre entra discrètement, faisant bondir le cœur d'Edgar. Ses soupçons se trouvaient confirmés... Voilà donc la deuxième moitié du meurtrier qui venait assez extraordinairement se recueillir sur la sépulture de sa complice... mais il l'avait compris dans cette affaire, les liens du sang étaient plus forts que tout.

La silhouette s'approcha et commença à frotter puis broser avec vigueur la sépulture qu'il attendait, puis, son ouvrage terminé, vint se dresser devant le monument funéraire juste à côté et pencha la tête.

Edgar avait laissé l'ombre effectuer ses devoirs sans intervenir, puis il s'extirpa précautionneusement de son coin de guet et marcha aussi silencieusement qu'un chat jusqu'à se trouver derrière la silhouette noire et encapuchonnée. Il n'avait fait aucun bruit, et se demandait comment aborder la personne qu'il savait coupable, lorsque celle-ci lui dit sans se retourner :

- Bonsoir, monsieur Spencer. Je vous attendais.

Chapitre 29 – Le deuxième coupable

Edgar fut stupéfait, mais tenta de faire bonne figure. Le coupable ne pouvait quand même pas avoir deviné ses soupçons ? Toutefois, il lui répondit d'un air dégagé.

- Bonsoir, madame la comtesse. Je ne voudrais pas vous interrompre dans vos prières.

- Merci.

Deux minutes s'écoulèrent dans le silence le plus absolu, puis celle-ci reprit.

- J'ai grand plaisir à vous voir ici, Monsieur, et avoue que je suis assez curieuse de savoir jusqu'où vous avez pu deviner ce qui s'est passé.

- Je sais que vous avez ourdi la mort d'une jeune fille et d'un malheureux témoin de concert avec madame Bronnec, dit brutalement Edgar. Ce que je peine encore à savoir, c'est pourquoi... quelle est la raison...

- En premier lieu, parce que Marie me l'a demandé, répondit-elle sans ciller, et ensuite parce que j'avais une dette envers elle. Enfin, nous avons des intérêts communs dans cette affaire. Quand avez-vous commencé à me soupçonner ?

- Très tard, je l'avoue. J'ai eu un premier doute lorsque vous m'avez affirmé que vos souhaits d'études avaient trait à la littérature. Cela me semblait bizarre, je me suis souvenu que lorsque vous avez pris le thé dans ma librairie, vous n'avez accordé aucun regard aux étalages et ne vous êtes même pas attardée pour regarder les derniers titres du moment. Et lorsque je suis venu dans votre maison, aucune bibliothèque ni aucun livre ne se trouvait dans votre salon. C'était surprenant pour quelqu'un qui prétendait avoir voulu y faire carrière. Je me suis demandé pourquoi vous aviez prétendu cela. Et puis j'ai compris lorsqu'Eléonore m'a appris qu'elle voulait devenir ingénieur chimiste. Vous aviez

dit que vous partagiez les mêmes centres d'intérêt... et vous ne vouliez pas qu'on connaisse vos compétences dans ce domaine, n'est-ce pas ?

- Tout à fait exact, sourit la comtesse. Cela m'aurait incriminée, avouez-le. Très malin d'avoir noté cela. Quoi d'autre ?

- En y réfléchissant, j'ai fini par relever d'autres mensonges... lorsque vous avez dit que l'adjoint du père de Loïc Bronnec vous avait chaudement parlé ce jeune homme. Vous ne pouviez pas prévoir la mort subite de madame Bronnec, ni qu'il me confierait à son enterrement vous avoir rencontrée pour la première fois le jour de la cérémonie de mariage.

- Bravo, continua la comtesse, toujours souriante.

- Alors je me suis demandé comment une grand-mère aussi aimante que vous pouvait faire confiance à Loïc pour prendre soin de votre petite-fille. Quelqu'un de très proche de lui vous en avait parlé... qui ? J'ai compris que c'était la mère Bronnec. Mais vous ne pouviez surtout pas admettre que vous vous connaissiez, puisque vous aviez ourdi ensemble ces crimes.

- Bien vu. Mais si nous les avons préparés toutes les deux, je tiens à préciser que Marie n'a pris aucune part à leur exécution, ni à l'un ni à l'autre.

- C'était donc vous que ce malheureux Kevin a vu discuter en breton avec Marie Bronnec, en mai dernier ?

- Je lui avais envoyé un premier essai de décoction, elle devait le tester, fit calmement la comtesse. Marie et moi avons ces rencontres derrière la ferme, et avons aussi échangé beaucoup de courrier en breton que nous brûlions systématiquement. Notre objectif était de fabriquer un poison indécélable... nous avons

réussi, à peu de chose près. La belladone pouvait encore se détecter dans une faible mesure, donc Marie a pensé à planter un buisson non loin de la crique dès le lendemain, en constatant au passage que tout s'était déroulé selon nos prévisions. C'était une ironie du sort que vous l'ayez aperçue ce jour-là.

- Mais pourquoi ? Pourquoi avez-vous tué cette pauvre fille ?

- Pour le bien de nos enfants, bien sûr, répliqua la comtesse comme s'il s'agissait d'une évidence.

- Mais s'ils avaient prévu de se marier par la suite...

- Justement, coupa la comtesse. J'ai eu l'occasion de parler et de côtoyer cette « pauvre fille », comme vous dites. Ce que vous ignorez, c'est qu'elle n'avait pas l'intention de continuer son chantage avec Loïc car cela payait trop peu. En révélant la relation de ma petite-fille au grand jour, elle aurait pu gagner beaucoup plus d'argent auprès de mon fils comme récompense, car il n'aurait plus eu à effectuer cette donation à Eléonore. Marie et moi avons donc décidé d'intervenir, et nous avons peu de temps pour cela. Jusqu'à la mort d'Armelle, j'ai préparé ce mariage en urgence tout en conseillant à mon benêt de fils de conditionner ces fiançailles ridicules à une grosse donation. Pendant ce temps, Marie payait Armelle par l'intermédiaire de Loïc pour son silence, jusqu'à ce que nous ayons, disons, solutionné le problème. Jusqu'à la fin, nous avons peur qu'Armelle ne vende la mèche trop tôt auprès de mon fils. Heureusement, je l'ai persuadée de profiter du moment pour faire la conquête du fils de l'avocat, en attendant qu'il se trouve sur la touche.

- Comment avez-vous empoisonné Armelle ?

- Je ne l'ai pas empoisonnée. C'est elle-

même qui a dérobé le poison chez moi, Monsieur.

- Comment cela ?

- C'est très simple. Cette petite sottise m'admirait pour ma beauté. Je lui ai laissé entendre que j'avais un « secret de beauté » depuis mon plus jeune âge, une gélule miracle qui rehaussait ma séduction chaque jour. Bien sûr, cette gourde a tout gobé. Les jeunes filles achèteraient n'importe quel philtre miracle pour acquérir une beauté éternelle. Je n'ai eu qu'à laisser une gélule en évidence sur ma coiffeuse, et mentionner que je n'avais pas pris mon « secret » ce jour-là. Il a disparu de ma coiffeuse en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

- Mais comment pouviez-vous savoir...

- Qu'elle l'utiliserait ce soir-là ? L'effet n'en durait que vingt-quatre heures, d'après ce que j'avais dit. Psychologiquement, j'étais certaine qu'elle réserverait ce « secret » pour l'occasion de sa tentative de séduction de Thibaut – que je lui avais d'ailleurs habilement suggérée. Tout a marché comme sur des roulettes, je n'ai eu qu'à garder Eléonore près de moi un peu plus longtemps que prévu pour qu'elle tente sa chance auprès du jeune Gourvennec. J'ai su par mon fils le jour où il la conduisait au pensionnat et en ai averti Marie.

- Et Kevin ? J'avoue que cela me turlupinait, on ne vous a pas vue près de la ferme et vous vous trouviez au pensionnat de Guéhenneq lorsque les explosions ont retenti... d'ailleurs, pourquoi avez-vous brûlé le corps ?

- J'aurais cru que c'était évident, répondit la comtesse en levant un sourcil à l'arc parfaitement épilé. Kevin m'avait vu parler à Marie en mai, et il ne m'a reconnue que le jour où nous nous sommes rendues dans cette supérette, ma petite-fille et moi. Il a fait allusion à ma rencontre, et je

suis revenue à la caisse sous un prétexte pour l'interroger franchement. Comme il n'était pas bête, il a soupçonné quelque chose de louche et m'a demandé ce que je donnerais pour qu'il oublie l'entrevue... je ne pense pas qu'il avait compris ce que nous trafiquions ensemble, mais nous ne pouvions pas nous permettre de racontars dans le village. Je l'ai donc tué le matin, sur un coin de plage où nous avions rendez-vous, dit-elle naturellement. Il ne se méfiait pas d'une vieille dame.

- Mais le corps ?

- Dans mon coffre de voiture, avec un chariot, précisa-t-elle imperturbable. J'ai amené ce Kevin par un vieux chemin de halage oublié et envahi de ronces près de la ferme. La rivière est à sec depuis des années, et plus personne ne s'en souvient. J'ai ensuite arrangé la scène de la remise en rapportant des grenades et autres matériels explosifs de Guénolé Bronnec, ramenés pendant la guerre. Il était beaucoup plus âgé que Marie, mais elle se rappelait où il les avait dissimulées dans le grenier de la ferme. J'avais un engin relié à une minuterie, il m'a été très simple de planifier la mise à feu pour beaucoup plus tard dans la journée. Et je suis ensuite retournée à Auray pour y laver ma voiture avant de me rendre le soir à votre conférence.

- Mais à cette occasion, c'est vous qui avez dérobé le cadenas ?

- Bien sûr, il fallait que le corps ne soit pas découvert pendant la journée, mais si on pouvait établir avec certitude qu'il avait été enfermé à clé, la thèse de l'accident ne tiendrait plus la route. Avant de me rendre à la conférence, je me rendue à la ferme pour y enlever le cadenas, puis ai simulé un jogging par le sentier pour revenir à ma voiture. Il ne me restait qu'à changer de vêtements et me rendre à l'école. L'explosion a

eu lieu plus tard, alors que j'avais calé une grosse pierre à la porte par précaution. On ne pouvait plus déterminer l'heure de la mort après l'incendie.

La comtesse avait une silhouette étonnamment mince et fine pour son âge, réfléchit Edgar. De loin, avec la capuche, on pouvait effectivement la confondre avec quelqu'un de beaucoup plus jeune.

- C'est vous qui avez appelé Marie Bronnec ?

- Marie s'inquiétait à mon sujet, je l'ai donc rassurée depuis le bureau de la directrice pour lui dire que tout s'était bien passé.

- Justement, à ce sujet... vous avez tout expliqué, et tout colle parfaitement en surface. Mais du point de vue de la psychologie, rien ne tient la route. L'alliance entre vous et la mère Bronnec est simplement contre nature.

La comtesse sourit franchement.

- Vous pensez donc impossible, par exemple, que j'aurais cru sans réserve une brave Bretonne qui me vantait les mérites de son rejeton ? demanda la comtesse légèrement ironique.

- Exactement, admit Edgar. Vous êtes assez imbue de votre position, tout comme votre fils. Mais ce cas était particulier. Je suis d'avis que vous avez cru sans réserve ce que disait *votre sœur*.

Il y eut un silence, puis la comtesse toujours impassible, inclina la tête.

- Ainsi, vous avez également découvert cela...

- Même si je ne l'avais pas compris auparavant, j'aurais eu une preuve irréfutable ce soir en vous voyant nettoyer la tombe des Hascouët, celle de vos parents... J'avais vu une photo de vous et de votre sœur dans la ferme de vos parents, mais ne vous ai absolument pas reconnue tout d'abord... Je croyais donc que je

me trompais, puis lorsque vous aviez admis avoir usé de chirurgie esthétique, et que Philomène Landébiac ne vous a pas reconnue non plus lors de l'enterrement, j'ai eu des doutes...

- Pour votre information, une autre personne aurait pu me reconnaître lors de la cérémonie. Louise Vaillant est la fille de l'ancien tenancier du bar des pêcheurs, elle non plus n'a rien remarqué.

- Vraiment ? Bref, j'ai compris que ce n'était pas si fou que cela de supposer que vous pouviez être en réalité... Anne Thérèse Morgane Hascouët, la sœur de Françoise Yvonne Marie Hascouët.

- Et comme vous êtes un homme de méthode, vous en avez cherché la preuve, bien sûr, dit presque amicalement la comtesse.

Pour toute réponse, Edgar lui tendit un papier.

- Voici votre acte de naissance, où figure la mention de votre mariage. Vous étiez si différente de la mère Bronnec et paraissiez tellement plus jeune que personne ne pouvait réellement supposer que vous étiez liées par le sang.

- Liées par le sang... observa doucement la comtesse. Il y a beaucoup plus de vrai que vous ne le pensez dans cette phrase, Monsieur.

Chapitre 30 – Marie-Morgane

La comtesse se tourna légèrement vers Edgar, mais si le visage du libraire était brillamment éclairé par un réverbère public, celui de l'aristocrate était partiellement dissimulé dans l'ombre.

- Je ne vous parle pas de liens familiaux. J'avais une *dette de sang* envers Marie depuis longtemps, et je m'en suis acquittée, voilà tout.

- Justement, même si vous étiez sa sœur, j'avais un peu de mal à comprendre comment elle vous a embrigadée si vite dans ce projet meurtrier...

- Laissez-moi vous l'expliquer, même si je doute que quelqu'un comme vous puisse comprendre la relation qui nous unissait, Marie et moi. D'ailleurs vous l'avez dit, son premier prénom n'était pas Marie, mais Françoise. C'est plus tard qu'elle a choisi d'utiliser le troisième... tout comme moi. Lorsque nous étions plus jeunes, nous nous appelions mutuellement Marie et Morgane. Le fait que les deux prénoms accolés soit le nom d'une sirène bretonne nous amusait, et était un signe de reconnaissance entre nous. Nous ne nous parlions qu'en breton. Dès notre plus jeune âge, nous avions été très curieuses des remèdes que notre grand-mère fabriquait parfois, et avons perfectionné notre savoir au fil des ans... cela nous grisait stupidement, je dois dire. Nous étions enfermées avec des parents vieillissants, notre frère était mort, et je dois dire que nous nous amusions beaucoup à être craintes dans le village comme des sorcières, et sollicitées pour des guérisons ou des remèdes comme des magiciennes.

Elle s'interrompit, puis reprit quelques instants plus tard.

- J'espérais me consacrer à une carrière de scientifique, malgré mon milieu rétrograde, alors

j'ai commencé à me placer comme domestique pour économiser l'argent nécessaire. C'est alors que j'ai fait connaissance de mon futur mari, mais aussi de son père. C'étaient deux hommes on ne peut plus différents. Outre que mon futur beau-père ne voyait pas d'un bon œil le mariage de son fils avec une roturière, il collectionnait les maîtresses d'un jour et ce pourceau aurait bien voulu me mettre dans son lit. Mon fiancé tenait bon, et était sincèrement amoureux de moi. Le pauvre agneau n'aurait même pas soupçonné une pareille débauche chez son père. Celui-ci n'avait finalement consenti à notre mariage qu'à la condition que je lui accorde les mêmes faveurs qu'à mon mari par la suite.

- Un beau salaud, opina Edgar.

- Je ne vous le fais pas dire. Là aussi, une intervention s'imposait.

- Vous l'avez tué ?

- C'est fou comme vous tirez toujours de mauvaises conclusions, pouffa la comtesse. Marie n'avait tué ni Armelle ni Kevin et pourtant vous l'avez cru ; et vous croyez maintenant que j'ai quelque chose à voir avec la mort de cet infect débauché, alors que c'est Marie qui s'est chargée de l'empêcher de nuire. Elle me l'a confirmé par notre signe de reconnaissance.

- La sirène sur le tableau... musa Edgar, confondu.

La comtesse inclina légèrement la tête.

- Je m'étais confiée à Marie sur la situation, bien sûr. Et tandis que j'arrangeais un alibi parfait pour moi et Philippe, Marie a fait semblant de croiser « par hasard » mon beau-père en train de peindre et lui a proposé les vues de Kerdavallec comme supérieures à tout ce qu'il pouvait imaginer. Il a tout avalé, le bonhomme n'avait aucun talent artistique. Il s'est empressé de se rendre en haut de la falaise pour la peindre

les jours suivants.

- Et votre sœur l'a poussé dans le vide, compléta sourdement Edgar.

La comtesse eut un léger sourire, mais ne commenta pas la conclusion d'Edgar.

- Elle a mis le tableau à l'abri, et a peint elle-même cette sirène au pied des rochers avant de repartir... Je ne l'ai jamais oublié, Monsieur, et ce tableau est à la place d'honneur dans la maison comme un souvenir perpétuel de ce que ma sœur a fait pour moi en sacrifiant son innocence. Par la suite, nous avons maintenu des relations épistolaires régulières... des lettres que nous brûlions chacune de notre côté, au fur et à mesure. Une comtesse et une fermière n'avaient pas grand-chose en commun, surtout à cette époque. Et puis il y a six mois, Marie m'a envoyé une lettre déchirante. Elle m'apprenait que son petit-fils Loïc, dont elle avait toujours vanté les mérites, venait de tomber amoureux de ma petite-fille Eléonore. Si heureusement les préjugés de classe n'ont plus vraiment cours de nos jours, pour autant son père venait de commencer à créer des difficultés. Je savais par Marie que les Bronnec n'avaient rien à envier à notre famille au plan financier, et que Loïc était un excellent jeune homme qui me rappelait un peu Philippe, mon défunt mari. Je m'étonnais un peu de cet ostracisme subit... et puis, j'ai découvert le pot aux roses. Et j'étais tout à fait d'accord avec Marie, nous n'allions pas laisser nos uniques petits-enfants faire les frais de la bêtise de leurs parents. Mon imbécile de fils s'était compromis dans des magouilles et avait de surcroît payé cette fille pour qu'elle gâche la vie d'Eléonore et lui prenne Loïc. Il était hors de question de le laisser continuer...

- C'est vous qui l'avez dénoncé à ce journal, n'est-ce pas ?

- Tout à fait. Il était grand temps qu'il commence à assumer ses actes et ses erreurs. Comme je vous l'ai dit, pour protéger Eléonore, c'est moi qui lui ai suggéré de faire une grosse donation à sa fille pour lui faire avaler ces fiançailles grotesques. Dans le même temps, j'ai conseillé à ma petite-fille de prétendre accepter. De son côté, Marie s'occupait de calmer Loïc qui, vous vous en doutez, avait du mal à accepter la situation. Et tout a bien marché, jusqu'à ce que cette rouée ne découvre la supercherie et fasse chanter Loïc. Je savais qu'elle allait les dénoncer pour récolter de l'argent supplémentaire auprès de mon fils qui allait tout de suite annuler le versement à Eléonore. Seul un appât du gain supplémentaire pouvait l'en dissuader provisoirement.

- Vous l'avez payée ?

- Pas du tout. Pour retarder les choses, je lui ai suggéré l'idée de séduire Thibaut Gourvennec dans un premier temps, afin qu'il se tourne vers elle lorsqu'il serait révélé que Loïc et Eléonore étaient toujours ensemble. Elle a sauté sur l'idée tout de suite, bien sûr.

- Comment l'aviez-vous compris ?

- Élémentaire, mon cher monsieur Spencer. Il suffit de se mettre à la place des gens pour anticiper leurs mouvements. Je savais qu'Armelle allait essayer de séduire le fils de l'avocat avant de tout exposer, pour rebondir avec une belle porte de sortie par la suite. Il fallait agir lorsqu'ils seraient seuls tous les deux.

- Vous avez donc décidé d'aller jusqu'au meurtre.

- Marie m'avait demandé mon aide, et comme elle j'ai le sens de la famille. Tous les projets – et peut-être la vie – de nos uniques petits-enfants allaient être détruits par cette parvenue. De plus, il ne nous restait pas

beaucoup de temps, ni à Marie ni à moi. Je vous avoue que je n'ai pas hésité une seconde. Tout ce que j'ai à l'heure actuelle, y compris ma petite-fille, je le dois à ma sœur. Nous avons donc préparé le crime ensemble. Nous devons tous nous trouver loin de l'endroit tandis que le poison devait être parfaitement indécélable. Hélas, sur ce dernier point je n'ai pas réussi à trouver la formule parfaite à temps.

- Vous n'avez pas entièrement raté la manœuvre, vous savez. La police de Vannes a décidé qu'il s'agissait finalement d'un accident, à cause de l'arbuste que votre sœur a planté tout près de la scène du crime. C'était un vrai coup de génie de votre part.

- Nous n'avions aucun moyen d'être certains qu'ils iraient en mer, vous savez. Marie est donc allée vérifier la plage par acquit de conscience. Pour tout vous dire, nous pensions qu'Armelle aurait un malaise non loin de la route... et il fallait simplement que de la belladone soit retrouvée à proximité.

- Vous avez fait preuve d'encore plus d'adresse sur le deuxième crime. S'agissant du malheureux Kevin, les autorités n'ont aucun soupçon que la mort n'était pas accidentelle.

- Nous avons donc réussi à les duper... mais pas vous. Eh bien, monsieur Spencer ? Que comptez-vous faire ? Vous savez tout maintenant.

- Moi, je ne compte pas.

- Que voulez-vous dire ?

- Même si j'allais vous dénoncer, expliqua-t-il amèrement, ils ne me croiraient pas. Tout ce que je peux prouver avec certitude, c'est que vous êtes la sœur de Marie Hascouët, épouse Bronnec. Mais vous êtes aussi une personnalité, et appartenez à une famille de notables... et enfin il y a deux jeunes gens qui auraient le cœur brisé

d'apprendre la tragédie.

- Vous êtes un brave homme. Je vois que vous comprenez, fit la comtesse en hochant la tête. Marie et moi nous étions promis qu'ils ignoreraient toujours ce que nous avons fait pour eux.

- Mais d'un autre côté, les deux victimes réclament justice, plaida Edgar.

- Vous allez donc me dénoncer ?

- Je n'en sais rien, avoua honnêtement Edgar.

- A votre guise. Mais cela n'aurait pas grande importance, de toute façon, à l'exception de la peine que vous causeriez à nos petits-enfants. Votre soif de justice sera bientôt satisfaite, cher Monsieur.

La comtesse désigna la pierre tombale qui luisait dans la semi-obscurité.

- Marie m'apprenait dans sa lettre qu'elle était gravement malade, et voulait voir son petit-fils certain d'être heureux avant de partir de ce monde. Je lui ai répondu que j'étais d'accord avec elle... exactement pour les mêmes raisons.

- Quoi ?

- Mais oui. Nous sommes atteintes héréditairement de la même propension au cancer, et savions que nous étions vouées à mourir à plus ou moins long terme. Marie est partie la première, car c'était mon aînée, mais je ne tarderai pas à la suivre. Le mal a déjà été diagnostiqué.

Eberlué, Edgar ne savait quoi répondre. La comtesse gardait un calme olympien, et conclut.

- La Marie-Morgane est un être fantastique qui n'est ni de ce monde ni de l'autre, monsieur. Et sans le savoir, c'est ce que vous avez pourchassé tout au long de votre enquête... deux mortes-vivantes, deux êtres en sursis.

Il y avait de la dignité dans l'acceptation calme de son destin, Edgar avait presque envie

de la plaindre. Il la regarda d'un air hésitant, lorsqu'un grincement strident se fit entendre. La comtesse posa la main sur sa manche.

- Donnez-moi le bras, monsieur Spencer. Il convient que nous ne fassions pas attendre plus longtemps le brave employé qui doit fermer les portes.

Sans un mot, ils se dirigèrent vers la sortie.

Epilogue

Plusieurs mois plus tard, debout dans sa librairie, Edgar lisait avec mélancolie dans le journal l'annonce du décès de la comtesse de Kernaleguen, tandis que Vicky rangeait des livres sur les étagères. Il soupira et replia le quotidien, décidé à conserver le secret de Marie et Morgane au plus profond de sa mémoire. Peut-être, un jour, révélerait-il le fin mot de l'histoire à Malo... mais pas avant bien longtemps.

Il s'abîma dans des pensées moroses lorsque la porte du magasin s'ouvrit en grand et laissa passer Loulou qui semblait ulcérée.

- Monsieur Spencer ! Je viens vous rendre ceci !

Il s'agissait du dernier roman à la mode, qu'elle avait acheté pour en faire présent à Sophie parmi d'autres cadeaux d'anniversaire. Edgar leva un sourcil.

- Que se passe-t-il, madame Vaillant ?

- Savez-vous ce que ma petite-fille a fait ? Elle entretient une relation avec ce serveur de pizza de la plage !

- Enzo ? Un très gentil garçon, commenta Edgar. Son père aussi est un brave homme.

- Mais vous imaginez ? Notre famille liée à une famille de... de *cuisiniers* !

- Et alors ? Voyons, Lou... madame Vaillant, qu'y a-t-il de si dégradant à cela ? Votre propre père ne tenait-il pas l'ancien bar des pêcheurs, à Kerdavallec ?

Loulou devint toute blanche, puis rougit jusqu'aux oreilles, pour une fois incapable de parler. Edgar ramassa le livre jeté sur le comptoir et le rendit à la vieille dame.

- Croyez-moi, madame, la vie est trop courte. Offrez-lui ce livre que vous aviez choisi pour elle, et laissez-la vivre selon ses choix. Votre rôle est de l'aider, pas de la juger. Je crois savoir

qu'Enzo veut intégrer une école hôtelière comme son frère, et Sophie voudrait se diriger vers des études de comptabilité et de gestion. Ils ont tous les atouts en mains pour monter à deux une affaire florissante, laissez-les donc vivre.

Encore estomaquée, Loulou ramassa le livre et sortit d'un pas mal assuré, sans prononcer une parole. Vicky attendit charitablement qu'elle soit sortie pour exploser de rire.

- Bravo, boss ! Je n'ai jamais vu quelqu'un remettre en place Loulou si efficacement !

- Je ne suis pas sûr que nous restions le Q.G. des canetons après cela, nuança Edgar avec une grimace.

- On verra, répliqua Vicky, toujours hilare.

Plus tard dans la journée, ce fut le tour de Malo de venir chercher un ouvrage sur l'élevage de chiens – Edgar savait qu'il s'agissait de son violon d'Ingres secret. Il ne manqua pas cette occasion de lui demander des nouvelles de Manon. Le visage de Malo s'éclaira.

- Cette affaire de noyade de l'an dernier a eu d'excellentes conséquences, savez-vous. Nous devons dîner ensemble ce soir, confia-t-il avec quelque embarras, et je suis sûr que son côté protocolaire rigide a pris un coup avec cette semonce de son supérieur à Vannes, alors qu'elle ne faisait que son travail. Je crois qu'elle a pris de la distance avec son poste d'inspectrice, ce que je n'aurais pas cru possible il y a seulement six mois.

- Bravo, sourit Edgar.

- Ah ! euh... je vois vos clientes préférées se diriger vers ici. Excusez-moi, j'ai un travail fou à la mairie.

Il partit plus vite qu'un train grande vitesse sous le regard amusé d'Edgar et Vicky, qui commenta.

- Ça ne peut pas être Riri, Fifi et Loulou,

d'abord nous ne sommes pas mercredi, ensuite je vois mal Loulou revenir ici tout de suite.

- Tu as raison, l'une d'entre elles est Fifi, mais j'ai un peu de mal à reconnaître les autres.

Lorsque les trois amies entrèrent dans la librairie, Edgar eut le vif sentiment d'avoir déjà vu les deux dames qui accompagnaient Fifi, mais où cela ? L'une d'entre elles s'adressa directement à lui.

- Comment allez-vous, monsieur Spencer ?

Edgar reconnaissait beaucoup mieux les voix que les visages, et s'exclama.

- Madame Guihéneuf ! Quel plaisir de vous revoir !

- J'ai adoré mon livre de cuisine, monsieur Spencer, et viens voir ce que vous avez d'autre à me proposer.

Tandis qu'Edgar allait chercher quelques volumes et les étalait sur la grande table, il lui demanda :

- Alors, chère madame ? Avez-vous repris un locataire permanent ?

- Oh non, pas encore monsieur ! Cette affaire avec le pauvre Kevin m'a toute retournée. Mon mari ne cessait de me dire que je devrais en prendre un autre, mais à chaque fois que je montais dans sa chambre, je fondais en larmes. Le pauvre petit ! Quelle fin atroce ! Finalement Maurice a décidé de refaire entièrement la pièce, depuis je vais mieux. C'est le professeur Jordan qui est venu prendre ses affaires pour la famille, il les connaissait un peu.

- Que devient-il ?

- Toujours à son poste. Il n'allait pas très bien il y a quelque mois, mais la directrice lui a accordé un congé pour se remettre. Il a décidé de rester à Kerdavallec au moins jusqu'à la fin de l'année prochaine. D'ailleurs, il m'a dit que la conférence que vous aviez faite en anglais a été

très appréciée, la directrice vous en demandera une autre avant la fin de l'année.

Ignorant la grimace qu'Edgar venait de laisser échapper, elle interpela Fifi et l'autre femme que le libraire reconnut soudain comme Jeanine, l'ancienne femme de charge des Bronnec.

- Jeanine, Philomène, que pensez-vous de celui-ci ?

- Oh, il serait parfait pour vous !

Jeanine semblait avoir dépassé le deuil de sa patronne, et arborait un air joyeux et une robe printanière. Edgar savait que Marie Bronnec lui avait légué une somme substantielle à sa mort.

- Avez-vous eu des nouvelles de Loïc ?

- Oh oui, il est bien installé maintenant. Je crois que son colocataire le rejoindra d'ici l'année prochaine.

- En attendant, nous avons décidé de venir vous soutenir, monsieur Spencer.

- Me soutenir ? Comment cela ?

- Oui, vous savez que le centre commercial sort de terre plus vite que prévu ?

- Oui, eh bien ?

- Nous avons appris qu'il y aurait une librairie dans la grande surface, mais ne vous inquiétez pas : nous veillerons ce qu'elle ne vous fasse pas concurrence !

Edgar ne sut que dire. Il avait toujours considéré la menace d'une librairie rivale comme lointaine, et avait l'impression d'avoir reçu une douche froide.

- Sait-on quand le centre commercial va ouvrir ? demanda-t-il faiblement.

- Pas avant au moins la rentrée prochaine, d'après ce que j'ai entendu dire, le rassura madame Guihéneuf, compatissante.

Lorsque les trois amies eurent complété leurs emplettes, Vicky se tourna vers son patron, ayant

compris très vite son désarroi.

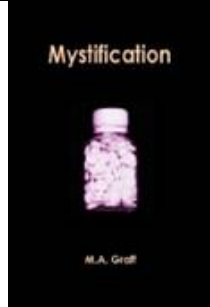
- Allons, boss. Pas la peine de crier avant d'avoir mal.

- Je crois que nous aurons mal très bientôt, répliqua-t-il, lugubre.

- Qui vivra verra, boss.

- Oui... qui vivra verra.

Collection « Ombres et Mystères »

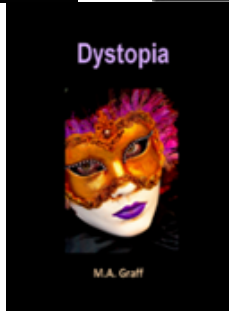


REVENANT LE VOISIN
MYSTIFICATION





SANG BLEU POKER FACE LE
SERPENT



BRUMES CONTINUUM
DYSTOPIA





**ECHO FUNEBRE FLEUR DE MORT
GALATEA**



HORTENSE INTRA MUROS

Série « Les enquêtes d’Edgar Spencer »





L'AFFAIRE LE GUIERREC MARIE MORGANE

Tome 1

L'AFFAIRE

Tome 2

Composé et édité par les éditions Ramsès VI
Achevé d'imprimer en mars 2021
Par
SOBOOK SARL
A Roubaix (Nord-Pas-de-Calais)

Imprimé en France

Dépôt légal : mars 2021
Numéro d'éditeur : 978-2-919578
N° ISBN : 978-2-919578-33-7

[1] Bonté divine !

[2] Equivalent du baccalauréat en Grande-Bretagne